

81
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
Dracula
AVORIAZ 93
M2016 - 81 - 20,00 F -RD
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

Les chefs-d'œuvre de l'horreur ne mourront jamais... Tremblez pauvres mortels !

UNIVERSAL STUDIOS MONSTERS

WELCOME

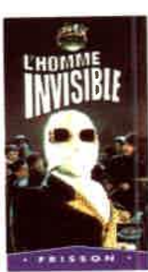
EN VENTE EN VIDEO



















▶ LES MEILLEURS FILMS EN VIDÉO
COMME VOUS VOULEZ ▶ QUAND VOUS VOULEZ



Amazonie

Ciné Fantastique MAD MOVIES

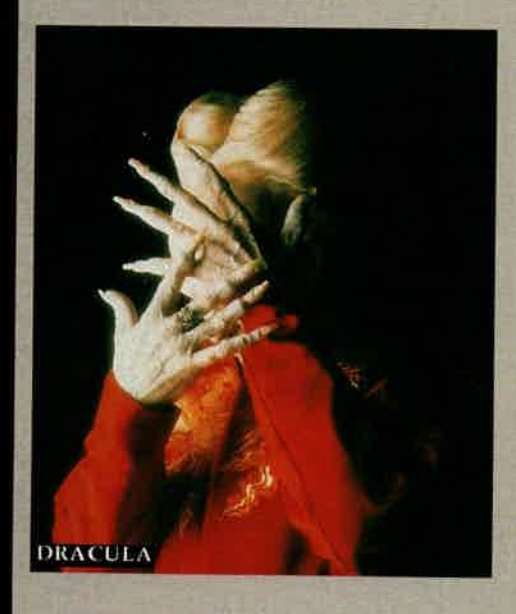
Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 81. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : C. et S Billeter, Betty Chappe, Vicky Domazet, Guy Giraud, Eric Godeau. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Daniel Benzakein, Simona Benzakein, Michel Burstein, Cat's, Christophe Champclaux, Clarice Coufourier, Michèle Darmon, Anna-Karina d'Arthuys, Gwen Douguet, Florence Farel, Laurent Geissmann, François Guerrar, Anne Lara, Olivier Marchal, Multimédia Promotions, Elizabeth Meunier, Samantha Myers, André-Paul Ricci, Robert Schlockoff, Cindy Sison.

Photocomposition/ Montage : The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure** : Axes. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Janvier 1993. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire


DRACULA


CANDYMAN


HELLRAISER III


EVIL DEAD III

NOTULES LUNAIRES

■ Charles Band toujours. Il profite de l'intérêt soudain du public pour les images virtuelles (merci **Le Cobaye**) pour produire **Arcade** du très prolifique Albert Pyun. Dans la boutique *Dante's Inferno*, un nouveau jeu fait fureur, l'*Arcade*, un divertissement mortel commandé par une puce mi-électronique, mi-organique qui se branche directement sur le cerveau des joueurs. Plus Arcade gagne en puissance, plus son pouvoir va croissant. Nombreux sont les gamins à périr face à la concrétisation de leurs peurs intérieures. Evidemment, deux malins auront raison du jeu diabolique. Pour boucler convenablement l'année, Charles Band jette sur le marché un des films de science-fiction craignos dont il a le secret. Après **RoboJox** et **Crash & Burn/ Synthoïd 2030**, voici venir **Robot Wars** du père Albert Band (auteur immortalisé par **Zoltan, Le Chien Sanglant de Dracula**). Là, dans le futur, des terroristes réactivent un gigantesque robot de combat servant aujourd'hui d'attraction pour touristes mais autrefois fleuron du conflit entre les deux hémisphères. Intérêts majeurs de cette série B : Barbara Crampton (championne de l'érectomètre depuis le cunnilinghus de **Réanimator** et la tenue sado-maso de **From Beyond**), et le robot-scorpion animé en stop-motion par l'indispensable Dave Allen.

■ Toujours en quête du rôle qui le remettra en selle, Eddy Murphy se fait les dents sur un projet pour *Paramount* : **A Vampire in Brooklyn** dans lequel il tiendra le rôle du vampire black. Une resucée (!) si l'on se souvient du sympathique **Blacula**.

■ Arrêtez avec vos fax, les mecs. On a compris : vous organisez une nuit **"Alien"** à minuit, au Max Linder, le vendredi 14 février, prix pour les trois films 90F, places à retirer à la salle ou dans les FNAC, et donc vous aimeriez bien qu'on l'annonce. Voilà qui est fait (et quand ils ne faxent pas, ils téléphonent, les monstres...).

■ Autre nuit et autre lieu : le samedi 6 février, à 11h, à la Cinémathèque de Chaillot, pour quatre films SF des années 50 : **La Chose d'un Autre Monde, L'Etrange Créature du Lac Noir, La Revanche de la Créature** et **La Chose Surgit des ténèbres**. Places : 70F. Réservations, de 14h à 21h, au Palais de Chaillot, 7, av. Albert de Mun, 75016 Paris.

■ *Overlook Productions* réalise clips, courts et bientôt longs métrages, et recherche de jeunes dessinateurs talentueux pour la confection de story-boards. Les candidatures (professionnelles) sont à envoyer à *Overlook Productions*, 126, Bd Jean Jaurès, 92110 Clichy.

■ *Brooksfilm*, la boîte de production de Mel Brooks annonce le tournage imminent d'un film d'horreur, **Beware the Wickies** (traduction presque littérale : *Faites gaffe aux méchants*) qui sera la première réalisation de Richard Jeffries (scénariste de l'attendu **The Vagrant**) d'après un scénario de lui-même et de Mel Brooks. L'histoire se déroule dans une cité minière en 1962, et se structure sur les relations entre un jeune blanc et un vieillard de race noire. Mais le film sera tout de même en couleurs...



Editorial

Finalement, nous aurons vécu une fin d'année plutôt molassonne, rayon cinéma fantastique. Vous avez eu le courage d'aller voir **La Mort vous va si Bien**, vous ? Ben, vous avez de la constance... Quoi ? Oui, moi aussi, mais j'ai beaucoup regretté après, il faut dire, ça rachète. Dur, quand même, d'observer à quel point tous les genres cinématographiques se confondent désormais, ramenés qu'ils sont au dénominateur commun du produit de masse immédiatement consommable par tout un chacun.

Remarquez, on peut toujours trouver pire. Rien que la bande annonce de **Maman, J'ai encore Raté l'Occasion de me Taire**, par exemple, vous ouvre, si besoin en était, de nouveaux horizons sur le degré de niaiserie auquel Hollywood en est actuellement rendu. Et vas-y que je te prends un coup sur la tête, et vas-y que je te cours après, et que ça fait cling, et que ça fait bang, juste ce qu'il faut pour te faire à peu près oublier que le Cinéma se voulait autrefois une forme d'expression artistique.

Et cette propension à ramener les gosses dans leurs filets, c'est effarant, non ? Même dans les soap-opéras, les rapaces ! Pour qu'ils passent immédiatement de ***Premiers Baisers* à *Dallas***, sans passer par la case intelligence. De la même façon qu'*O.K. Magazine* constitue le marchepied idéal qui les amènera plus tard à *France-Dimanche*.

Quant aux gags de la B.A. de **Maman j'ai encore Oublié le Titre**, Mack Sennett nous les servaient identiques il y a quelque quatre-vingts ans, mais avec tellement plus de naturel, et en tellement moins vulgos...

Ceci dit, je suis assez de mauvaise foi, n'ayant pas eu la bravoure d'aller vérifier sur grand écran ce que ces légers extraits m'avaient fait craindre. Donc, je me tais.

Et puis la bande annonce, c'est très crochu comme discipline. Soit elle résume l'histoire, qu'au bout d'une minute trente on en sait assez pour s'épargner la vision du reste, soit au contraire c'est juste assez abscons pour qu'on ne sache absolument rien du contenu du film. Et dans les deux cas de figure, tout le monde reste à la maison, bien entendu.

Mais, assez de négativisme, nous voici à l'heure des bonnes résolutions et le Festival d'Avoriaz génère comme à l'accoutumée nos ardeurs fantastiques les plus vives, aussi bien du côté de la vidéo que de la distribution en salles.

Ce premier trimestre nous promet des sorties attendues, d'autres moins attendues, sans compter les éventuelles bonnes surprises provoquées par un Palmarès, lui toujours inattendu. Excepté le fait, évidemment, que le jury n'aura pas fait le bon choix, et que de toutes façons il n'y connaît rien du tout. Ah c'est pas facile le métier de juré à Avoriaz, tiens. Moi, faudrait me payer très cher pour y aller (enfin, on peut toujours s'arranger, faut voir... Mais seulement en liquide, alors).

C'est ainsi que se profilent à l'horizon **Le Souffle du Démon** de Richard Stanley (**Hardware**). **Candyman**, un croquemitaine réellement très méchant à la poursuite de la toute belle Virginia Madsen. **Brain Dead**, d'un Peter Jackson toujours égal à lui-même, c'est-à-dire très excessif. **Dr. Rictus (Dr. Giggles)**, du brave film bis comme on n'en voit plus guère sur nos écrans. Le **Dracula** de Coppola, franchement novateur par son aspect visuel et emphatique, mais singulièrement pré-fabriqué quand même. **Simetierre 2**, ou quand Mary Lambert rempile sur une trame trop analogue au premier du nom pour être honnête. Et à propos de Lambert, voici notre Christophe national, justement, visitant la prison futuriste de **Fortress**. **L'Œil qui Ment**, de Raoul Ruiz, où Didier Bourdon s'essaie à la fable surréaliste. Et encore **Chérie J'ai Agrandi le Bébé** dont on espère que le titre n'est pas la seule bonne idée du film.

Pour un peu plus tard enfin, vers le mois de mai sans doute, la sortie très attendue d'**Evil Dead 3, Army of Darkness** et celles, légèrement moins attendues d'**Accion Mutante**, produit par Bouygues (du cinéma de maçon, donc), et Pedro Almodovar quand même, ainsi qu'**Hellraiser III**, ou quand l'enfer envahit la Terre (c'est rien, ça ira mieux après les élections. Enfin, c'est ce que j'entends dire partout, tout du moins...).

Une année qui démarre très fort du côté de la distribution en salles, et donc une bonne année pour nous (... et surtout une bonne santé, allez, c'est le principal...).

Jean-Pierre PUTTERS

■ Le Treizième Festival Fantastique de Porto, à savoir *Fantasporto 93*, tiendra ses assises du 5 au 14 février prochain. Au programme : **Hellraiser III, Brain Dead, Moonrise, Army of Darkness, Candyman, Tale of a Vampire**, etc... Ainsi qu'une nuit "Spécial Fangoria Night" avec **Children of the Night, Mindwarp** et **Severed Ties**. Renseignements à Fantasporto, Rua Diogo Brandao, 87, 4000 Porto, Portugal. Tél. 351.2.320759.



DINOSAUR ISLAND



Du dinosaure encore. Deux ténors de la série Z mettent leurs forces en commun pour les besoins de **Dinosaur Island** que produit Menahem Golan, qui en connaît un rayon en matière de navetons. Ce sont donc Fred Olen Ray et Jim Wynorski qui font la nique au **Jurrasic Park** de Steven Spielberg. Les grosses bébêtes de cette aventure préhistorique, que l'on prédit gouleyante et remplie de Jurrasic Girls en bikinis savamment étudiés, portent la signature de Jim Danforth qui anima les monstres de **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde**. Dans le genre, c'est une sacrée référence.



■ Attention, soyez prêts pour une nouvelle invasion des héros de BD à l'écran. Notamment ceux de la *Marvel*, bien décidée à exploiter au maximum son fond de commerce. Outre les projets de **Spiderman, Black Panther** et **Superman** (de *D.C.*), déjà bien avancés, se profile à l'horizon une flopée de nouveaux personnages. Oliver Stone s'intéresse aux exploits d'une super-héroïne experte en arts martiaux : **Elektra Assassin**. Deux studios se disputent actuellement les droits de **Ghost Rider**. Kit Carson vient de terminer le scénario de **Cage**, dont le héros est un mercenaire noir, pour le producteur Ed Pressmann. Wes Craven écrirait celui de **Doctor Strange**, dont il assurerait la mise en scène. *Universal* fait réchauffer les vieilles soupes avec un nouvel Hulk (au fait, on dit un nouvel Hulk, ou un nouveau Hulk ? *On dit qu'on n'a pas le temps, San Helving, envoie la suite...*). Bon, alors passons rapidement sur **Fantastic Four** produit par Roger Corman, pour en arriver au **Blade** développé par le rapper L.L. Cool J., mettant en scène un chasseur de vampires noir. Pour la télé, ça se bouscule tout autant avec un **X-Men** en animation, et **Daredevil, Black Widow et Tomorrow Man** en pilotes prochainement. Au vu des progrès réalisés par les effets spéciaux, tous les espoirs semblent permis.

■ Pour les amateurs de Mario Bava, et il en reste, voici un numéro spécial du Fanzine *Fusion Fantasy*. 100 pages sur le Maître, avec photos, biographie, filmographie, ainsi qu'une judicieuse étude sur le phénomène de la peur chez Mario Bava. Tous renseignements auprès de Jean-Marie Baurit, Fressines, 79370, Celles sur Belle.



■ L'après **Mad Max 2** dure encore. En témoigne **Knights** d'Albert Pyun, une aventure futuriste très inspirée de George Miller. Sur une terre dévastée, Job et ses cyborgs mercenaires rançonnent allègrement la population miséreuse. Heureusement, déboulent Gabriel (comme l'ange) et une robuste guerrière qui châtient les méchants. Malgré la maigreur somalienne du script, la distribution donne dans l'opulence : Kris Kristofferson (le bon), Lance Henriksen (le méchant) et une nouvelle venue, Kathy Long, spécialiste émérite des arts martiaux.

■ L'occulte a toujours ses amateurs, et moi-même, je ne déteste pas un bon film d'occulte, de temps en temps. *Paramount* leur concocte actuellement un **Bless the Child**, d'après le bouquin de Cathy Cash Spellman, *The Devil in the 6th Circle*. Il s'agira d'une histoire maléfique narrée d'après les expériences de trois générations de femmes. Apparemment l'occulte fait vendre puisque *M.G.M.* nous annonce dans un registre comparable **The Seventh Angel**, écrit et produit par David Seltzer (lequel œuvra beaucoup dans le genre, avec **La Malédiction** et **Prophecy**). Son scénario puise dans la Bible, et plus précisément dans le livre des révélations !



■ Dans le registre des auteurs maudits, George Romero se pose un peu là. Avec son **Dark Half** bloqué dans les limbes consécutivement à la faillite d'*Orion*. Il s'attaque cependant à un nouveau projet, pour le compte de *New Line*, intitulé **Unholy Fire**. Inspiré d'un roman de Whitley Strieber (**Wolfman, Communion**...), le scénario met en scène un prêtre accusé d'avoir assassiné un de ses paroissiens qui, l'apprend-on plus tard, ne serait autre que le Diable.

■ Michael Schroeder vient de boucler le tournage de **Cyborg II**, également nommé **The glass Shadow**. On y retrouve Jack Palance, Billy Drago, Allen Garfield et Elias Koteas. L'histoire est d'une simplicité confondante. Dans le futur, le milieu des affaires tente de s'assurer le monopole de la fabrication des Cyborgs. Allez, vas-y Moulinex !

■ En développement, une mini série intitulée **1-800 Monster** produite par Jonathan Betuel, dont les héros sont deux étudiants travaillant pour une maison d'édition de BD. En fait la boîte sert de paravent à un monstre décidé à contrôler le monde des affaires.

■ A force de chanter "Ouvrez la cage aux oiseaux", ça devait arriver : ces volatiles attaquent à nouveau dans un téléfilm en préparation chez *MCA Télévision*. Ah oui, son titre ? Cela devrait s'appeler modestement **The Birds II** ! Le père Hitchcock va encore se retourner dans sa tombe.



■ Parmi les nombreux projets du producteur John Davis, voici **Waterworld**, un film d'action post-apocalyptique se déroulant en milieu aquatique. L'idée serait du goût de Kevin Costner et du réalisateur Kevin Reynolds. Suivront **Dogspell**, de Michael Pressman chez *Warner* (un gamin est transformé en chien) et **Abracadabra**, une comédie fantastique où des gosses commandent des gadgets du style de ceux qui ornent les pages des comic-books (plante carnivore gobe-mouches, appareil à développer les muscles ou lunettes pour voir les filles nues) et ont la surprise de voir que ça fonctionne réellement (je commanderais bien la machine à faire les notules sans efforts, tiens !).

■ Malgré une forte défection du public, le psycho-killer continue de générer des films sans la moindre once d'originalité. De Jim Markovic, **Sleepaway Camp IV, The Survivor** retrouve cette folle de Allison, responsable de la mort de dizaines d'adolescents. Amnésique et sujette à des cauchemars, elle retrouve ses bonnes vieilles habitudes lorsqu'un flic lui fait des avances trop pressantes. Après quoi, Allison zigouille sa cargaison réglementaire de campeurs niais.

Tout aussi révolutionnaire, **Eyes of the Beholder** de Lawrence D. Simeone met en scène un tueur fou rancunier envers le toubib qui, par sa maladresse, l'aura privé de ses talents artistiques. Avec les yeux verts de chat de Joanna Pacula, l'éphémère James Bond George Lazenby, la tronche impayable de Charles Napier et Lenny Von Dohlen, l'amoureux de Virginia Madsen dans **Electric Dreams**.

■ Quel point commun y a-t-il entre Pierre Brasseur, Gert Froebe, Christopher Lee, et Gérard Depardieu ? Ils sont acteurs tous les quatre, oui, mais c'est **Raspoutine** la réponse, tout simplement. Un projet de la *Gaumont* dans lequel notre Christophe Colomb national pourrait bien se montrer génial.

TRAUMA

Phenomena, Deux Yeux Diaboliques, Opéra... Les derniers Dario Argento n'ont pas vraiment été des merveilles. Mais aujourd'hui, celui qui fut le digne successeur du vénérable Mario Bava entend bien restaurer son image de marque. **Trauma** sera-t-il le film du grand retour ? On parie sur l'affirmatif, car le scénario fleure bon les thrillers horrifiques de la meilleure cuvée. Une adolescente s'évade d'une institution psychiatrique et retrouve ses parents tandis qu'un tueur décapitant ses victimes opère dans les environs. Est-ce le bon Dr. Judd que tout désigne comme suspect numéro 1 ? Dans le coffre de sa voiture accidentée, la police trouve des bocaux contenant quelques caboches brutalement sectionnées...

Belle jeune femme (Asia Argento), séance de spiritisme, meurtres atroces (six, dont une décapitation assez hallucinante par ascenseur, mise en place par Tom Savini), suspects, orage et pluie battante, personnages inquiétants... Toutes les conventions du giallo se sont données rendez-vous dans **Trauma**.
Afin de palier ses manques en matière de direction d'acteurs, Dario Argento limite les risques en recrutant une escouade de comédiens confirmés. Frederic Forrest (**Apocalype Now**), Piper Laurie (la mère de **Carrie**), James Russo (**Il Etait une Fois en Amérique**) et Brad Dourif, dont on ne compte plus les rôles de détraqués... Une distribution de bonne augure.



Argento sur TRAUMA, les dernières retouches avant la mise en boîte.

■ **From Dusk Till Dawn** (*Du Crépuscule à l'Aube*) sera la première réalisation de Robert Kurtzman (du trio *KNB EFX Group*, avec Nicotero et Berger). Pas d'autres renseignements pour le moment, sinon que le générique est prometteur : Brion James, Ted Raimi, Robert Englund et Angus Scrimm (le géant des deux **Phantasm**).

■ Chroniqué dans notre n°78, **Cyborg Ninja** devient **Cyborg Cop**. Du coup, l'affiche change et se rapproche encore un peu plus de **Terminator**. Sam Firstenberg (**American Ninja** et autres **Ninja 2** et **3**) y met en scène David Bradley (**American Ninja 4** et **5**) en flic costaud luttant contre quelques cyborgs dévoués à la cause d'un vilain trafiquant de drogue.

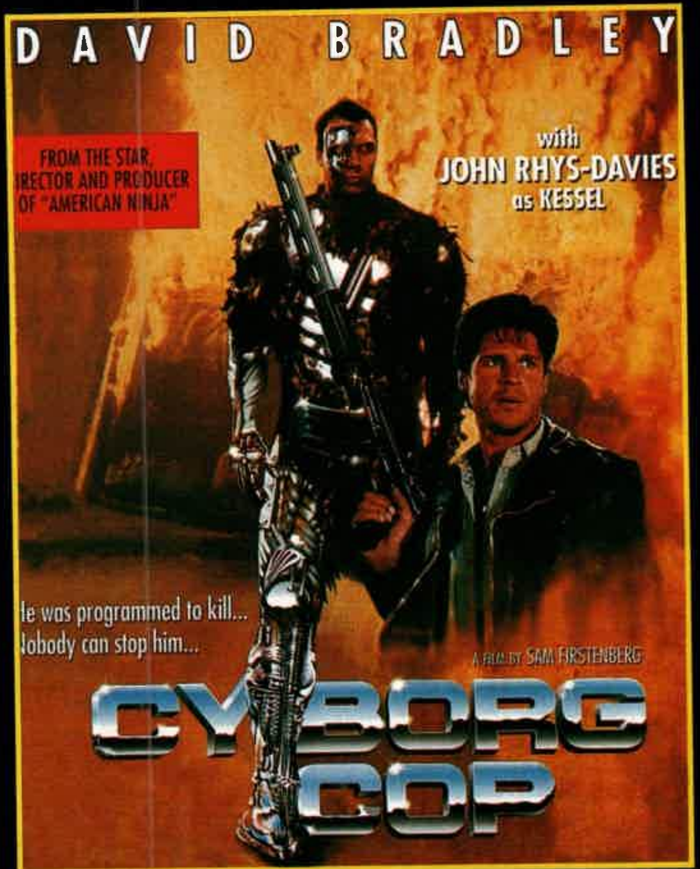


■ Dans le genre séquelle inutile, **Navigator the Return** se pose là. Faisant suite au **Navigator** de Randal Kleiser où un gamin voyage à l'intérieur d'une soucoupe volante bondée d'animaux extraterrestres, **Navigator 2** est curieusement une production italienne réalisée par un certain Al Maker (qui derrière le pseudo ?). A coup sûr, la ringardise sera son lot, d'autant plus que la liste des comédiens (Jesse Dann, Jeane Belle, Raymond Richard) fleure bon le navet, façon spaghetti.



■ Régulièrement, le producteur rusé Charles Band annonce des projets juteux qu'il ne peut mener à terme faute de dollars. Sur une voie de garage depuis cinq ans, **Lurking Fear** inspiré de Howard P. Lovecraft refait ainsi surface. Crawford Killingsworth enquête sur le mystère de la Maison Martense, un sinistre château régulièrement battu par des tempêtes effroyables. Il découvre rapidement que les meurtres sont perpétrés par le fantôme de Jan Martense autrefois assassiné par sa propre famille. Voilà pour le point de départ de cette production sans générique complet pour l'instant. O.K., on se rappelle et on en reparle dans cinq ans...

■ Deux "sequels" que l'on ne pensait pas voir un jour : **When a Stranger Calls Back**, un téléfilm poursuivant l'histoire du film de 79, **Terreur Sur la Ligne** (faut déjà une certaine culture, et surtout de la mémoire pour comprendre les suites, maintenant !), toujours avec Karen Arthur et Charles Durning, comme chacun ne s'en souvient pas forcément. Curieux aussi, ce **Galaxina II**, signé William Sachs, et donc la suite de son premier film datant de 1980. Mais sans l'actrice principale, cette fois, la pauvre Dorothy Stratten ayant été assassinée par son compagnon jaloux. On retrouvera donc une autre robote sexy, pleine de candeur, à travers son voyage dans l'espace.



■ Francis Ford Coppola va-t-il devenir un pilier du fantastique ? Le réalisateur très pragmatique des **Parrain** prépare actuellement un **Frankenstein** dont il n'est que le producteur. Réalisateur : le british Kenneth Branagh (**Henry V**) qui travaillera sur un script très fidèle au roman de Mary Shelley. Parallèlement, Coppola mitonne **Stigmata** d'après un livre de Phillip K. Dick (*Blade Runner*), *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* publié en 1964. Cette histoire fabuleuse suit les pérégrinations, sur Terre et sur Mars, de deux poupées genre Barbie, qui, consécutivement à des radiations cosmiques et l'injection d'une drogue, prennent forme, puis vivent. Un type découvre que ces créatures radieuses sont en fait sous l'emprise d'une entité mystérieuse dans un but destructeur. Etrange, étrange...

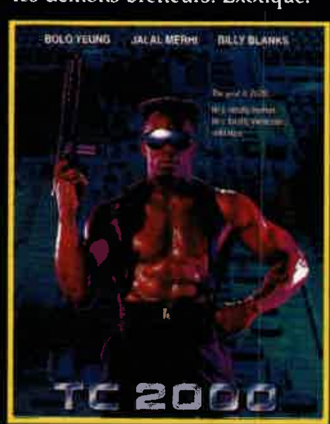
■ 200.000 dollars, c'est la somme que vient de verser *Columbia* pour les droits d'un livre mi-roman mi-BD de James Gurney. Dans l'attente fébrile du **Jurrasic Park** de Spielberg, la productrice Lynda Guber adapte cet ouvrage qui conte les aventures d'un père et de son fils kidnappés par des dauphins. Transportés dans un monde en dehors du temps, ils rencontrent une civilisation où hommes et dinosaures cohabitent en toute civilité. Les effets spéciaux seront assurés par toute une batterie d'ordinateurs *Sony* (une société qui contrôle *Columbia* d'ailleurs), lequel annonce une technologie révolutionnaire en matière d'images de synthèse.

■ Fred Olen Ray encore. Dans **Mind Twister**, il nous fait le coup du thriller cochon très à la mode depuis quelques années. C'est ainsi qu'il nous conte les déboires d'un psychologue ayant la fâcheuse tendance de défenestrer ses jolies patientes. Deux belles plantes montent une machination dans le but de venger leur copine et de nuire au praticien. Sexe, suspense, un rien de violence... Fred Olen Ray s'est, par ailleurs, déjà essayé à ce petit jeu dans **Obsession Mortelle** où Tanya Roberts et Margaux Hemingway passaient le plus clair de leur temps à se désapper. Telly Savalas, toujours chauve, merci, participe à **Mind Twister**.

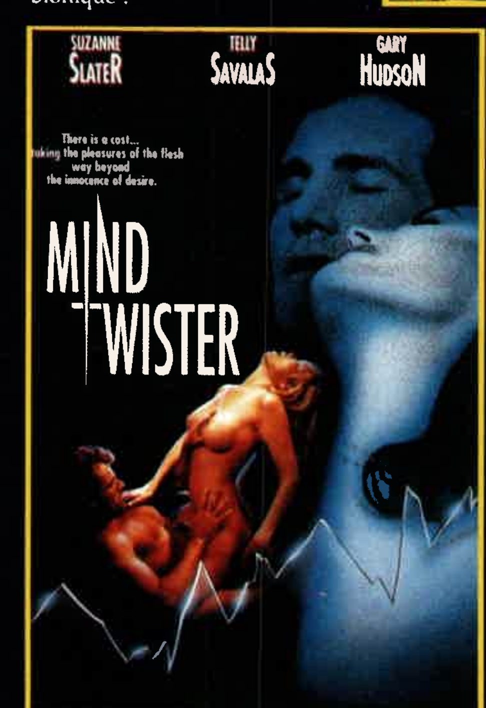
■ Au titre **Return of Flytox**, les producteurs, *Brooksfilm* et *Genial Pictures* (modestes, les mecs !...) ont préféré **Flies**, c'est-à-dire en fait **La Mouche 3**. Au départ une idée originale (enfin, faut voir...) de l'actrice Geena Davis, qui en a profité pour s'octroyer le second rôle principal. Celui de la mouche est encore disponible, si vous vous sentez la fibre insectivore/ticide ?

■ Gagné par la manie d'adapter au grand écran les succès du petit, Dan Curtis succombe en annonçant la réalisation prochaine de **Trilogy of Terror : The Movie**. Sorti en vidéo, le modèle adaptait, on s'en souvient, trois histoires du talentueux Richard Matheson.

■ Les films de sabre reviennent à la mode à Hong Kong. Un peu de magie, un méchant doué de pouvoirs incroyables, des guerrières bondissant dans les airs et découpant les vilains en rondelles... Entre **Histoires de Fantômes Chinois** et une production *Shaw Brothers* de la belle époque, **Zen of Sword** de Yu Meng Sang lance une dizaine de personnages déments en quête d'une flûte de jade, seule clef d'un fabuleux trésor. Avec l'incroyable Cynthia Khan dans le rôle de la walkyrie décochant ses flèches sur les démons bretteurs. Exotique.

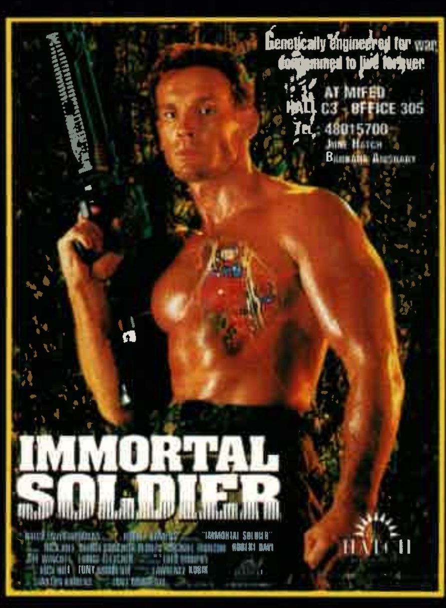


■ Et voilà que **Universal Soldier** donne **Immortal Soldier**, une série B cousue main par un nouveau venu à qui on promet une chienne de carrière, Tony Mordente. Un peu de **Terminator**, un peu de **Rambo**, un peu de **Predator**... (un peu d'originalité aussi, peut-être. Ah non, y'a plus de place !). Le super soldat androïde mais néanmoins humain fera évidemment des ravages chez les vilains. Maria Conchita Alonzo (dont la carrière décline dangereusement), Michael Ironside, Robert Davi, Jeff Wincott (un autre kickboxer de faible calibre), Louise Fletcher participent à cet **Immortal Soldier** joué par un Rick Hill, également co-scénariste. Et en plus il sait écrire le troufion bionique !





■ **Terminator 2** vient de faire un petit avorton : **T.C. 2000**, un androïde black et musculeux à l'aspect particulièrement patibulaire. Avec Bolo Yeung, Jalal Merhi, Billy Blanks et Mathias Hues, quatre balèzes plus coutumiers des rings que de la science-fiction, **T.C. 2000**, une réalisation T.J. Scott, se déroule au début d'un 21ème siècle où les arts martiaux font la loi. Deux flics kick-boxers sont amenés à lutter contre un robot disciple de Bruce Lee. Les amateurs d'ultra Z se lèchent déjà les babines.

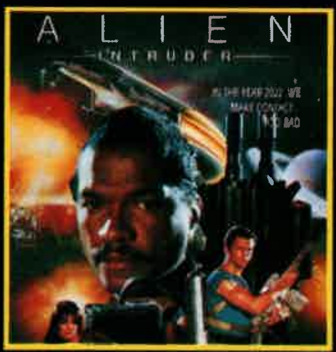


■ Suite à un succès considérable à la télévision, la série ***Tales from the Crypt*** passe au grand écran. Son producteur, le malin Joel "Dollars" Silver, compte bien en faire son **Vendredi 13** à lui. Robert Zemeckis, Walter Hill et Richard Donner, trois réalisateurs déjà en activité sur la série télé, seront les premiers à s'atteler au projet. Les budgets seront compris entre 12 et 15 millions de dollars et les effets gore nombreux.



■ Nous vous narrions dans le précédent numéro le désarroi des producteurs de **The Mummy Lives**, réalisé par Gerry O'Hara, après le décès prématuré d'Anthony Perkins censé tenir le rôle-titre. Qu'à cela ne tienne, ils l'ont refilé à... Tony Curtis, et en y réfléchissant bien, c'est tout bénef si l'on songe aux heures de maquillages économisées au vu de la peau parcheminée de l'ancien de ***Amicalement Vôtre*** ! L'histoire est désespérément classique : un grand prêtre égyptien momifié est ramené à la vie et cherche à se venger de la réincarnation de celle qui l'avait trahi.

■ Sale temps pour les aliens. Voilà de pauv' extraterrestres mijotés à la sauce collante de la série Z. Pas honteux de pomper **Hidden, The Alien Within** de Ted Newson montre une escouade de militaires traquant un alien passant allègrement d'un corps humain à l'autre. La présence au générique de Richard Harrison et de Gordon Mitchell, deux piliers du "bis" planétaire, confirme la sentence : nous sommes bien en présence d'une authentique série Z. **Alien Intruder** de Ricardo Jacques Gale (joli nom) ne se creuse pas davantage les méninges. C'est pourquoi, un vaisseau spatial, en mission routinière de sauvetage, écope d'un extraterrestre belliqueux tandis qu'un ordinateur distrait les hommes avec leurs propres fantasmes qui vont du western à **L'Equipée Sauvage** ! Avec Billy Dee Williams (qui fut tout de même Lando Calrissian dans **Le Retour du Jedi**) dans le rôle du commandant qui perd les pédales. Mais maintenant qu'on a vu Mark Hamill en officier SS dans un nanar hyper ringue de Jeff Franco, plus rien ne surprend !



■ Retour au fantastique pour un David Bowie de plus en plus guindé et amidonné sur scène. Dans **Hypnose**, le chanteur androgyne incarne Franz Mesner, un chercheur fasciné par les techniques d'hypnose. Ce sera le mercenaire Roger Spottiswoode (**Underfire, Turner & Hooch, Arrête ou Je Vais Tirer ma Mère**... *San Helving ?* - Oui - *C'est pas ça !* - Ah oui, je voulais dire : **Arrête, ou ma Mère va Tirer**, c'est presque pareil...) qui manipulera le pendule. Mieux que du Dominique Webb espère-t-on !

San HELVING

L'ATLANTIDE



Une adaptation de "L'Atlantide", le roman de Pierre Benoit, par Bob Swaim, dont le fait d'arme le plus glorieux reste **La Balance**, c'est un peu le gag de ce début d'année. Le roman de Pierre Benoit est une belle histoire d'amitié dans l'Afrique du Nord coloniale du début du siècle. Une amitié confrontée à un mythe, celui de l'Atlantide et de sa reine immortelle Antinea. Vu par Benoit, c'est un récit d'aventure mêlé de fantastique. Vu par Swaim, c'est un pensum insupportablement long sur la difficulté d'aimer et d'être aimé. Le centre du film n'est plus l'aventure de ces deux hommes face aux secrets de la cité que l'on croyait engloutie par les flots, c'est Mohrange, le géologue, qui dans son refus d'aimer perd tous ceux qui l'aiment. Belle idée littéraire. Mais à l'écran, cela donne d'interminables scènes de dialogue entre les deux hommes, avec leur maîtresse commune, Amira, avec un curé, avec des faux archéologues. C'est tout juste s'ils n'en parlent pas avec les chameaux. De plus, ces bavardages intempestifs sont doublés. On ne sait trop si **L'Atlantide** est une production télé triturée pour le cinoche, une co-production internationale ultra-remontée... On ne sait pas ce que c'est. La seule chose de sûre, c'est qu'on s'ennuie ferme devant les états d'âme de ce pauvre Tchécky Karyo qui nous la joue beau ténébreux du désert. Avec sa tronche de rugbyman, autant dire que ça ne prend pas.
Le journaliste consciencieux doit essayer de rester calme et de faire attention à tout ce que ces braves gens racontent dans les bars et les bordels d'Alger, sous la tente de leur campement, dans les résidences coloniales luxueuses... Mais au bout de la 26 ou 27ème conversation en champ/contre-champ, j'ai craqué. Je n'ai pas pu m'empêcher de regarder ma montre, de penser à la pizza que je mangerai après le film, et enfin de m'endormir. C'est donc pour cette faute que je laisse le mot de la fin à un spectateur. Son copain lui demande s'il a aimé le film, il lui répond : "Je ne sais pas trop, mais je suis content que ce soit fini" !

Didier ALLOUCH

France/ Italie. 1992. Réal.: Bob Swaim. Scén.: Nicola Badalucco, Jonathan Meades et Bob Swaim d'après le roman de Pierre Benoit. Dir. phot.: Ennio Guarnieri. Mus.: Richard Horowitz. Prod.: RCS/ Aura Film/ Gaumont Télévision/ Compagnie Française Cinématographique. Int.: Tchéky Karyo, Christopher Thompson, Victoria Mahoney, Anna Galiena, Jean Rochefort... Dur.: 2 h 10. Sorti le 30 décembre 1992.

SIMEON



Deux gamins aux deux extrémités de l'écran jouent du tam-tam de plus en plus vite et fort sur une scène. Entre les deux enfants, un mur aux couleurs bariolées sur lequel défilent les noms. Le générique de **Siméon** est aussi beau que celui d'un film de Spike Lee. On se dit que si le reste est du même acabit, on a toutes les chances de prendre un pied monstrueux. Mais Euzhan Palcy est revenu d'Hollywood sans doute un peu fatiguée après l'expérience éprouvante d'**Une Saison Blanche et Sèche**. Elle a envie de se la jouer cool. Alors **Siméon** n'est pas l'œuvre de virtuose que laissent envisager les premières images, mais un joli petit film sympa, détendu et relax, un conte fantastique musical ou tout est dirigé vers le fun.
Siméon, le professeur de musique d'un petit village des Antilles est mort. Mais Orélie, une de ses jeunes élèves, lui a coupé son long catogan pour garder un souvenir de lui. Or, pour rejoindre le monde des esprit, tout le corps de Siméon doit être enterré. Retenu donc sur la terre ferme, ce gentil fantôme rigolo en profite pour aider et soutenir les musiciens de son village qui sont partis tenter leur chance à Paris. Un Paris imaginé par la petite fille, où les murs du métro sont remplis de couleurs, où Orly donnerait en plein sur la tour Eiffel. Un Paris enfantin enjôleur. Evidemment, les musiciens (en réalité ceux du groupe de Kassav) font un carton, la petite fille rend son âme à Siméon et tout rentre dans l'ordre.
Palcy joue à fond la carte du fantastique, avec effets spéciaux (un peu foireux) à l'appui, pour ce film pas prétentieux pour un sou dont les rythmes musicaux feront frémir même les plus acharnés adversaires de la musique antillaise. Et ceux qui aiment le zouc n'auront plus qu'une seule envie en sortant de la salle, appeler les copains, commander des pizzas (*Rallouch, tu gonfles avec tes pizzas*, NDC) et se passer en boucle la musique de **Siméon** pour danser jusqu'au bout de la nuit.

Didier ALLOUCH

France. 1992. Réal. et Scén.: Euzhan Palcy. Dir Phot.: Philippe Welt. Mus.: Bruno Coulais. Chansons interprétées par le groupe Kassav. Int.: Jean-Claude Duverger, Jacob Desvarieux, Jocelyne Beroard, Lucinda Messager, Pascal Légitimus... Dur.: 1 h 55. Dist.: AMLF. Sorti le 16 décembre 1992.

ABONNEMENT





Pin's Dracula

GRATUIT

LA K7 DE PREDATOR II AUX 100 PREMIERS ABONNES

Et pour <u>tous</u> les suivants, sous réserve que vous l'indiquiez sur le bon de commande, nous vous offrons, au choix, l'affichette ou le Pin's du DRACULA de Coppola, le poster grand format des plus grands héros du fantastique, le Pin's *Mad Movies* ou l'adaptation en album BD de Dick Tracy, parue chez Dargaud.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ______________ PRENOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
Brain Dead	4	5	4	3	5
Candyman	4			4	5
Chérie, j'Ai Agrandi le Bébé					2
Dracula	3		2	3	4
Dr. Rictus		4			3
Evil Dead 3					4
Forteresse			3		4
Hellraiser 3		4		3	4
L'Oeil qui Ment	3		3		3
Simetierre 2	2			2	
Le Souffle du Démon		3			2

AVIS A NOS ABONNES

Suite à l'informatisation et au nouveau routage de notre service abonnés, l'avis de fin d'abonnement figurera désormais sur l'étiquette de votre adresse lors de l'expédition du dernier numéro. Ceci sous la forme de la mention "REAB" inscrite en haut de cette adresse. Nul autre avis ne vous parviendra. Veillez à renouveler votre abonnement si vous désirez ne pas manquer un seul numéro.



DRACULA

De prime abord, le **Dracula** de Coppola apparaissait une gageure quasi-impossible à tenir. Tenter de resacraliser un mythe parti à vau-l'eau, évanoui au fil de parodies poussives, et à force de séquelles ayant depuis longtemps réduit le personnage à son seul signifiant de buveur de sang, participait purement et simplement de l'exercice de style. Et c'est bien ce qui frappe à la vision de **Dracula**, l'ostentatoire exercice de style, et aussi ce parti-pris d'utiliser l'emphase systématique. A grand renfort de trouvailles visuelles, de plans hyper travaillés, de séquences inventives et visiblement élaborées comme de véritables tableaux vivants. Le tout matraqué d'effets sonores impressionnants, comme pour bien marquer les consciences et faire encore mieux sourdre la tragique destinée de son héros légendaire. Car c'est le lyrisme à tout prix que l'on a ici recherché. La première scène, époustouflante, renvoie immédiatement à **Excalibur** et à ses fastes guerriers. En ombre chinoise, sur un ciel rouge - rouge comme le sang, ça tombe bien - Dracula, l'authentique personnage historique, Vlad l'Empaleur, traverse le champ de bataille et pourfend l'ennemi, indestructible, déjà vainqueur, et comme transporté par un fanatisme religieux tout au service de la foi qui l'anime. Cette foi qu'il reniera bien vite après le suicide de sa bien-aimée, abusée par la fausse nouvelle de sa mort. Dès lors, Dracula, à la fois replacé astucieusement dans son contexte historique, et fort d'une motivation particulièrement tragique, retrouve tout le bénéfice d'un héros tourmenté, vindicatif et même, pourquoi pas après tout, romantique.

Car c'est bien là le registre romanesque où nous attend Coppola, dépassant pour une fois les primaires notions du bien et du mal régissant invariablement le mythe vampirique. Dracula se survit dans la folle attente de retrouver l'être cher qu'une incroyable injustice divine vient lui enlever. Exit la simple propagation du mal ou le sadisme généreusement déployé dans bon nombre d'adaptations antérieures. Ici le héros ne réclame que son dû et aspire à tirer vengeance d'un funeste destin. Dans son château à l'écart du monde, il s'économise jusqu'à la bouffée d'espoir symbolisé enfin par un médaillon amené imprudemment par Jonathan Harker : le portrait de sa fiancée, Mina, mais aussi l'évidente preuve d'une réincarnation de la bien-aimée disparue quatre siècles plus tôt. De cette quête passionnelle et inextinguible, Coppola se fait le chantre frénétique, conférant à sa caméra des mouvements impossibles. Quand, sitôt Dracula rendu à Londres, ce plan subjectif et échevelé parcourt à toute vitesse les rues de la ville, aborde le jardin fastueux, pour se précipiter à la rencontre de la demeure abritant la promise tant attendue. Ou, lorsque dans une véritable nuit de Walpurgis, la bête, une autre forme symbolique, quoique explicitement physique, du héros, soumet à ses désirs brutaux la malheureuse Lucy. Cela sous les yeux à la fois horrifiés et fascinés de Mina, majestueusement revêtue du classique déshabillé des traditionnelles nuits vampiriques au cinéma.

Le tour de force veut même que, pendant une demi-heure, on croit presque tenir le chef-d'œuvre, l'**Amadeus** du genre fantastique, le **Phantom of the Paradise** de la décennie glorieuse, mais hélas la caméra, les



Haut-de-forme et moustache, Dracula version aristocrate (Gary Oldman).

En livrant une adaptation à la lettre, ou presque, du génialissime roman de Bram Stoker, Francis Coppola offre une vision avant tout romantique du Prince des Ténèbres. Le Dracula nouveau renie les effets de manche de Bela Lugosi et Christopher Lee. Parfois pour le meilleur...



Lucy (Sadie Frost), vampirisée par Dracula, court vers une fin tragique.

décors et les costumes, ni même les effets spéciaux parcimonieusement prodigués ne peuvent rien contre un casting masculin manifestement pas à la démesure des fastes déployés. Jonathan Harker traverse le récit, timoré et inexistant, comme pour bien montrer l'ennui qui l'anime. Renfield joue les utilités (parfaitement inutiles, d'ailleurs). Quant à Van Helsing, il arbore une jovialité fort déconcertante pour qui a encore en mémoire le texte de Stoker, ou surtout les précédentes interprétations du rôle, que ce soit chez Tod Browning, ou mieux encore dans les films de Terence Fisher. Mais la plus grande déception nous vient pourtant de Dracula lui-même. Exit l'être surhumain et racé dont l'animalité surgit sous le vernis trompeur du charme aristocratique. Le jeu de Gary Oldman n'est sans doute pas en cause, mais à l'évidence l'acteur n'évoque jamais à nos yeux le personnage attendu. Sa meilleure performance se situe d'ailleurs dans la première partie, lorsqu'en vieillard maniaque et hôte parfait, il évoque son passé douloureux et fait les honneurs de son château. Il faut le voir, empressé et précautionneux, succomber soudain à ses instincts vitaux en léchant subrepticement le rasoir taché du sang de Jonathan Harker. Un formidable numéro d'acteur, comparable à l'impressionnante prestation de Klaus Kinski dans le très planant **Nosferatu** de Werner Herzog. Mais il ne s'agit là qu'un des états du vampire, qui en comprendra bien d'autres : jeune aristocrate, loup passablement grivois, chauve-souris géante, et même brouillard verdâtre ou troupeau de rats !

Car Coppola, que ce soit sur le fond (voir l'amalgame du personnage historique et du héros de roman, et ce retour inhabituel au roman original), ou sur la forme, cherche à surprendre à tout prix, quitte à désorienter le spectateur. Seuls comptent pour lui ce nouvel exercice de style, cette surenchère visuelle, et surtout une émotion, parfois pesamment entretenue, qu'il cherche coûte que coûte à nous communiquer. Comme si quelque part, sournoisement disséminés dans la salle, des panneaux lumineux nous intimaient de frémir aux bons endroits du scénario. Grand ordonnateur d'une fresque épique et résolument baroque, Coppola tente de célébrer un certain classicisme aux nouveaux accents d'un visuel volontairement new look. D'où parfois notre malaise de spectateur à la vision d'une telle contradiction évoquant par endroits le pré-fabriqué le plus hollywoodien. Restons plutôt sur cette magnifique métaphore du prince des ténèbres rejoignant notre époque par l'intermédiaire d'une séance du cinématographe alors naissant. Dracula, se rendant au cinéma, savait-il que ce cinéma-là lui rendrait plus tard sa visite au centuple ?

Jean-Pierre PUTTERS

***Bram Stoker's Dracula**. USA. 1992. Réal.: Francis Ford Coppola. Scén.: James V. Hart d'après le roman de Bram Stoker. Dir. Phot.: Michael Ballhaus. Mus.: Wojciech Kilar. Eff. Spéc. Maquillage : Greg Cannom. Eff. Visuels : Roman Coppola. Prod. : Francis Ford Coppola, Fred Fuchs et Charles Mulvehill/ Zoetrope/ Osiris Films/ Columbia. Int.: Gary Oldman, Winona Ryder, Anthony Hopkins, Keanu Reeves, Richard E. Grant, Cary Elwes, Bill Campbell, Sadie Frost, Tom Waits... Dur.: 2 h 10. Dist.: Columbia TriStar Films. Sortie nationale le 13 janvier 1993.*



Lucy Westenra (Sadie Frost). Divinement belle dans la mort.

Liens d'Amour et de Sang

Amené sur le projet par Winona Ryder, Francis Coppola se prend aussitôt au jeu. Et se souvient qu'il fréquente les vampires, en fin de compte, depuis longtemps, depuis son enfance. Mais, pour le réalisateur du Parrain, pas question de faire office d'énième fossoyeur. Ce sang-là, il le fait mijoter amoureusement...

A l'annonce de Dracula revu et corrigé par Francis Coppola et le scénariste de **Hook**, Jim Hart, beaucoup ne sont pas loin de hurler à l'hérésie. Que viendrait faire le réalisateur des **Parrain**, d'**Apocalypse Now** et de **Peggy Sue s'est Mariée** dans un univers autre que le sien ? Il viendrait faire ce qu'il aime depuis toujours, autant sur les parquets bien cirés de la famille Corleone que dans les jungles vietcongs hantées par un colonel se prenant pour Dieu : du spectacle. Il viendrait faire du faste, broder des images ambitieuses, astiquées, où s'entassent un mobilier victorien. Il viendrait peindre des tableaux solennels aussi baroques, gothiques que l'imaginaire fiévreux de Bram Stoker les laissait supposer. Il viendrait tout simplement revoir à la hausse une mythologie engourdie par des décennies de clichés à base de goupillons, de vierges effarouchées et de petites morsures au cou. Une fois l'effet de surprise évaporé et l'idée de ce **Dracula** admise, la mainmise de Francis Coppola paraît couler de source. Ou, plus exactement, revenir aux sources, car à ses débuts, sous le parrainage rapia de Roger Corman, le cinéaste flirte avec le fantastique. Il prend en charge les dialogues de **La Tour de Londres**, réalise, au milieu d'une cohorte d'autres cinéastes, quelques séquences de **L'Halluciné** avec Jack Nicholson, et met en scène l'intégralité de **Dementia 13**, un thriller d'épouvante à la Hitchcock. Mais, encore plus en amont, dès son adolescence, Francis Coppola fait déjà connaissance avec "Dracula", le livre de Bram Stoker. A l'époque, il gagne quelques dollars en travaillant comme moniteur dans une colonie de vacances. Afin de rejoindre au plus vite sa petite amie, il choisit une solution radicale pour amener les mouflets à se coucher : il leur lit tous les soirs des passages de "Dracula". *"En lisant le livre de Stoker à ces enfants, j'ai eu l'impression de savoir quelque chose que les gens qui n'avaient pas lu le roman ignoraient. Nous avons tous vu des films de Dracula, tous différents les uns des autres. Pour ma part, mon premier* ***Dracula*** *est* ***House of Dracula*** *avec John Carradine dans le rôle du vampire. J'adorais son long visage, et la façon dont il déployait sa cape pour se transformer en chauve-souris. John Carradine était pour moi le prototype même de Dracula. J'étais alors un fan des films d'horreur de cette époque. Vers 14 ans, j'ai enfin visionné le* ***Dracula*** *de 1931 avec Bela Lugosi, un comédien que j'appréciais également. J'ai particulièrement aimé le passage où Jonathan Harker arrive pour la première fois dans le château de Dracula. On retrouve cette scène dans le livre et dans la plupart des films. Toutefois, je me souviens de ma déception face à la quasi-absence des trois fiancées du Comte. Elles étaient seulement là, plantées, dans leurs robes avec un air blafard. C'était frustrant pour un gamin de 14 ans de ne pas en voir plus"*. Ce n'est donc que des années plus tard que Francis Coppola soulage sa frustration en rendant justice au vénéneux trio de charme. Ce qu'il brûlait de voir adolescent, il le met aujourd'hui devant les caméras : les trois vampires dans des déshabillés vaporeux fricotant avec Jonathan Harker dans une simili partouze du plus bel effet. En bon cinéphile doué de mémoire (et nanti d'un magnétoscope), Coppola la reprend au **Dracula** de Bela Lugosi une ligne de dialogue : "Je ne bois jamais... de vin", lorsque le Comte sert un premier dîner à son infortuné invité anglais. Il se souviendra également du fort accent du comédien hongrois installé à Hollywood, un accent qui contribue à la crédibilité du personnage. En 1992, Gary Oldman parle un anglais voisin, prudemment articulé dans des intonations presque identiques. *"En fait, selon moi, la meilleure adaptation de Bram Stoker à l'écran demeure le* ***Nosferatu*** *de Murnau en 1922. C'était une version pirate du roman de Bram Stoker. Les producteurs n'ayant pas*



Renfield (Tom Waits), un aliéné dévoué à son maître, Dracula.



Jonathan Harker (Keanu Reeves), littéralement violé par les fiancées de Dracula.

■■■

Lucy (Sadie Frost), vampirisée par Dracula, succombe au supplice du crucifix.

■■■

eu les moyens de s'offrir les droits du livre, ils l'ont détourné. La veuve de l'écrivain les a même poursuivis en justice. ***Nosferatu*** *est une relecture très libre de Bram Stoker. Beaucoup de passages s'en écartent. L'intrigue se déroule ainsi à Bremen, en Allemagne. Là, le vampire répand la peste".* Une maladie contagieuse. De ce "détail", Francis Coppola tire également l'une des données majeures de son futur **Dracula** : l'intervention du vampire comme maladie contagieuse, comme épidémie...

Après lecture de "Dracula" à ces gamins de 8/9 ans, Francis Coppola, piqué de curiosité, se renseigne sur l'existence de ce Vlad l'Empaleur dont le Comte évoque la gloire passée à Jonathan Harker. "*En fait, c'est un des gamins qui consulta l'Encyclopédia Britannica pour vérifier son existence. Et Vlad l'Empaleur, Vlad Tepes, y figurait réellement ! Vlad l'Empaleur était un prince de Valachie, en Roumanie. Lorsque les Turcs envahirent ce qui était alors l'Europe Chrétienne, lorsqu'ils eurent pris Constantinople, Vlad l'Empaleur stoppa net leur progression. C'était un homme si cruel et impitoyable qu'il embrochait même ses propres sujets, et quand l'ennemi otoman découvrit des milliers de personnes se tortillant sur leur pieu, ils furent si horrifiés qu'ils battirent en retraite*". Ce féroce patriote dont l'imagination en matière de tortures fait passer Gilles de Ray pour un enfant de choeur ouvre tout naturellement cette fresque Coppolienne titrée **Dracula**. "*A la lecture du scénario de Jim Hart, j'ai immédiatement pensé que relier le Vlad Tepes d'hier et le Comte Dracula d'aujourd'hui était une brillante idée. Le manuscrit de Jim Hart collait étroitement au récit de Bram Stoker, bien plus que ne l'avait fait aucun film jusqu'à présent, et j'ai aussitôt*



Un pieu dans le coeur, Dracula agonise. Tragique...



Mina Murray (Winona Ryder) rédige son journal intime. Un témoignage capital.

compris qu'il racontait avant tout une histoire passionnelle, érotique. Après l'étude du scénario, j'ai revu quantité de ***Dracula*** *cinématographiques pour me rendre compte à quel point ils étaient éloignés de l'oeuvre originale de Bram Stoker, à quel point ils massacraient les personnages et les rapports si singuliers qui se nouaient entre eux. Dans notre film, Dracula ressemble vraiment au vampire imaginé par Bram Stoker, tant par sa personnalité que par sa fonction. On y met également en scène des protagonistes du livre que la plupart des précédentes adaptations avaient purement sacrifiés pour simplifier les intrigues. Même la poursuite en diligence figure dans le roman. Excepté la love story qui s'établit entre Mina et Dracula, nous sommes scrupuleusement restés fidèles à Bram Stoker*". C'est évidemment louable. Et condamnable par la même occasion car tous les protagonistes ne passent pas avec succès le cap de l'écran. Surtout le texan Quincey dont la présence est équivalente à celle d'une savonnette dans une eau trouble. Ce cow-boy mollement interprété par Bill **Rocketeer** Campbell ne justifie son voyage depuis les plaines du Far West que pour la séquence empruntée à **La Chevauchée Fantastique** de John Ford.

Jim Hart ayant appris en potassant "The Annotated Dracula", une analyse très documentée de Leonard Wolf, que Dracula, dans le roman de Bram Stoker, pourrait être le père du fils de Mina, Francis Coppola se réfère directement à une histoire d'amour réellement vécue par Vlad Tepes. "*Vlad avait une femme, ou une concubine, en ce temps-là. Lors d'une bataille, elle reçut un message par l'intermédiaire d'une flèche turque. Ce message mensonger lui apprenait la mort de son amant. Elle en devint folle de chagrin, ne put lui survivre et se jeta dans les douves*". Lors d'un supposé saut de l'ange que

le cinéaste magnifit avec l'emphase qui lui est coutumière. La jonction établie entre la réalité historique et la littérature, Francis Coppola peut enfin cerner son Prince des Ténèbres, un vampire qu'il écarte délibérément des conventions cinématographiques les plus routinières. "*Nous ne pouvions pas nous contenter de faire un* ***Dracula*** *de plus. Rendre justice à la complexité de sa personnalité fut l'un des nos principaux buts. Au cinéma, Dracula est souvent perçu soit comme un monstre, soit comme un séducteur. D'après tous les éléments biographiques dont je disposais, je le voyais plutôt comme un ange déchu, comme Satan évincé du Paradis. L'ironie du sort, c'est que Dracula était à l'origine un vaillant défenseur, un champion de l'Eglise, qui arrêta l'invasion musulmane des Turcs. Il renonça à Dieu par amour pour sa fiancée qui se suicida. Quand les plus grands renoncent au bien, ils deviennent les démons les plus redoutables. Avant sa chute, Satan était même le meilleur des anges. Le sang étant le sacrement qui relie les hommes à Dieu, il symbolise dès lors le défi que Dracula lance à Dieu. Selon moi, Dracula est un marginal de la création. Nous sommes tous liés à Dieu et tout homme ne peut réfuter ce lien même s'il le désire. Nous sommes nombreux à l'avoir pourtant fait, mais personne, contrairement à Dracula, n'y a laissé son âme*". Voilà pour la génèse de Dracula, l'explication nécessaire à la compréhension exacte du mythe, une explication qui intervient dans les premières minutes. "*C'est pourquoi tout le début fonctionne comme une bande dessinée. Vous connaissez les origines de Batman, de Superman et de Spiderman, maintenant, vous connaissez celles de Dracula*" balance Coppola. Une comparaison plutôt déplacée. "*Le sang est également le symbole de la passion humaine, la source de toutes les passions. Il s'agit du vrai sujet de cette histoire. Nous avons de même mis en scène des sentiments si forts qu'ils peuvent résister aux siècles, comme l'amour que voue Dracula à Mina/ Elizabeth. L'idée que l'amour puisse vaincre la mort, qu'il puisse redonner une âme au vampire a de quoi séduire un réalisateur. Il était primordial de comprendre le mythe du vampire, d'accepter sa nature profondément humaine, d'accepter qu'il puisse éprouver des sentiments que tout le monde connaît et ressent. Habituellement, Dracula à l'écran n'est rien qu'un monstre à sang froid, un héros de films d'horreur. A travers le contexte historique et la tradition littéraire dont nous nous sommes nourris pour élaborer ce Dracula, je pense que nous avons rendu compréhensive sa légende*". Une légende à visage humain en quelque sorte, un mythe qui s'enrichit également d'une métaphore inspirée par le **Nosferatu** de Murnau. Le grand cinéaste allemand créait un judicieux parallèle entre le sang et la peste. Coppola lui réplique par le mot "sida". "*Le public fait immédiatement le rapport avec cette maladie amenée par une infection du sang. Même si les gens ne réagissent pas à la relation sacrée de Dracula avec Dieu, ils verront cela. Ils verront comment on peut devenir un véritable mort-vivant. Dracula a perdu son âme, et cela peut survenir à n'importe lequel d'entre nous*". Coppola a mis les pieds dans le plat et le doigt dans les éprouvettes. Son Dracula ne serait-il qu'une gigantesque entreprise pour mettre en garde contre les risques de séropositivité, pour enseigner l'usage de la capote, pour appeler les couples à une fidélité éternelle et sans faille ? Ses propos pédagogiques tendent à le prouver. Le retentissement du film, et la pléthore actuelle des vampires au cinéma, abondent dans ce sens. La soudaine flambée des suceurs de sang contaminant leurs victimes et les entraînant dans la mort ne serait, finalement, qu'une affaire de moralisme larvé dans l'inconscient des metteurs en scène. Et ce bon docteur Van Helsing, bastion providentiel



Van Helsing (Anthony Hopkins) et ses trophés : les trois compagnes de Dracula.



Vlad Tepes (Gary Oldman), en armure, paré pour le combat contre les Turcs.



Les trois fiancées du vampire : Monica Belluci, Michaela Bercu et Florina Kendrick.

contre les ravages occasionnés par Dracula, ne serait en fait qu'un professeur de l'Institut Pasteur déguisé en une espèce d'exorciste paillard et soiffard. Tout se tient...

Jeremy Irons et Daniel Day Lewis étant pris sur d'autres projets, Francis Coppola part en quête de l'interprète idéal, quelqu'un "*qui ne soit pas aussi beau qu'Errol Flynn et qui ne fasse pas de grimaces comme Lon Chaney. Et je ne voulais surtout pas que le public s'écrie en cours de projection : 'Le type qui joue Dracula est super !'*". Il fallait donc un comédien qui n'appartienne pas à un répertoire bien précis. Quelqu'un de physiquement ordinaire qui, par exemple, pourrait incarner l'idole du mouvement punk (Sid Vicious dans **Sid & Nancy**) ou le présumé assassin du président Kennedy (Lee Harvey Oswald dans **JFK**) : Gary Oldman. "*J'ai aimé chez lui son savoir-faire, la précision de sa technique d'acteur. Il était parfaitement capable de jouer chacun des différents aspects du personnage. Lors des essais, il nous faisait ressentir toute la lassitude, toute la solitude de ce personnage hors du commun, isolé depuis quatre siècles. C'est pour cette raison que je l'ai choisi*". Acteur-caméléon, physiquement proche au quotidien de Terry Gilliam (!), Gary Oldman relève le défi et fait feu de tout bois. "*De Dracula, je garde l'image de Bela Lugosi. J'ai vraiment senti qu'il était habité, hanté par le rôle, que tout un héritage vampirique brûlait en lui. Mais c'est surtout le roman de Bram Stoker qui m'a guidé tout au long du tournage. Dans sa perpétuelle lecture, je recherchais les émotions que je désirais traduire. Vous vous rendez compte que Dracula quémande l'amour depuis 300 ans ? Pour exprimer cette déchirure, j'ai mis dans le personnage tout ce que j'avais en moi, de Shakespeare à Frank Sinatra, tout ce qui pouvait procurer une émotion*". Tout, absolument tout. Sur le plateau, avant de rentrer dans le champ de la caméra, le comédien feuillette même un album de famille, s'attarde un instant sur les clichés de son épouse, de ses enfants. "*Dracula est un être meurtri, une âme torturée. Il n'était pas question de rabaisser un personnage aussi riche à un simple héros diabolique. Il y a de ça en lui aussi, c'est sûr, mais il y a bien plus encore. C'est un cocktail délicieux*". Et Coppola de rajouter, pour plébisciter son principal interprète. "*Gary Oldman a permis à Dracula de dépasser le simple stade du monstre sanguinaire. Ce n'est plus une créature destinée à être haïe, mais aussi une créatures destinée à être aimée*".

"*Nous connaissons tous des histoires d'amour tragiques proches de celle de Dracula, Roméo et Juliette, Tristan et Iseult. Généralement, de telles passions ne se marrient pas avec le film d'horreur qui utilise surtout des monstres baveux. Sans aller jusqu'à une interprétation purement intellectuelle du livre de Bram Stoker, il me semble que l'horreur gothique renferme depuis toujours en elle des histoires d'amour, des romances, à l'image des films inspirés d'Edgar Poe, mais pas au point où sentiments et fantastique cohabitent dans ce* ***Dracula****. C'est parfaitement compatible, la love-story n'étant qu'occasionnellement ponctuée d'instants d'horreur*" termine Coppola qui oublie que la plupart des grands films fantastiques sont fondamentalement et avant tout des histoires d'amour. Mais on lui pardonne ce trou de mémoire qui l'amène à prudemment dégager le **Dracula** de John Badham où, plus de dix ans avant Gary Oldman, Frank Langella jouait avec panache les amoureux d'outre-tombe, façon dandy et cynique sur les bords, mais amoureux tout de même.

Marc TOULLEC

MAGIC SYSTEM

S'il prétend renouveler de fond en comble le mythe de Dracula, le film de Francis Coppola n'ambitionne nullement de pousser toujours plus loin les frontières du possible au niveau des effets spéciaux. Au contraire, le réalisateur choisit d'éviter les miracles, les maquillages et effets trop performants. La technologie moderne ne devait surtout pas envahir l'univers victorien et gothique de Bram Stoker. *"Le début de notre siècle correspond à la naissance de la technologie moderne, avec l'apparition du télégraphe, du cinéma, du dictaphone... J'ai pensé que ce serait intéressant de faire le film avec les moyens techniques dont nous aurions, à peu de chose près, pu disposer à cette époque"* témoigne le réalisateur. Celui-ci, soucieux de respecter l'intégrité picturale de l'époque, refuse l'intrusion des effets informatiques, des transformations savantes à la Rob Bottin. *"Avec mon fils Roman, qui a toujours aimé et admiré la magie, nous avons découvert que le cinéma était à l'origine le jouet des magiciens ; on le considérait alors comme faisant partie du domaine de l'illusion. Pour certaines scènes, nous avons utilisé une vieille caméra* Pathé *à manivelle, et nous avons essayé d'élaborer tous les effets avec les moyens de ce début de siècle, directement avec la caméra, à l'aide de doubles expositions, de miroirs, et autres effets très simples, sans faire appel aux images générées par ordinateur"*.

Sous les directives de son père, Roman Coppola enquête ainsi sur les bons vieux trucages de prestidigitateur de George Méliès. Minutieux, il remonte encore plus loin dans le temps et découvre, qu'en 1790, un certain Etienne Gaspard Robertson présente en France et en Belgique un spectacle intitulé "Fantasmagorie". *"Etienne Gaspard Robertson utilisait des lanternes magiques pour projeter des images sur des nuages de vapeur et de fumée, créant ainsi des effets très étranges"*. Des effets très rétro, souvent si discrets qu'on les devine à peine dans **Dracula**. Coppola, toujours à la pointe des innovations surprenantes, se sert même d'images saccadées comme on en trouve seulement dans les films muets. *"J'ai recherché tous les effets qui pourraient nous aider à filmer à la manière du début du siècle : ralenti, accéléré, images gelées, défilement arrière, surimpression... Je suis impressionné par tout ce qu'il est possible de faire avec très peu de moyens"*. Des propos qui paraissent un tantinet déplacés dans une production au budget décent de 40 millions de dollars. Le recours à ces effets optiques d'un autre âge, plus qu'une coquetterie de cinéaste, contribue fortement à la crédibilité d'une fin de 19ème reconstituée. Et dire qu'avec un film comme **Coup de Coeur**, Francis Coppola mettait à contribution la fine fleur des techniques informatiques, lesquelles constituaient l'ensemble de de son environnement naturel. *"Et ces effets naïfs et merveilleux ne coûtaient presque rien : on a utilisé des miroirs semi-réfléchissants dit miroirs fantômes, des rideaux de mousseline très fine sur lesquels on projetait des images, et toutes sortes de choses de ce genre. Nous avons cherché, non pas à utiliser des méthodes dépassées, mais à embellir ces techniques d'autrefois avec les connaissances que nous avons aujourd'hui"* poursuit Alison Savitch, superviseur des effets spéciaux sur **Dracula** et qui tint le même poste sur **Terminator 2**, l'antithèse du film de Coppola.



L'homme-loup, un figurant suant sang et eau dans un costume.

Question effets spéciaux, Francis Coppola refuse de se lancer aux trousses de James Cameron. Son *Dracula* met la pédale douce sur les exploits technologiques et s'emploie à redécouvrir les principes oubliés des pionniers du système D...



L'homme-chauve-souris, une idée originale de Greg Cannom.

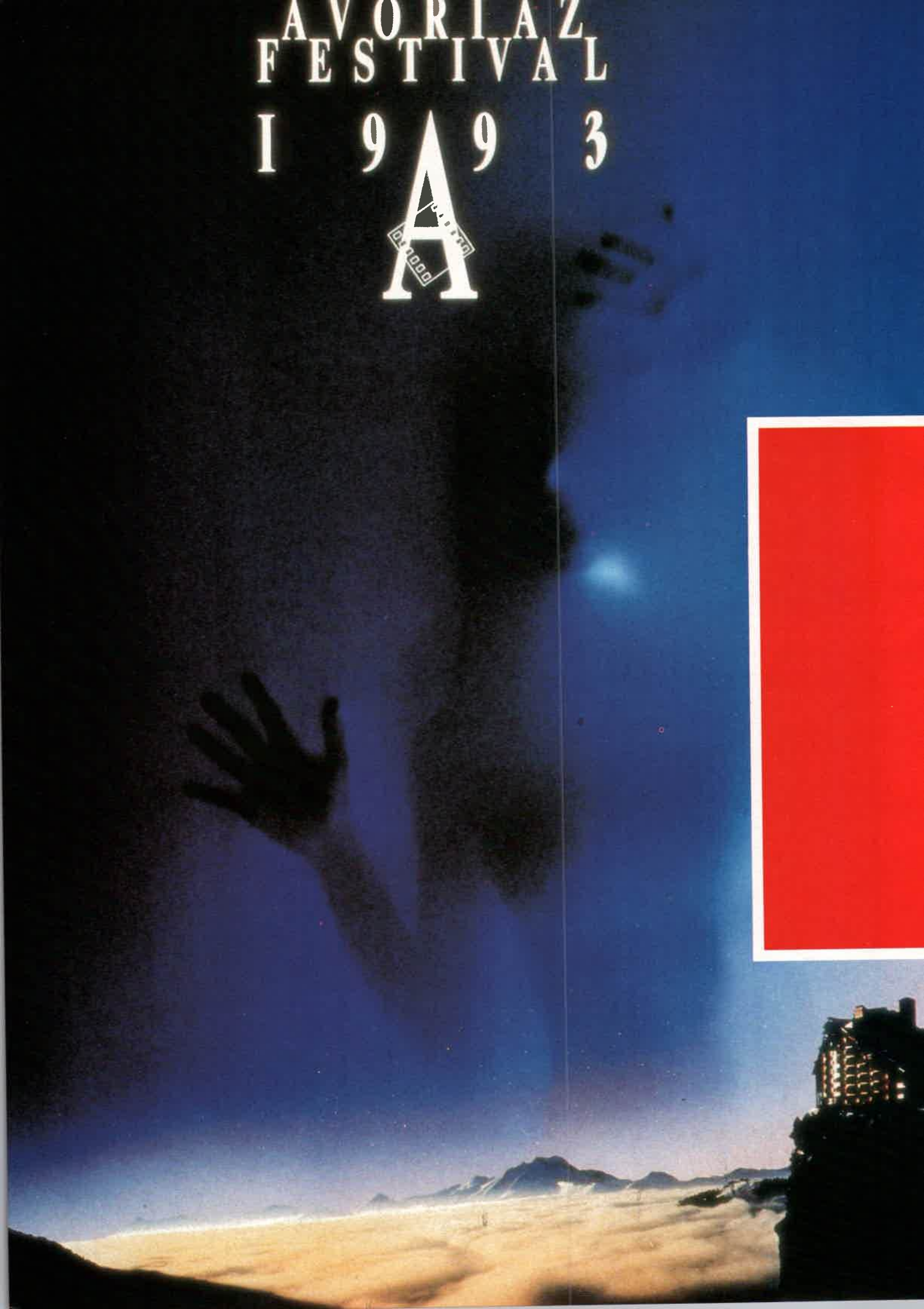
S'il y avait un département des effets spéciaux de **Dracula** qui devait se conformer aux performances contemporaines, c'est bien celui des maquillages. Pas question de recourir à des masques, à des postiches. Pas question également d'aller au devant du ridicule en détaillant la métamorphose de Dracula en petite chauve-souris destinée à s'enfuir par la fenêtre. *"L'univers du maquillage a été pour moi une découverte"* confesse Francis Coppola qui dût faire connaissance avec les contraintes inhérentes au latex, aux prothèses. *"Mais celui qui souffrait le plus, c'était Gary Oldman : 80 % de ses apparitions nécessitaient un maquillage. Il s'est montré d'une patience infinie avec nous. On passait chaque jour trois, voire quatre heures à le préparer"* témoigne Greg Cannom qui a transformé récemment Dustin Hoffman en Capitaine Crochet, et chef d'une escouade de 20 assistants nécessaires aux 14 faciès.

"Le maquillage de Dracula à 120 ans demandait 12 prothèses : nez, lèvres, poches sous les yeux, rides... Il fallait deux personnes pour appliquer tout cela, et ce six heures durant. Au finish, une seule personne suffisait. Nous avons appliqué ce maquillage à Gary Oldman 18 fois. Il en avait vraiment ras-le-bol, mais s'est comporté très aimablement. Pour nous faciliter la tâche, il s'est même fait couper les cheveux très court" commente Matthew Mungle, collaborateur privilégié de Greg Cannom. *"En fait, les maquillages qui paraissent les plus simples, les plus réalistes, sont ceux qui ont demandé le plus de temps. Pour l'homme-loup par exemple, Gary Oldman n'avait qu'une combinaison à enfiler comme un gant. Le Dracula chauve-souris posait davantage de problèmes dans la mesure où le visage du monstre se dégonflait comme une baudruche. Nous devions le retoucher en permanence et appliquer directement le maquillage sur le costume. Comme ces retouches alourdissaient la face, le dos remontait ; il était donc important de coller la combinaison au figurant. Une fois dans la créature, il ne pouvait donc plus s'en évader avant la fin de la journée de travail. Gary Oldman n'est rentré là-dedans qu'une seule fois, pour un plan proche. Sa morphologie n'étant pas adaptée au costume, celui-ci s'est déchiré"*. Un accident prévisible. Mais Gary Oldman souffre bien plus du port de trois paires différentes de lentilles de contact : une pour son apparence de loup, une pour celle de chauve-souris et une dernière lorsqu'il incarne le Dracula âgé. Il ne pouvait les porter que très peu de temps, en particulier celles qui lui donnent ces yeux rouges démoniaques, qu'il supportait une demi-heure au maximum. Mais, sous le maquillage tartiné en quatre heures, Gary Oldman poireautait parfois des heures entières à attendre que le plateau soit fin prêt pour la prise suivante. *"L'attente pouvait durer quatre heures supplémentaires. Quatre heures sous une enveloppe de latex n'est pas forcément une position confortable. Il est arrivé à Gary Oldman de s'énerver sérieusement. Mais, tout maquilleur que je suis, j'en aurais fait autant"*. Pauvre Gary Oldman, dont l'accoutrement au quotidien se limite généralement à un jean, un tee-shirt et une paire de baskets ! Là, sur le tournage de **Dracula**, il devait endurer des tenues si lourdes que même le plus coquet des rois de France aurait hésité à porter. *"Le défi avec tout cet attirail, ce maquillage, tient à ignorer son envahissante présence à même votre épiderme. Vous devez trimballer tout ça et continuer à jouer, à faire passer des émotions à travers ces kilos de plastique"* conclut Gary Oldman méconnaissable au naturel. Plus caméléon encore qu'un Robert de Niro, le bien nommé Oldman !

Cyrille GIRAUD

Le repère du Prince des Ténèbres : un matte-painting classique.

Dracula sous sa forme humanoïde défie Van Helsin et son crucifix.


AVORIAZ
FESTIVAL
1 9 9 3
A


Candyman


Evil Dead III


Simetierre 2

Le cru 1992 du Festival d'Avoriaz n'a pas laissé dans les mémoires un souvenir impérissable. Il serait même très périssable, bio-dégradable, marqué par une couronne attribuée à l'inattendu **Evasion du Cinéma Liberté**. Un film très discret, car même sa sortie en salles est passée totalement inaperçue. 1993 se doit de remonter la pente neigeuse. C'est vital. Mais le fantastique fait des misères à Avoriaz. Cette année tout particulièrement, car la majorité des films les plus prometteurs brillent par leur absence. La plupart sortiront à peine de la salle de montage, ou y stationneront encore quelques jours. Ne sont pas encore terminés **Invasion of the Body Snatchers** d'Abel Ferrara, **Trauma** de Dario Argento, **Super Mario Brothers** d'après la mascotte des jeux *Nintendo*, **Hideous Mutant Freekz** d'Alex Winter, **Ticks** de Tony Randell... Anne Parillaud n'assurant pas la promotion de **Innocent Blood** sur les sommets, la copie du film de John Landis (plutôt sympa d'ailleurs) ne quittera pas Paris... Comble de cette poisse : le **Dracula** de Francis Coppola sort sur les écrans le 13 janvier et Avoriaz débute le 16 ! A une semaine près, le **Matinee** de Joe Dante échappe au festival. Quelques jours supplémentaires et les sous-titres auraient été fin prêts. **RoboCop 3** de Fred Dekker et **The Dark Half** de George Romero attendent que les repreneurs d'*Orion*, en liquidation, veuillent bien les sortir du tiroir où ils croupissent depuis un an ! C'est aussi ça l'organisation d'un Festival aussi prestigieux que celui d'Avoriaz. Le manque de temps, des délais incompressibles... Le suspense de la dernière minute. Mais les restes sont beaux, surtout que les nanars, à une exception près, ne fleurissent pas sur les contreforts des Alpes. Les séquelles, au nombre de quatre, assurent correctement leur fonction. **Evil Dead III**, **Hellraiser III**, **Histoires de Fantômes Chinois 3**, **Simetierre 2**, avec plus ou moins de bonheur, pressent très fort le citron. Mais celui-ci, à l'essorage, peut encore donner matière à poursuivre les sagas. Les vampires, malgré la présence de Christopher Lee, toujours bon pied bon œil au jury, font une apparition discrète à travers deux titres très intimistes dont l'addition des budgets ne donnerait pas le cachet de l'une des vedettes du **Dracula** de Coppola ! **Tale of a Vampire** et **To Sleep with a Vampire**, deux cas de vampires transis d'amour et cérébraux, contribuent plus qu'ils en ont l'air, plus que le Coppola en tout cas, à la pérennité du genre. Richard Stanley, deux ans après **Hardware**, se prend la tête et prend la tête dans **Le Souffle du Démon**. Le Néo-Zélandais Peter Jackson, généralement écarté des sections compétitives pour mauvaise conduite, devrait secouer sérieusement ceux qui se délectent de délicatesse et de flonflons avec **Brain Dead**. Idem pour le drôlatique, méchant et bestial **Accion Mutante**, la grande révélation de ce festival, un pastiche vigoureux et caustique de la science-fiction et de la société moderne. Et c'est un Basque qui réalise ! Pas de doute, **Candyman**, placé favori, ralliera tous les suffrages, à la fois de ceux qui aiment le fantastique dur et de ceux qui demandent un brin d'intelligence. **Fortress** et **Dr. Rictus**, modestes mais plaisants, renouent avec les charmes de la série B de luxe, distractive, mais sans originalité aucune. A minuit, les festivaliers iront s'encanailler à l'humour pipi-caca-proupouteux de **The Revenge of Billy the Kid** aux douces senteurs de bouse de vache, avant de constater une anormale montée de température, essentiellement due à **Sex and Zen**, pas bien fantastique, mais tellement hénaurme ! Hénaurme comme la quéquette de cheval qu'arbore fièrement un noble chinois costumé pour servir de figurant à une quelconque Histoires de Fantômes. Le fantastique y réside seulement dans l'ampleur d'une érection. Du fantastique bandant en quelque sorte pour une œuvrette qui aurait obtenu haut la main le mythique Phallus d'Or au Festival de Copenhague !

compétition

hors-compétition

les minuits









1 - Confrontation finale entre le Doppelganger et l'infâme Dr. Heller (Dennis Christopher).

2 - Le meurtre particulièrement sauvage du frère de Holly. L'assassin n'est pas celui qu'on croit.

3 - Patrick Highsmith (George Newbern) mis à rude épreuve par sa locataire.

4 - Holly Gooding (Drew Barrymore), si douce, si belle, mais en apparence seulement.

5 - Visage blanc, vêtements noirs. Un contraste frappant symbolique du film.

Doppelganger

La petite fille d'E.T., Drew Barrymore, s'émancipe dans ce thriller d'épouvante. A-t-elle froidement tué sa mère de plusieurs coups de couteau ? Ou est-ce son double maléfique, le Doppelganger ? Malin, Avi Nesher brouille les pistes et invoque un solide alibi : un Doppelganger sommeille en chacun de nous...

Timebomb en 92, **Doppelganger** en 93. Avi Nesher fait coup double. D'un côté, le thriller de science-fiction physique, de l'autre, le thriller d'épouvante psychologique. Dans les deux cas, le désir de fouiller le psychic torturé d'êtres en apparence normaux. Formé dans les commandos de l'armée israélienne, et un temps maudit pour un navet madmaxien carnavalesque (**She**), Avi Nesher choisit la voie hitchcockienne dans **Doppelganger.** Il s'offre de ce fait un personnage idéal, propre à entretenir le suspense jusqu'au bout. C'est Holly Gooding, une jeune femme soupçonnée du meurtre sauvage de sa mère. Personne n'ayant pu réunir des preuves contre elle, elle s'installe à Los Angeles, dans un appartement loué par un écrivain en herbe, Patrick Highsmith. Rapidement, ce dernier se rend compte que sa locataire sort de l'ordinaire. Il l'aperçoit, lui fait signe. Mais Holly s'emporte en prétextant qu'il a vu là son "doppelganger", son double maléfique. Le comportement de la jeune femme passant de la timidité à la provocation, Patrick Highsmith s'interroge malgré l'idylle naissante. Lorsque le frère de Holly meurt poignardé sur son lit d'hôpital, il a toutes les raisons de croire à la culpabilité de Holly, surtout que les preuves l'accablent...

*"J'ai imaginé l'histoire de **Doppelganger** après m'être aperçu que les habitants de Los Angeles sont rarement ce qu'ils prétendent être. Là tout particulièrement, vous réalisez que la majorité des gens développent diverses personnalités très différentes les unes des autres, des facettes qui vous sont fermées. Vous ne pouvez qu'avoir envie de découvrir ces aspects qui ne se révèlent jamais au quotidien. D'après cette documentation sur le vif, l'écriture du scénario fut d'une facilité déconcertante. De nuit, après une journée de travail, comme on fait de la poésie, je m'y suis mis".* De jour, Avi Nesher travaille à la préparation de **Hammerhead**, un ambitieux thriller futuriste qu'il abandonne faute d'avoir pu lui injecter toute la dimension humaine souhaitée... Ce qui fait défaut à **Hammerhead**, Avi Nesher le trouve spontanément dans **Doppelganger.** Il observe ses proches, prend des notes et s'inspire même de la personnalité de deux femmes qui furent ses intimes. *"Elles ont pas mal de points communs avec Holly Gooding. Elles possèdent cette capacité incroyable de changer du tout au tout en une fraction de seconde. L'une d'elles, la plus atteinte, se tient aux limites de la folie, une frontière qu'elle franchit parfois d'ailleurs. Stressée, elle hallucine et devient dangereuse. Un véritable volcan qui explose. Elle perd totalement le contrôle d'elle-même. Cela lui fait peur. Fascinant de voir une personne intelligente, sensible, se transformer ainsi en être primaire. Plus que la situation sociale des gens, cette métamorphose me passionne".* Dans **Doppelganger**, cette transformation, en admettant que Holly Gooding soit coupable, va jusqu'au meurtre. Mais elle passe surtout par des troubles plus réalistes, plus quotidiens, notamment dans une party où Holly, d'un naturel très réservé, part dans une danse lascive. Provoquée, elle envoie un coup de genou dans les parties d'un personnage grossier. Un indice qui porte à croire qu'elle serait responsable de l'assassinat de sa mère. L'est-elle ? Avi Nesher, plutôt adroit, tient son petit suspense, jouant de la bonne bouille de Drew Barrymore, aussi crédible en jeune femme introvertie qu'en meurtrière glaciale. *"Je n'ai pas choisi Drew Barrymore par hasard ou pour des impératifs commerciaux. Elle possède vraiment deux personnalités bien distinctes. D'un côté, Drew Barrymore est belle, gentille, agréable. De l'autre, elle souffre encore de l'enfer qu'elle a traversé depuis ses quatre ans, l'alcool, la drogue. Contrairement à la plupart des gens, elle connaît bien la facette négative de sa propre personnalité. Elle connaît son "doppelganger". Sur le plateau, je n'avais plus qu'à entretenir une certaine atmosphère pour qu'il puisse ressortir".* C'est particulièrement vrai dans la scène dansée, très chaude, dans laquelle Holly Gooding se passe langoureusement les mains sur les seins et les cuisses. Curieux sentiment que de voir celle qui fut la petite fille d'**E.T.** simuler ainsi le désir qui envahit son personnage. Mais Drew Barrymore était prête à cette petite audace ; dans le récent **Gun Crazy**, trois gaillards la violaient dans un dépotoir !



*L'arme blanche, l'outil favori des protagonistes de **Doppelganer**.*



Holly Gooding (Drew Barrymore) dans sa danse de Salomé.

Doppelganger, film d'horreur ? Avi Nesher se défend vigoureusement d'intégrer le genre. *"Mon film ne rentre pas dans cette catégorie. Les effets spéciaux du final peuvent le laisser supposer, mais ils sont là pour mieux exprimer la double personnalité de Holly. Ils contribuent également à différencier **Doppelganger** des autres films consacrés au même thème ; ceux-ci se restreignent souvent à une interprétation psychologique, parfois surréaliste, mais au détriment de la matérialisation de la part occulte qui sommeille en chacun de nous. Les dix dernières minutes sont purement oniriques, elles sortent complètement de la réalité".* Explicite, Avi Nesher ne pouvait pas l'être davantage lorsque deux squelettes recouverts de tissus musculaires baveux naissent des entrailles de Drew Barrymore. D'abord conçus par une femme sculpteur très à la mode à Los Angeles, Iris Harel, les créatures issues du psyché tourmenté de l'héroïne sont le fruit du labeur de l'atelier de maquillage *KNB*, par ailleurs responsable des effets spéciaux de **Dr. Rictus, Evil Dead 3** et **Simetierre 2.** *"Leurs deux monstres ne sont pas présents dans le film pour épater la galerie. Je désirais matérialiser l'image de la bête humaine, une image de l'homme tel qu'il était il y a dix millions d'années. Je ne voulais pas tomber dans le travers de **Pas de Printemps pour Marnie** d'Alfred Hitchcock par exemple, c'est-à-dire de teinter soudain le cadre de rouge pour bien souligner que Tippi Hedren perd les pédales".* C'est évidemment spectaculaire, mais cela détonne aussi par rapport à l'atmosphère générale de **Doppelganger.** Le plus bel effet à l'actif de Avi Nesher : les déhanchements torrides d'une Drew Barrymore brune. On l'attendait blonde et son "doppelganger" brune. Mais non, le réalisateur refuse de rentrer dans le petit jeu servile de l'hommage au Maître du Suspense. *"D'ailleurs, l'accoutrement de Drew Barrymore, foulard et lunettes noires, ne se réfère pas au look d'une comédienne d'Hitchcock. Nous l'avons emprunté à Audrey Hepburn dans **Diamants sur Canapé**".* Une comédie romantique à des années-lumière de **Doppelganger.** Mais, malgré les propos du cinéaste, l'influence du gros Hitch demeure incontournable. Quand Drew Barrymore rentre dans sa douche, ce n'est pas pour se savonner en sifflotant. Même si un grand couteau ne vient pas la taillader, Avi Nesher cède à l'image tentante du sang s'échappant par la cavité d'évacuation. On passe l'éponge car, malgré certaines facilités, **Doppelganger** apporte un peu de matière grise là où le gros rouge qui tache coule trop souvent.

Marc TOULLEC

USA. 1992. Réal. et scén.: Avi Nesher. Dir. Phot.: Sven Kirsten. Effets spéciaux : KNB EFX Group. Prod.: Donald P. Borchers. Int.: Drew Barrymore, George Newbern, Dennis Christopher, Sally Kellerman, Leslie Hope, George Maharis, Carl Bressler... Dur.: 1 h 44. Dist.: Métropolitan Filmexport.









1 - Candyman (Tony Todd) : un baiser aussi piquant que les abeilles qui nichent dans sa bouche.

2 - Candyman et Helen Lyle prisonniers d'un bûcher issu d'un nouveau moyen-âge.

3 - Helen Lyle dans les bras de Candyman : les amants d'outre-tombe.

4 - Candyman/ Helen Lyle : des rapports ambigus faits de désir et de répulsion.

5 - Helen Lyle (Virginia Madsen) explore pour la première fois le repaire du tueur fantôme.

Candyman

interview BERNARD ROSE

Signe des temps, c'est désormais dans les villes, dans les cités HLM, sur le bitume, que sévissent les croquemitaines. Mais celui-ci n'est pas un si mauvais bougre. Le Candyman, nouvelle version du grand méchant loup, contribue, à sa façon, à entretenir la pérennité des légendes vieilles comme le monde. A la pointe de l'actualité fantastique, le réalisateur Bernard Rose s'explique...

Comment s'est produite l'association, curieuse au demeurant, Bernard Rose/ Clive Barker ?

Au départ, le producteur m'a contacté pour adapter une des nouvelles du recueil de Clive Barker. Celle-ci ne m'a guère plu, mais par contre, "The Forbidden" m'a passionné. J'ai immédiatement contacté Clive Barker pour en acheter les droits. Il était d'accord à condition de devenir le producteur du film. Nous avons conclu le deal rapidement, et très simplement. J'apprécie l'univers fantastique de Clive Barker. Il est ancré dans une tradition héritée d'Edgar Poe et de Lovecraft. Il possède également un style autrement plus sérieux que celui de Stephen King par exemple. Il raconte toujours des histoires de destins perturbés par des événements surnaturels, des événements qui élèvent la vie des victimes plutôt que de les anéantir.

La nouvelle de Clive Barker à l'origine de *Candyman* est assez courte. Vous avez dû y mettre votre grain de sel pour en tirer un long métrage...

La nouvelle fait une trentaine de pages ; il était nécessaire de l'étendre. Mais le ton du film en est très proche. Après lecture, vous vous apercevez à peine des changements que j'ai effectués. Ecrire un scénario d'après un court récit est plus aisé que d'après un roman. Il s'avère plus facile d'ajouter des choses, si le matériau original se montre assez riche bien sûr, que de condenser un livre, que de le résumer, couper des chapitres entiers, faire une synthèse. C'est particulièrement vrai chez Clive Barker. Adapter fidèlement "Weaveworld", par exemple, équivaudrait à réaliser 25 heures de film au moins.

Il existe néanmoins une différence notoire entre *Candyman* et "The Forbidden" : la couleur de peau du croquemitaine...

Transformer le Candyman en homme noir est mon idée. C'était capital vu l'endroit où se déroulait une large partie de l'action, Cabrini Green, le quartier black de Chicago. Il était logique que ce gars soit un Afro-Américain. Dans la nouvelle de Clive Barker, c'est un Blanc, mais le récit se situe à Liverpool ! La couleur de peau de Candyman apporte énormément de crédibilité à l'histoire et renforce l'aspect social. Avant de passer à la mise en images de mon scénario, je me suis documenté. A ce stade de préparation, je me suis aperçu qu'il se passait aux Etats-Unis des choses bien plus horribles que tout ce qu'un film d'horreur peut montrer. J'ai introduit le fruit de mes recherches dans **Candyman**, mais je dois admettre qu'aucun film fantastique ne peut provoquer une peur aussi intense que celle que l'on ressent en se risquant quelques minutes dans certaines cités. Tous les détails sociaux et urbains sont exacts. Le trou dans le mur, derrière l'armoire de toilette, n'est pas le produit de mon imagination. Un tueur frappant à Cabrini Green opérait en se faufilant par cette cavité. La police et les riverains m'ont été d'un grand secours dans ma quête d'informations.

La ville, le quartier de Cabrini Green plus précisément, tient la vedette au même titre que les personnages...



Bernard Rose, l'oeil dans l'objectif de la caméra.

J'ai découvert Chicago lors d'un festival de cinéma. J'ai aussitôt été frappé par de nombreux points communs architecturaux avec Liverpool où Clive Barker situe "The Forbidden". Cela m'intéressait de situer **Candyman** dans un endroit universel, un lieu qui remplace le décor traditionnel des films gothiques, le château hanté par exemple. Ces cités HLM sont, à l'image des vieilles bâtisses d'autrefois, habitées par leurs propres misères et tragédies. Les cités de Chicago sont telles que **Candyman** les montre, effrayantes, vraiment flippantes. Je n'invente rien dans le film.

Savez-vous comment naissent les légendes dans cet environnement urbain, bétonné ? Celle du Candyman est expliquée, mais les autres demeurent pour le moins opaques...

Les légendes urbaines constituent un sujet fascinant. Elles sont présentes dans l'inconscient collectif depuis toujours. Les mêmes légendes apparaissent spontanément à Paris, Moscou ou Chicago, sans que l'on connaisse exactement leurs racines. Nous croyons tous aux mêmes histoires, nous avons tous les mêmes peurs, les mêmes terreurs. Tout le monde a besoin de raconter ou d'entendre les mêmes récits. Les légendes expliquent et rationalisent les craintes, les peurs. Il en va de même pour les films d'horreur ; ils assument la même fonction. Légendes urbaines et films fantastiques devaient fatalement se rencontrer.

Vous avez pris le risque de tourner à Cabrini Green même ?

Oui, avec la protection de la police et la participation des gangs d'adolescents noirs. Les tags que vous voyez sur les murs des couloirs du HLM où vit Candyman sont également l'œuvre de types issus des gangs de Los Angeles. Ce sont de vrais artistes, de très bons peintres. Ils ont dessiné une des portes de l'enfer avec cette bouche ouverte sur le mur. Lorsque Virginia Madsen en sort, elle semble avoir été vomie.

Quelle est votre opinion vis-à-vis de Candyman ? Peut-on le percevoir comme un nouveau Freddy Krueger ?

Candyman est un personnage romantique comme le Fantôme de l'Opéra ou Dracula. Il n'a rien d'un simple tueur car l'aspect meurtrier n'occupe qu'une facette de sa personnalité. Contrairement à tous les récents croquemitaines du cinéma américain, il n'est pas un boucher. Il ne donne pas des leçons de morale aux adolescents à l'image des **Vendredi 13**. Dans ce genre de films, les teen-agers meurent après avoir fait l'amour ou fumé un joint. Ce côté moralisateur du fantastique m'irrite fortement. Je ne voulais pas de ça dans **Candyman**. Candyman n'intervient pas, comme Freddy, dans le but de punir, de châtier. Lorsque vous mettez en scène un monstre, il y a toujours une partie du public qui rejette ce concept, qui vous rit au nez en prétextant le ridicule de la situation. Il est important de donner la possibilité à cette audience de voir le film différemment, de laisser croire que Candyman naît de la folie du personnage de Virginia Madsen, que tout se déroule dans sa tête. **Candyman** peut être perçu comme le calvaire d'une femme s'enfonçant inexorablement dans une démence mêlant paranoïa et schizophrénie.

Les rapports entre Helen Lyle et Candyman sont en fait assez troubles. Ils combinent des sentiments faits d'attirance et de répulsion...

C'est la clef du film. Helen Lyle est une femme mûre ; elle n'a rien de la gamine stupide qui agit bêtement. Elle réfléchit. J'aime les femmes fortes au cinéma. Comment éprouver la moindre compassion envers une nana sans cervelle ? L'émotion et le suspense existent à partir du moment où les personnages vivent vraiment. Si le public se fout de l'héroïne, il se fout aussi de savoir si elle va vivre ou mourir. Dans ce cas, à quoi bon tourner un film comme **Candyman** ? J'ai essayé, au maximum, d'étoffer la personnalité d'Helen Lyle, au point que sa relation avec Candyman devient franchement ambiguë vers la fin. Lorsqu'elle se retourne vers le dessin du mur, elle entend : "Depuis toujours, c'est toi Helen". Cela signifie deux choses : un, Helen est la réincarnation de la fiancée du Candyman ; deux, Candyman fait partie intégrante d'elle. C'est ce désir de totale identification qui l'emporte finalement.

Les comédiens ont-ils vraiment travaillé avec des dizaines d'abeilles leur trottant sur le visage ?

Oui oui ! Nous avions sur le plateau Norman Gary, un professeur d'entomologie. Pour

■■■

■■■

contrôler ses 20.000 abeilles, il utilisait le parfum de leur reine. Je n'affirmerai pas que ses insectes sont parfaitement maîtrisables, mais leurs réactions sont prévisibles. Tony Todd a accepté qu'on lui mette des abeilles dans la bouche. À vous de voir s'il est vraiment brave ou carrément stupide ! Quelques personnes se sont fait piquer pendant le tournage, mais ce n'est rien, pas la fin du monde en tout cas.

Si on taxe *Candyman* de film d'horreur, comment réagissez-vous ?

L'horreur en tant que genre est quelque peu déplacée aujourd'hui. Il existe deux catégories de films d'horreur. D'abord ceux que les gens s'attendent à voir, c'est-à-dire des hordes d'adolescents crétins se faisant trucider au bord d'un lac. Et puis, il y a l'autre catégorie, celle qui me motive bien davantage. Un fantastique différent comme les premiers Roman Polanski, **Répulsion**, les premiers **Frankenstein** avec Boris Karloff également. Ce sont là des œuvres qui ont dépassé les limites du genre. J'ai voulu revenir à cette forme de fantastique avec **Candyman**, en touchant aux origines de la peur, des superstitions, en misant plus sur la tragédie que sur le gore.

Les assassinats du film semblent pourtant exercer une grande fascination sur vous...

Je ne pense pas que cela soit morbide. Cette forme de fascination est une manière d'anticiper sur sa propre mort, de la visualiser. Les gens, et pas seulement les cinéastes ou les écrivains, sont attirés par les meurtres, les assassinats. Pourquoi s'arrêtent-ils devant un accident automobile ? Ce n'est pas uniquement affaire de curiosité malsaine : ils réalisent qu'ils pourraient être à la place du mort. Cela les fascine. On est tous fasciné par la mort. Dans **Candyman**, quand un personnage périt, ce n'est pas seulement horrifique, sanglant ; vous vous identifiez à lui, vous êtes lui.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (traduction : **Didier ALLOUCH**)

interview

VIRGINIA MADSEN

Princesse dans **Dune**, amoureuse d'un ordinateur dans **Electric Dreams**, femme fatale dans **Hot Spot**, écologiste dans **Highlander le Retour**... La belle, douce et intelligente Virginia Madsen aborde le film d'horreur en déclarant haut et fort qu'on ne la surprendra pas à s'égosiller comme une vulgaire poulette destinée à passer à la casserole...

Vous voir dans un film d'horreur est quelque peu surprenant...

A vrai dire, je connais Bernard Rose et son épouse depuis vingt ans. Au départ, Bernard a imaginé le personnage d'Helen Lyle pour elle. Moi, je devais incarner Bernadette, la peureuse qui l'accompagne dans son enquête universitaire. Mais l'épouse de Bernard est tombée enceinte ; il m'a demandé de reprendre le rôle principal. Je n'étais pas sûre de ma réponse. Pendant deux ou trois semaines, nous avons longuement discuté du projet. Je suis arrivée à la conclusion que Bernard Rose était vraiment trop intelligent, trop talentueux, pour réaliser un film gore classique.

Vous avez quelque chose contre les films gore ?

La plupart des films d'horreur de ces dix dernières années sont très mauvais. Ils ne font pas peur du tout. Ce ne sont que des prétextes à effets spéciaux, ils ne racontent aucune histoire, ils ne prolongent aucune tradition, aucune légende, ils ennuient. Qui dit bon film fantastique, dit légende, dit tradition. Vous devez trembler et, ensuite, rire de votre peur. Dans ce sens, **Candyman** se situe dans la mouvance des classiques du genre.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le personnage d'Helen Lyle ?

Helen est pleine de contradictions. Elle s'affirme en femme rationnelle, très intellectuelle, cérébrale, mais elle enquête sur des faits qui n'ont rien de tangibles. Pourquoi est-elle attirée par les versants obscurs de l'existence, par la mort ? **Candyman** ne le dit jamais explicitement. Helen Lyle est le rôle le plus proche de ma propre personnalité que j'ai incarné jusqu'à présent. Elle me ressemble beaucoup tout en ménageant des traits de caractère qui n'appartiennent qu'à elle. Son côté intello, très sérieux, lui est spécifique. Moi, au contraire, j'aime faire rire les gens. Helen Lyle n'a aucun sens de l'humour, elle semble très complexée, un peu rébarbative. De ce point de vue, j'espère ne pas trop lui ressembler. Mais j'admire aussi sa force, sa volonté. Je suis également très passionnée par mon travail, je ne laisserais personne entraver mon métier de comédienne. Si Helen souffre à cause de son boulot, le mien, par contre, m'enrichit.

Quelle définition donneriez-vous du croquemitaine Candyman ?

Il est en quelque sorte un fantôme classique, fataliste. Dans ce sens, il s'apparente à Dracula. Comme lui, il s'avère très séduisant. Selon moi, **Candyman** est avant tout une grande histoire d'amour entre Helen Lyle et lui. J'adore le concept de cet homme en quête de son amour disparu au mépris des siècles. Cette passion rend **Candyman** très différent des autres films fantastiques.



■ *Helen Lyle (Virginia Madsen) : schizophrène au dernier degré ou victime d'un traquenard machiavélique ?*

Le contexte social, au moins autant que l'histoire d'amour, tient une place fondamentale dans le film...

J'aimerais que le public pense aux gens de Calibri Green, l'endroit où nous avons tourné **Candyman**. Habituellement, le fantastique prend place dans des châteaux gothiques, dans des maisons hantées situées au sommet d'une colline. Mais les cités HLM constituent aujourd'hui les lieux les plus effrayants qui soient. Il faut pas voir **Candyman** comme un pamphlet déblatérant un discours social culpabilisant. Ce serait ridicule qu'un film fantastique ait cette ambition. C'est au quotidien qu'il faut combattre la pauvreté, l'autarcie des ghettos. Je le fais, modestement sans doute, mais j'agis avec mes moyens. Actuellement, j'organise un dîner de Noël pour les sans-logis de Los Angeles. Avec une trentaine d'autres personnes, j'essaie de réunir l'argent nécessaire à un repas de 700 couverts. On fait ça juste pour aider ceux qui vivent dans la rue, qui sont abandonnés de tous.

Au fait, comment avez-vous survécu au bain de sang et aux abeilles ?

Comme j'ai pu ! Je hais le sang, c'est sale, dégueulasse, ça colle partout. Même si le tournage des séquences gore était intéressant en soi, malgré une préparation qui demandait parfois des journées entières, je ne supportais pas qu'on me verse dessus ce liquide poisseux. Par contre, avec les abeilles, tout s'est merveilleusement déroulé. Je dois dire que j'ai trouvé ça plutôt drôle. Ces petites bêtes ne sont pas agressives par nature. Si vous vous intégrez à leur monde, elles vont même jusqu'à vous aimer !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (traduction : **Didier ALLOUCH**)

peur sur la ville

■ De Bernard Rose, **Paperhouse** (Avoriaz 1989) avait révélé une nature différente, originale dans le fantastique, une personnalité mêlant lyrisme, psychanalyse, cruauté, enfance, fuite dans le rêve... Aujourd'hui, pour son retour dans le genre, après le polar nostalgique mais raté **Chicago Joe & la Show Girl**, le cinéaste britannique renouvelle la réussite de son premier film, essore le genre de toutes les facilités, de tous les clichés. Chez Rose, fantastique rime avec intelligence. Le cauchemar et le surnaturel s'implantent solidement dans la réalité, dans un environnement qui sert généralement de décor à des thrillers ou des pamphlets comme **Colors** ou **Boyz N the Hood**. Un gigantesque HLM, un quartier déprimant suintant le danger aux mains des dealers et des gangs, des pelouses qui semblent avoir été grillées par une chaleur caniculaire... Nous sommes à Cabrini Green dans la zone déshéritée de Chicago. Là, persiste une légende, celle de Candyman, un tueur impitoyable qui surgit dès que l'on prononce cinq fois son nom face à un miroir. Candyman serait-il un énième croquemitaine issu de l'inconscient collectif ? Très sceptique au départ, Helen Lyle, dans le but d'étayer sa thèse de doctorat, enquête sur ce monstre dépeçant ses victimes avec un crochet digne d'un certain pirate. Pragmatique, elle démonte sa légende, prouve l'imposture d'un petit malfrat. Elle se trompe car Candyman existe vraiment. Il se manifeste, furieux de voir s'étioler dangereusement sa légende, de voir remis en cause tout le folklore transmis de génération en génération. Helen Lyle, impuissante, s'épuise dès lors, inutilement, à échapper à son emprise...

■ On a peur, on redoute les apparitions de Candyman, on craint pour la vie de Helen Lyle, prisonnière d'une cascade de meurtres horribles dont elle est injustement accusée... Mais on ne peut que comprendre le calvaire du tueur de Cabrini Green, peintre noir lynché en 1880 pour avoir aimé une femme blanche. Avec intelligence, puissance et virtuosité, Bernard Rose, guidé par la nouvelle de Clive Barker, retourne aux racines du fantastique classique. Du traditionnel, il retrouve toutes les composantes, modernisées, comme neuves. Destin tragique, romantisme, amour impossible, fatalité, superstitions, peur de l'inconnu... D'où le sentiment que Candyman s'inspire d'une légende vieille de plusieurs siècles, que les démons qui terrifiaient autrefois les campagnes habitent aujourd'hui les cités dortoirs... Plus profond, plus humain, plus pathétique que Freddy Krueger, son cousin d'Elm Street, Candyman, le spectre urbain, est de ces personnages qui ont l'étoffe des plus grands mythes du fantastique, tant littéraire que cinématographique. La mise en scène efficace mais non tapageuse de Bernard Rose, la formidable conviction de Virginia Madsen, l'accompagnement musical entêtant de Philip Glass assurent au film un rayonnement qui dépasse les frontières du genre, qui titille en chacun de sombres peurs larvées, engourdies faute de ne pas avoir été très sollicitées.

■ M.T.

Grande-Bretagne/USA. 1992. Réal.: Bernard Rose. Scén.: Bernard Rose d'après une nouvelle de Clive Barker. Dir. Phot.: Anthony B. Richmond. Mus.: Philip Glass. Effets spéciaux : Bob Keen & Geoff Portass. Prod.: Alan Poul & Siguron "Joni" Sighvatsson pour Propaganda. Int.: Virginia Madsen, Tony Todd, Xander Berkeley, Kasi Lemmons... Dur.: 1h 38. Dist.: Pan Européenne. Sortie nationale prévue le 20 janvier 1993.





1 - Helen Lyle dans la gueule du monstre, un tag qui ouvre une des sept portes de l'enfer.

2 - Candyman tout sourire, mais le spectre porte depuis plus d'un siècle une croix très lourde.

3 - Internée dans un hôpital psychiatrique, Helen Lyle s'évade dans des gerbes de sang.

4 - Candyman : son corps n'est qu'une ruche en effervescence.











1 - Le Cénobite DJ (Brent Bolthouse) et ses compact-discs plantés dans le crâne.

2 - Un mec qui a les boules : une des nombreuses victimes du massacre du night-club.

3 - Le combat entre le bien et le mal : Elliott Spenser (Doug Bradley) et son double maléfique, Pin-Head) entreprennent de se séparer.

4 - Même mort, le barman (Peter Atkins) continue d'agiter la sorbetière.

5 - Terry (Paula Marshall) : une Cénobite au charme vénéneux.

Hellraiser III

interview
ANTHONY HICKOX

Lauréat de l'éphémère Prix de la Peur à Avoriaz 1989 pour son pétillant Waxwork, Anthony Hickox se voue inconditionnellement au cinéma fantastique. Fils de feu Douglas Hickox (Théâtre de Sang), il a été, de ce fait, à bonne école. D'un tempérament plutôt rigolard (ses deux Waxwork pastichent le genre, Sundown jette Dracula dans les plaines du Far West), il s'est mis au diapason de Clive Barker et de son univers glauque...

A l'origine, c'est Tony Randell qui devait réaliser *Hellraiser III*, non ?

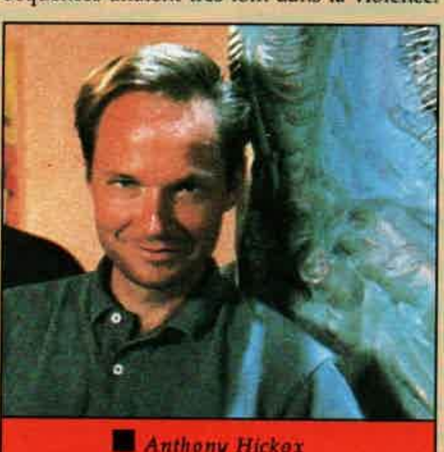
Je terminais à peine d'enregistrer le son de **Waxwork 2** lorsque le producteur de **Hellraiser III** m'a téléphoné. Il était minuit. Il m'a annoncé que Tony Randell venait d'abandonner le projet. Il adorait le scénario, mais ne voyait pas comment l'adapter sans faire de compromis. Il fallait donc qu'un autre metteur en scène s'attèle d'urgence à la réalisation du film. Cette proposition m'a aussitôt enthousiasmé. Bien sûr, je suis passé par un tas d'entretiens, un peu comme ceux que vous endurez lorsque vous vous présentez pour un emploi. Une fois l'affaire dans le sac, j'ai encore souffert quelques semaines durant pour prendre le train en marche. Mais je n'avais aucun regret car le scénario de Peter Atkins était bon. Cependant, j'ai dû revoir mon style. Généralement, je suis attiré par la rigolade, la parodie. Là, je devais éviter le trop plein d'humour.

En quoi *Hellraiser III* se différencie-t-il des deux précédents ? Au prime abord, il y ressemble beaucoup...

Le public connaît parfaitement **Hellraiser I & II**, mais mon boulot ne consistait pas pour autant à refaire ce qui avait déjà été fait. Il était vital pour la série que je tente quelque chose de neuf tout en préservant "l'esprit Clive Barker". C'est pourquoi, je me suis surtout employé à donner à **Hellraiser III** une envergure que les deux autres ne possédaient pas. Nous nous sommes donc installés dans un univers réaliste, que le public connaît - rues, boîtes de nuit, appartements - et nous avons transfiguré cet univers de manière à construire un cauchemar urbain. Je me suis également employé à ne pas verser dans l'humour. Tout le monde était d'accord pour ne pas copier les bonnes blagues de Freddy Krueger. Il existe, c'est vrai, un certain humour noir dans **Hellraiser III**, mais il s'exprime naturellement à travers Pin-Head, qui a évolué depuis le premier **Hellraiser**. Auparavant, il était, en quelque sorte, sous contrôle, prisonnier d'un monde clos. Aujourd'hui, il acquiert, en se libérant, une réelle autonomie. Il devient plus intéressant, n'a plus à obéir à certaines normes. Je pense également que **Hellraiser III** est un film moral. Les deux premiers ne le sont absolument pas dans la mesure où seul le mal, symbolisé par les Cénobites, intervient et guide les protagonistes vers le néant. Dans **Hellraiser III**, les forces du bien s'opposent enfin à celles du mal. A l'époque du premier **Hellraiser**, Clive Barker annonçait d'ailleurs que Pin-Head mentait effrontément en argumentant que seul le mal existait sur cette terre. En fait, nous avons piqué cette idée dans les bandes dessinées découlant de la trilogie. Dans ces albums, il y a même de gentils Cénobites, des espèces d'anges ! Nuancer la méchanceté des Cénobites apporte une note d'espoir, un aboutissement moins nihiliste que par le passé.

Le gore tient une place moins importante dans *Hellraiser III*. Est-ce une forme d'auto-censure ?

En quelque sorte. Quand elle m'a refilé le bébé, la production m'a clairement annoncé que **Hellraiser III** devait mettre un bémol sur le gore. J'étais d'accord. Difficile de faire plus sanglant que le premier **Hellraiser**. Le II développait plutôt l'imagerie fantastique pure, le spectacle des enfers, même si certaines séquences allaient très loin dans la violence.



■ *Anthony Hickox*

Le script initial de **Hellraiser III** s'apparentait à **L'Echelle de Jacob**. On y trouvait extrêmement peu de gore. La tension naissait avant tout des dialogues, de la confrontation des personnages. Le final, par exemple, prenait pour unique cadre l'appartement de Joey, l'héroïne. En fait, l'histoire s'avérait assez cérébrale. En y travaillant de plus près, j'ai élargi le rayon d'action du dénouement en sortant dans la rue. Le film se sous-titrant **Hell on Earth** (*L'Enfer sur Terre*), il fallait bien le justifier plus explicitement que dans les premières moutures de l'histoire.

Vous avez également lésiné sur le sexe. Le côté sado-maso, surtout très présent dans *Hellraiser II*, semble avoir dérivé vers quelque chose de moins choquant...

Les trois **Hellraiser** sont des films authentiquement érotiques. **Hellraiser I** et **II** évoquent ouvertement bondage, relations sadomasochistes et recourent à toute la panoplie du genre : les chaînes, le cuir, les sévices corporels... Tout ça, très peu pour moi ! Je pense néanmoins que **Hellraiser III** adopte un graphisme, un look sans équivoque au niveau du sexe ; on s'attend en permanence à ce que Pin-Head fornique avec l'héroïne tellement celle-ci est désirable, belle. Pin-Head constitue lui-même un sex-symbol. Au Japon, il est populaire pour cette raison. Je me suis aperçu de son succès en promenant Doug Bradley, costumé et maquillé, dans un night-club bondé. Une rock-star n'aurait pas fait mieux, les femmes s'agrippaient à lui, lui faisaient même des propositions. Mais Doug est fidèle en amour ! Les Américains apprécient aussi Pin-Head pour des raisons identiques, même si messieurs Reagan et Bush ont prôné un puritanisme pur et dur. Partout de par le monde, les gens ont les mêmes fantasmes. Ils sont seulement moins avoués aux Etats-Unis qu'au Japon. Le sexe joue forcément un rôle primordial dans la série **Hellraiser**.

La fascination qu'exercent les Cénobites ne s'explique donc que par le sexe ?

Non. Les Cénobites fascinent parce qu'ils se consacrent corps et âme au mal. Ils entretiennent des rapports très forts avec le fruit défendu qu'ils n'ont pas hésité à croquer. La fascination naît également de leur immortalité. A l'image des vampires, les Cénobites peuvent, éternellement, vivre leurs fantasmes sexuels. Cette totale liberté d'action et cette absence de scrupules et de codes moraux attirent, interpellent le public. Mais les Cénobites de **Hellraiser III** ne sont pas les mêmes que ceux du premier. Pin-Head dit d'eux : "Ce ne sont que les ombres de mes anciennes troupes". Ces nouvelles créatures sont créées dans le but unique de combattre sur Terre, après quoi elles doivent disparaître. Elles n'auront pas l'insigne honneur de former cette immense entité satanique que le Leviathan décrit dans **Hellraiser II**. A part J.P. Monroe, le propriétaire de la boîte de nuit, aucun d'entre eux ne se porte volontaire. Pin-Head les enrôle de force dans son armée ; ce sont des victimes. Pin-Head, à sa façon, en est une lui aussi. Lorsqu'il s'appelait encore Elliott Spenser, qu'il était officier durant la Grande Guerre, il a assimilé l'essence du mal que les humains s'infligeaient entre eux. Son expérience de la guerre et les champs de bataille l'ont en quelque sorte formé à devenir un Cénobite. Par rapport à son passé, nous avons mis en parallèle les images des tranchées croûlant sous les cadavres et le massacre dans la boîte de nuit. Après cette première hécatombe, il transforme les rues en zone de combat, perpétuant ainsi la guerre d'autrefois.

Quelle a eté exactement la contribution de Clive Barker à *Hellraiser III* ? Il était à vous épier sans cesse, à vous dicter vos faits et gestes sur le plateau ?

Non, pas du tout. En fait, je n'ai rencontré Clive Barker qu'une seule fois, avant le tournage, pour le questionner sur sa conception globale de la série, et ainsi ne pas le trahir. Mais, vu que le scénariste Peter Atkins est son meilleur ami, il était régulièrement informé de mes idées, de mes initiatives. En fait, suite à quelques déboires avec la production, Clive Barker n'a pas réellement participé au projet. Il a approuvé le script de Peter, voilà tout. Mais, par la suite, le distributeur américain du film, *Miramax*, l'a contacté pour la réalisation de deux séquences additionnelles, notamment celle de la fille écorchée par les hameçons. Et dire qu'il a encaissé pour ces quelques plans un cachet supérieur au mien. Mais bon ! En définitive, Clive

■■■

■■■

Barker s'est montré très discret. Il avait en Peter Atkins le meilleur garant du respect de son œuvre.

Travailler sur une séquelle doit sérieusement entraver la liberté de manoeuvre pour un réalisateur, non ?

Sur **Waxwork II**, j'avais toute liberté dans la mesure où je suis réalisateur de l'original. Concernant **Warlock II**, on n'a pas tenu compte du modèle. J'ai agi comme s'il n'existait pas. Par contre, **Hellraiser III** demandait une discipline plus stricte. Cependant, dans la mesure où je respecte Clive Barker et son univers, je n'ai buté sur aucun problème d'adaptation. Je devais me conformer à des règles, des lois que je respectais déjà en tant que spectateur. Pas question de les transgresser en tant que cinéaste. Si vous êtes fan de bandes dessinées, vous ne connaîtrez aucune difficulté à transposer fidèlement **Superman** au cinéma. C'était exactement ma position vis-à-vis de Clive Barker. Je n'ai donc pas connu d'embarras à abandonner le style nettement plus décontracté de mes précédents films dans lesquels on rigolait de tout, y compris de la mort. Ce n'est pas vraiment le cas dans **Hellraiser III** !

S'il y a bien une scène que l'on retient dans *Hellraiser III*, c'est l'invasion des Cénobites, Pin-Head en tête, lâchés dans les rues de la ville. On y décèle un petit côté *Terminator*...

Cette séquence aurait été bien plus spectaculaire avec un budget plus conséquent. Son tournage ne fut pas une partie de plaisir dans la mesure où rien ne fonctionnait comme prévu. Mais tout réalisateur rêve de ce genre de scène où, dans un long travelling, on s'enfonce dans une rue où tout explose au fur et à mesure que la caméra avance. Vu le manque d'argent, on n'avait pas le droit à l'erreur. En cas de bavure, il est nécessaire de tout prévoir, de filmer avec plusieurs caméras de manière à être couvert au montage. Le rêve de tout cinéaste se transforme en cauchemar dès que les moyens viennent à manquer. Il faut ruser. Lors de la séquence de bataille dans les tranchées par exemple, j'avais en tout et pour tout vingt figurants à ma disposition. J'ai engagé tous les gens présents sur le plateau, techniciens y compris, pour grossir la troupe. En changeant d'angles de prises de vues, en les faisant courir dans tous les sens, vous avez l'impression de voir une armée de 1000 hommes. On s'est donné beaucoup de mal pour que **Hellraiser III** ne paraisse pas fauché. Mais l'important reste encore l'histoire. Le budget n'a d'autre utilité que de vous aider à la raconter. J'aurais apprécié de tourner le film pour un budget de 20 millions de dollars, mais je suis fier du résultat. **Hellraiser III** est mon meilleur film. Excusez mon manque de modestie !

Depuis le tout début de votre carrière, vous ne vous consacrez qu'au fantastique. Vous ne craignez pas l'enfermement définitif dans le genre ?

Non. J'adore tourner des films de grand gamin. J'aime créer des mondes fantastiques que la magie du cinéma rend crédibles. A ce titre, j'envie David Cronenberg et John Carpenter. Je n'ai aucun désir de changer de domaine. Je me fous de mettre en images une love-story. Il y a peu de temps, j'ai même supplié Brian Yuzna de m'engager comme figurant dans **Return of the Living Dead III**. J'y incarne le premier mort-vivant. Depuis tout gosse, je rêvais d'interpréter un zombie !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (traduction : **Didier ALLOUCH**)



■ *Pin-Head à l'église : une superbe hérésie !*

enfer et fondant

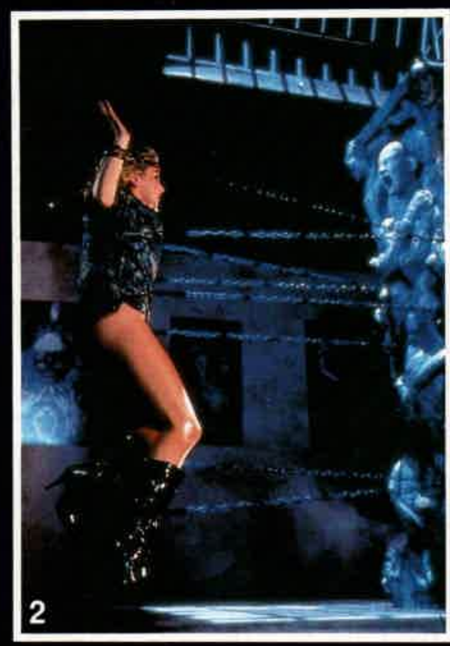
■ A priori, la nécessité de cette deuxième séquelle ne paraît pas primordiale. Mais cette opinion ne tient pas compte de la richesse du monde occulte mis à jour par Clive Barker en 1988. Un univers morbide, macabre, fascinant, effrayant, où plaisir et souffrance se mêlent étroitement pour aboutir à des sensations inédites, à des extases d'un goût nouveau. Cuir, clous, cravaches, baisers sanglants, chairs déchirées... Toute l'imagerie sado-maso poussée à l'extrême, fortement teintée de nécrophilie. Dans cette fange irrésistible, attirante, trône le Cénobite Pin-Head, véritable sex-symbol pour connaisseurs et initiés aux pratiques libidinales les moins avouables. De pareille matière, les scénaristes peuvent extraire de nouvelles histoires, visitant les coins et recoins du petit monde de Clive Barker. **Hellraiser III** ne trahit pas l'original. Même si l'aspect sado-maso et les amours sulfureuses subissent un rien d'adoucissement, l'esprit Clive Barker plane sur **Hellraiser III**, parfaitement entrenu par le scénariste Peter Atkins et le réalisateur Anthony Hickox, généralement plus badin. Les deux hommes se sont entendus pour bâtir un piédestal à Pin-Head, le Cénobite vedette, désormais l'égal d'un Freddy, la dualité intérieure entre bien et mal en plus.

■ Prisonnier d'une sculpture acquise par l'arrogant propriétaire d'une boîte de nuit branchée, Pin-Head retrouve la plénitude de ses moyens après ponction de quelques litres de sang. Fidèle à lui-même, il écorche un maximum de victimes. Mais pas bêtement comme un smicard du meurtre en série, comme un vulgaire Jason pousse-mégot ; Pin-Head aspire aux plaisirs suprêmes de la chair, comme un Marquis de Sade de l'horreur. Cependant, dans **Hellraiser III**, il se heurte à un récif qui gêne son évolution dans le monde des vivants : Joey Summerskill, une journaliste en possession du rubik-cube pouvant, seul, le renvoyer illico rôtir en enfer. Pour récupérer le précieux objet, Pin-Head qui aura, entre-temps, fait quelques disciples dans le massacre de toute la clientèle d'une boîte de nuit, poursuit la jeune femme dans les rues de New York...

■ A priori simple, l'histoire de **Hellraiser III** s'enrichit dans son déroulement de surprenantes digressions contribuant à la pérennité de la série. Il y a, surtout, une plongée dans les tranchées de la guerre 14/18 suite à une traversée du miroir dans le plus pur style Lewis Carroll/Jean Cocteau. Là, sur le front, où pleuvent les cadavres, Joey Summerskill rencontre Elliott Spenser avant que celui-ci ne devienne Pin-Head. Une manière d'humaniser un monstre, de lui donner un solide alibi. Au diapason d'un script exploitant intelligemment les données initiales du mythe, la mise en scène de Anthony Hickox relève le défi : prolonger les travaux de Clive Barker (**Hellraiser**) et de Tony Randell (**Hellraiser II**) sans se perdre dans le respect servile. Effets gore percutants, superbe représentation plastique des Cénobites, cruautés diverses à la limite de la complaisance, débordements spectaculaires et pyrotechniques lorsque les Cénobites investissent les rues de New York, image classique du fantastique gothique avec cette belle héroïne se baladant de nuit uniquement drapée d'une longue chemise de nuit blanche... Point par point, détail après détail, image après image, le talent du metteur en scène hisse vigoureusement **Hellraiser III** au niveau du premier. Et ce bougre de film ne se prive pas de quelques répliques irrésistiblement grinçantes, quand Pin-Head profane une église et parodie la Communion. Entendre le *"Mangez, car ceci est mon corps. Buvez, car ceci est mon sang..."* dans la bouche d'un monstre de l'Enfer, prend une "sacrée" tournure, onctueusement blasphématoire.

■ M.T.

Hellraiser III : Hell on Earth. USA/Grande-Bretagne. 1992. Réal.: Anthony Hickox. Scén.: Peter Atkins d'après les personnages créés par Clive Barker. Dir. phot.: Gerry Lively. Mus.: Randy Miller. Effets spéciaux : Bob Keen & Geoff Portass. Prod.: Lawrence Mortoff & Christopher Figg. Int.: Doug Bradley, Terry Farrell, Paula Marshall, Ken Carpenter, Kevin Bernhardt, Aimee Leigh... Dur.: 1 h 32. Dist.: Outsider. Sortie nationale prévue en mai ou juin 1993.





1 - Le Cénobite Caméra (Ken Alexander) : prises de vues et flingages instantanés.

2 - Sandy (Aimee Leigh) irrésistiblement attirée par un Pin-Head pêcheur à la ligne !

3 - Un obus traverse la tête d'un malheureux passant. Ce qui s'appelle avoir un petit rhume de cerveau.

4 - Un trio infernal : les Cénobites Caméra, DJ, et Barman. Pittoresques mais mortels !









1 - Alex (Julian Sands) et l'inconnu (Kenneth Cranham) : rivaux depuis des siècles.

2 - Le repas du vampire. Il ne tue que par nécessité.

3 - Solitaire, poli, cultivé... Alex, un vampire new-look.

Tale of a Vampire

Un autre vampire victime de sa triste condition d'immortel, en quête d'affection. Film anglais réalisé par une Japonaise, **Tale of a Vampire** limite les effets spéciaux et les effusions de sang, mais ne lésine pas sur l'esthétique et les sentiments nobles...

En compagnie de **To Sleep with a Vampire**, l'anglo-japonais **Tale of a Vampire** joue le minimalisme, l'austérité. On est loin, vraiment très loin, des vampireries flamboyantes, gothiques. **Tale of a Vampire**, contraint à l'économie d'effets par un budget minuscule, présente donc un enfant de la nuit, Alex, éternellement fourré dans une bibliothèque dont il potasse inlassablement les plus vieux ouvrages. Ses journées, il les passe dans un immeuble désaffecté de la capitale britannique, allongé sur un lit. Exit le cercueil comme tout le reste. La scénariste-réalisatrice du film, la Japonaise Shimako Sato, affiche d'emblée toute son hostilité face aux conventions folkloriques du genre. Elle ne veut ni crucifix, ni curé vengeur, ni pieu dans un film qui se cache derrière l'influence des contes d'Edgar Poe, Bram Stoker étant purement et simplement ignoré. Shimako Sato mentionne au passage "Le Chat Noir", "le Scarabée d'Or", "L'Enterré Vivant" et avoue ouvertement son attachement à la nouvelle "Annabel Lee", love-story macabre qu'elle adapte à un environnement contemporain volontairement étriqué, quasi claustrophobique. Dans un Londres fantômatique, spectral, déambule ainsi Alex, vampire sans canines, solitaire, pas particulièrement aggressif, pas particulièrement méchant. Mélancolique, il ne tue les hommes qu'en dernier recours, comme son alter-ego de **To Sleep with a Vampire** : pour se nourrir. Au petit-déjeûner, il se contente d'un matou égaré. Bien sûr, la faim le tenaillant, Alex écharpe un houligan, égorge un clochard avec sa propre lame... Mais Alex aspire à l'amour, aux faveurs de Virginia, une employée récente de la bibliothèque qu'il fréquente si assidûment. Virginia : la réincarnation de sa défunte maîtresse. Mais rode également autour de la jeune femme un mystérieux inconnu, suave, poli, racé, l'homme au chapeau. Il semble bien connaître Alex, met en garde Virginia des dangers qu'elle encourt à s'en éprendre. Elle ignore que l'énigmatique individu voue une haine solide à Alex depuis des centaines d'années, depuis que celui-ci s'est enfui avec sa propre compagne dont elle est la réplique exacte.

Rythme langoureux, mise en scène sensuelle, épurée, angles de prises de vues choisis avec finesse, ambiance morose, nocturne, pluvieuse, froide... Shimako Sato cherche Edgar Poe à travers ces images intemporelles, belles et glaciales. Elle cherche à exprimer le même sentiment de fatalité, le poids du destin, la tragédie à répétition, l'horreur au quotidien. L'horreur réaliste dans la manière dont Alex se gave de sang. Comme une éponge gorgée d'eau, il presse ses victimes, un chat, un jeune type ; le sang lui dégouline sur le visage, dans la bouche. En comparaison, les ponctions de Dracula sont remarquables d'hygiène. Mais Alex ne possède pas ces petits instruments pratiques que sont les dents pointues à croissance immédiate. Palliant l'absence d'effets spectaculaires par une poésie toute contenue, intériorisée, pudique, Shimako Sato, un rien précieuse, revient finalement à énoncer le même message que Francis Coppola : l'amour plus fort que la mort, l'amour éternel qui franchit les siècles.... Elle lésine sur tout, mais parvient à la même réhabilitation du vampire qui compte désormais parmi les grands romantiques de cette fin de siècle.

Marc TOULLEC

Grande-Bretagne/Japon. 1992. Réal. et scén.: Shimako Sato. Dir. Phot.: Zubin Mistry. Mus.: Julian Joseph. Prod.: Tsuburayo Eizo/State Screen Productions. Int.: Julian Sands, Suzanna Hamilton, Kenneth Cranham... Dur.: 1 h 30.

To Sleep with a Vampire

Tandis que le tonitruant Dracula de Francis Coppola déverse son flot d'images tapageuses, d'autres, économiquement plus restreints, donnent dans la modestie. Loin du gothique, de la fresque surnaturelle, To Sleep with a Vampire, décor urbain et déprimant à l'appui, tire le vampire vers le petit ordinaire de Monsieur-Tout-le-Monde...

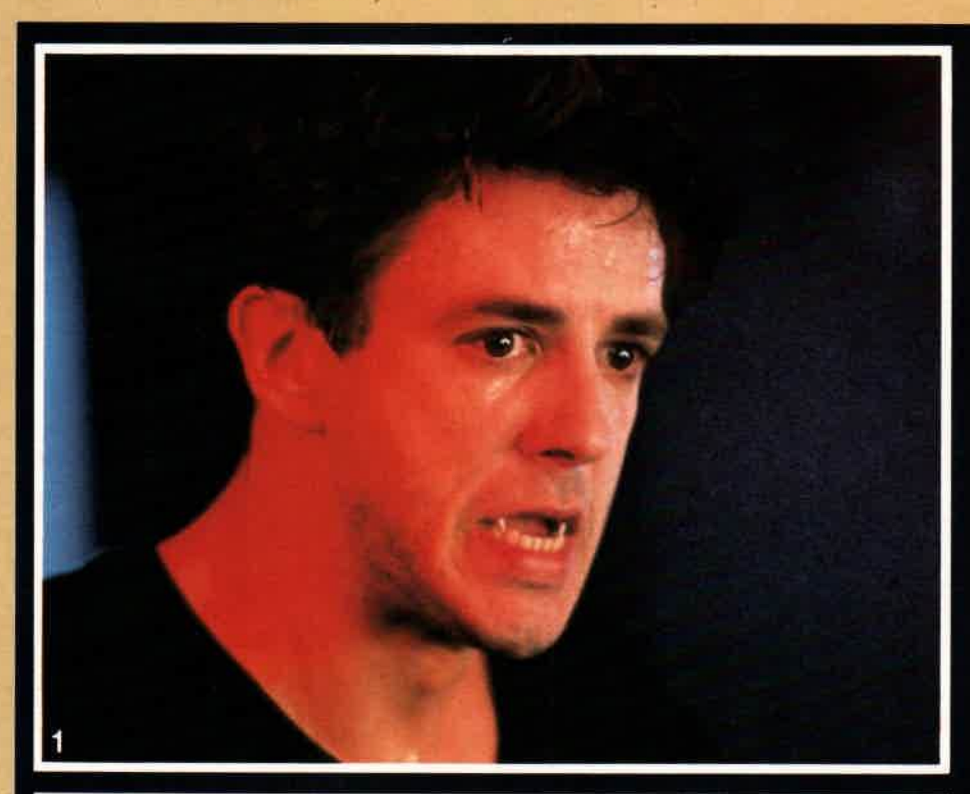
Tous les vampires ne s'appellent pas Dracula ou Nosferatu. Tous les vampires ne dorment pas dans des cercueils... Ainsi, le buveur de sang de **To Sleep with a Vampire,** sous des aspects extérieurs de Monsieur-Tout-le-Monde, traîne son mal de vivre, sa lassitude et sa profonde mélancolie dans les rues de Los Angeles. Bon, il épargne des proies faciles, un gamin par exemple. *"Je ne connais pas grand chose aux films de vampire mais, selon moi, le vampire n'a rien d'une bête sanguinaire. C'est un être tragique, marqué par le destin. Son immortalité est, à première vue, attirante, mais, à y regarder de plus près, elle empêche toute relation véritable. L'immortalité condamne à la solitude éternelle. Le vampire du film est assimilable à un drogué, un junkie toujours en manque de sang".* Il n'est pas franchement héroïque, ce vampire écumant sans enthousiasme les faubourgs de Los Angeles, ne sortant évidemment que la nuit pour quémander quelques victimes. *"La plupart des films de vampire, et le cinéma américain en général, ne quittent pas les ornières du manichéisme primaire. Personnellement, je ne connais personne de complètement bon ou d'intégralement mauvais. Nous sommes tous une combinaison des deux. Comme mon vampire. Ce sont les zones d'ombres qui m'ont intéressé ici, les siennes et, par conséquent, les nôtres".* Attachant est le sombre héros de Adam Friedman. Pas attachant pour son don d'ubiquité, sa force exceptionnelle, son charisme, mais pour ses faiblesses, le blues qu'il partage brièvement avec Nina, une strip-teaseuse lassée de la vie depuis que son ex-mari lui a enlevé la garde de son gamin. Le vampire séquestre Nina. De la frousse, de la haine, la jeune femme, au cours d'une balade nocturne, passe à la compassion, puis à la passion...

Une intrigue cérébrale, menée sur un tempo lent, où paraît évidente la détermination du réalisateur à réduire l'influence des clichés du film de vampire. Etonnant de voir un cinéaste aussi peu intéressé par le commercial intégrer une boîte, la compagnie Concorde de Roger Corman, réputée pour démarquer servilement les moindres fluctuations du marché. *"Roger Corman peut être un type formidable ; il apporte un véritable soutien au metteur en scène qu'il apprécie, au metteur en scène qu'il estime talentueux. Il est dans le métier depuis des siècles. Il a été merveilleux avec moi, très coopératif. Evidemment, il a fallu que je me batte pour mériter son respect. Le scénario qu'il m'a envoyé après avoir viré le réalisateur initialement prévu ne me plaisait qu'à moitié. Roger Corman le voyait sous l'angle d'un film d'horreur classique. Je n'ai accepté de mettre en images* ***To Sleep with a Vampire*** *qu'à condition de transformer l'histoire à priori banale en love-story. Les collaborateurs de Corman n'ont pas apprécié que je veuille transformer leur film. J'ai lutté, j'ai gagné en cédant quelques parts de terrain, notamment sur les séquences de strip-tease. Je suis même parvenu à convaincre Roger Corman de réengager Charlie Spradling, la comédienne principale, qu'il avait virée 24 heures avant mon arrivée. En fait, le tournage fut agréable, hormis le fait qu'il m'a fallu courir comme un dingue. Je n'ai bénéficié que d'une semaine de préparation et nous avons tout bouclé en exactement 18 jours".* Une prouesse qui est chose courante dans les productions Corman.

Malgré la précipitation, un budget forcément mesquin, et la pression constante, **To Sleep with a Vampire** s'impose en contrepoint intimiste au **Dracula** de Francis Coppola. *"Je n'aime guère ce film, mais de toute façon on ne pouvait rivaliser, notamment en ce qui concerne les effets spéciaux. Le public est actuellement si sophistiqué que si vous lui présentez un trucage foireux sur les bords, il rigole. Je savais que j'étais en mesure de tourner une œuvre visuellement intéressante ; j'ai donc volontairement taillé dans les effets spéciaux. De plus, je n'apprécie pas les effusions de sang à l'écran. Comme la nudité, c'est d'une grande simplicité, d'une grande banalité. Mon boulot consiste à rendre le cinéma érotique sans déshabiller les comédiennes, violent et horrible sans déverser des litres d'hémoglobine. On ne voit jamais le couteau taillader Janet Leigh dans* ***Psychose*** *et c'est pourtant la séquence la plus effrayante qui soit. Concernant l'érotisme, je suis du genre vieux-jeu. Mes scènes érotiques préférées proviennent de* ***Ne Vous Retournez Pas*** *de Nicholas Roeg et de* ***Hiroshima Mon Amour*** *d'Alain Resnais".* Mais sur l'insistance de Roger Corman, Adam Friedman s'attarde quand même sur les effeuillages de la toute belle Charlie Spradling, une actrice fière du sang indien qui coule dans ses veines. Plutôt que de vanter les mérites morphologiques de sa strip-teaseuse, le réalisateur de **To Sleep with a Vampire** préfère évoquer Robert Bresson, la Nouvelle Vague, les **Nosferatu** de Murnau et de Werner Herzog (les deux meilleurs films de vampire selon lui), Jean Renoir. Quant au **Dracula Rising** que Roger Corman vient de produire, il lui voue un mépris sans nom.

Marc TOULLEC

To Sleep with a Vampire. USA. 1992. Réal.: Adam Friedman. Scén.: Patricia Harrington. Dir. Phot.: Michael Craine. Mus.: Nigel Holton. Prod.: Mike Elliott pour Concorde. Int.: Scott Valentine, Charlie Spradling, Richard Zobel, Ingrid Vold, Stephanie Hardy... Dur.: 1 h 23.







1 - Le vampire (Scott Valentine) a le cafard. Il ne mord que rarement...

2 - Nina (Charlie Spradling), une strip-teaseuse au bord du suicide.

3 - Bas, grosse moto et strip-tease : un effet racoleur pour un film qui refuse pourtant beaucoup de compromis.







1 - Première rencontre entre John Brennick (Christophe Lambert) et Poe (Kurtwood Smith), le directeur de la Forteresse aussi prisonnier que ses détenus.

2 - Trois candidats à la grande évasion : D. Day (Jeffrey Combs), le génie de l'électronique, Nino (Clifton Gonzales-Gonzales), la petite frappe, et John Brennick, le héros de guerre.

3 - John Brennick armé de l'avant-bras mitrailleur d'un robot. Bientôt la liberté.

4 - Un androïde, gardien des portes de la Forteresse. Sous la cuirasse, un être humain revu et corrigé.

Fortress

interview STUART GORDON

Fortress, ou La Grande Evasion dans un monde futur où il est interdit de procréer au-delà d'une naissance par couple. L'équarrisseur de Reanimator et l'immortel de Highlander s'associent pour démentir la réputation d'un pénitencier d'où, comme à Cayenne, Sing-Sing ou Alcatraz, toute évasion serait impossible...

Votre Forteresse n'a rien d'une prison quatre étoiles !

La Forteresse ressemble à ces hôtels très froids dont on voit toutes les portes des chambres depuis le hall d'entrée. A la différence qu'elle est construite sous terre. Pour élaborer ce pénitencier, nous avons visité des prisons high-tech de Californie où tout est automatisé. Nous nous sommes surtout inspirés de l'une d'elles, où sont incarcérés les criminels les plus dangereux, les plus coriaces. C'est vraiment la "super prison", sans gardien ou presque, mais truffée de systèmes de surveillance électronique. Dans **Fortress**, des mouchards électroniques se substituent aux hommes, et des rayons laser remplacent les barreaux et grillent tout vifs les détenus qui s'y frottent. La direction vous loge également un détonateur dans l'estomac, l'Intestinator. Si vous désobéissez, une forte décharge électrique provoque une douleur affreuse. En cas de tentative d'évasion, ce greffon peut carrément vous faire exploser. En nous documentant, nous nous sommes aperçus que les prisons du futur allaient dans cette direction. Dans **Fortress**, on a quand même poussé le délire plus loin : des canons à neutrons sont capables de désintégrer tout corps organique, les chirurgiens opèrent certains prisonniers de manière à les rendre plus dociles, quelques détenus ont un liquide bleu qui leur coule dans les veines, ce qui évite à l'Autorité de les nourrir pendant plusieurs mois parfois... Les plus atteints ont des caméras vidéo à la place des yeux, ils sont directement reliés à l'ordinateur qui dirige toute la Forteresse. On jette dans cette prison toutes sortes de gens, des types qui émettent des chèques en bois par exemple. Mais, déjà aujourd'hui, la justice met tout le monde derrière les barreaux !

Pas les cinéastes tout de même ?

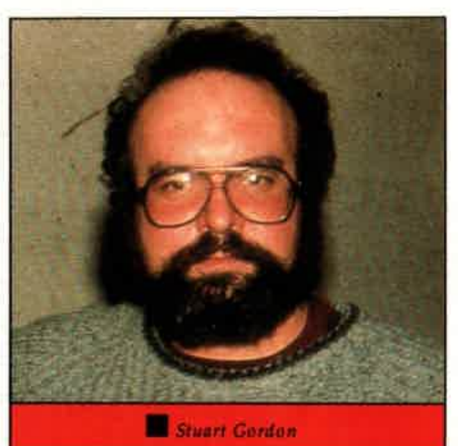
Non, pas pour l'instant, mais les autorités tentent de faire passer une loi qui pourrait aboutir à l'incarcération de certains réalisateurs. Si un criminel prouve que ses forfaits ont été inspirés par un film, son metteur en scène pourrait être inculpé et croupir derrière les barreaux.

Avec votre filmographie, vous allez prendre perpète !

Il est possible que vous veniez m'interviewer l'année prochaine dans le parloir d'une prison. Récemment, un serial killer du Milwaukee a tué et découpé des jeunes gens et rangé les morceaux dans un réfrigérateur. Pendant un interrogatoire, il a affirmé être un grand amateur de films fantastiques genre **Vendredi 13** et **Freddy**. J'ai été soulagé qu'il n'ait pas cité **Reanimator**. Actuellement, ce projet de loi a été mis en veilleuse vu le tollé général qu'il a provoqué. Mais les groupes fondamentalistes religieux sont de plus en plus puissants aux Etats-Unis, il est donc fort probable que, bientôt, on reparle de cette nouvelle restriction aux libertés individuelles.

Après *RoboJox*, qui fut un sacré bide artistique et commercial, on est un peu surpris de vous voir revenir à la science-fiction avec *Fortress*...

Vous savez, **RoboJox** a obtenu des résultats très convenables, il est populaire auprès des enfants. Il s'adresse d'abord à eux. J'en suis assez satisfait. **RoboJox** m'a surtout permis de passer à autre chose, d'échapper à l'étiquette gore pour longtemps. Par la suite, j'ai pu travailler sur **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** et **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé**. Je travaille actuellement au troisième épisode de la série, **Honey, I Became a Dog** (soit Chérie, je suis devenu un chien !) dans lequel le savant Wayne Szalinski se retrouve avec l'esprit de son chien Quark et vice-versa. J'ai aussi en projet **Chicago Cop**, un polar ultra-violent dans la mouvance de **Reservoir Dogs**. Je pense qu'il est vital de changer de genre. Dans le cas contraire, on s'ennuie vite. Et, désormais, dans le domaine du gore, il est difficile de faire plus fort que **Brain Dead**. Et moi qui me vantait d'avoir battu des records avec **Reanimator** ! Il y a aussi des séquences gore dans **Fortress**, au point que la censure américaine nous a demandé d'adoucir le film en les coupant. Nous avons fait appel et nous avons gagné la partie. **Fortress** sortira sans coupure aux Etats-Unis.



Stuart Gordon

Le choix de Christophe Lambert dans le rôle du héros de *Fortress* vient-il de vous ? On s'attendait à un comédien plus baraqué...

Au départ, les scénaristes envisageaient Arnold Schwarzenegger, qui n'a finalement pas pu faire le film. Mais c'est lui qui m'a recommandé à la production et je lui en suis très reconnaissant. C'est seulement ensuite que Christophe Lambert est arrivé. Nous avons revu les détails de manière à ce que le personnage de John Brennick lui aille comme un gant. Du bloc de granit qu'il était à l'origine, John Brennick est devenu un type plus humain, un homme auquel le public peut s'identifier plus facilement. Christophe Lambert est plus vulnérable qu'Arnold Schwarzenegger ; il devait s'évader non pas avec ses muscles mais avec son cerveau. J'apprécie vraiment Christophe Lambert. Il est intelligent, s'investit à fond dans un projet, se risque à jouer les cascadeurs...

Pourquoi êtes-vous parti en Australie pour tourner *Fortress* puisqu'il n'y a aucun décor naturel dans le film ?

Fortress est coproduit par une boîte australienne, *Village Roadshow*. Ses responsables tenaient à mettre à contribution leur propre studio. Un peu à la manière des studios *Universal*, ils voulaient qu'il s'y déroule un tournage important afin de justifier les visites incessantes de touristes promenés dans une espèce de train. Le décor de la forteresse est aujourd'hui une attraction supplémentaire dans ce studio. Un jour que j'étais sur le plateau du film, un touriste s'est écrié en me voyant : "Regardez, là, une personne réelle !".

■ Propos recueillis à Sitges par **Didier ALLOUCH & Vincent GUIGNEBERT** (traduction : **Didier ALLOUCH**)

alcatraz 2000

■ Voilà encore un film qui participe à la description de lendemains qui déchantent. Dans un futur proche, après une guerre à l'échelle mondiale, la justice réprimande sévèrement les couples donnant naissance à un deuxième enfant. La surpopulation galopante ne permet aucun écart. Le Capitaine John Brennick et sa femme enceinte, en tentant de passer la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, sont ainsi condamnés à purger une longue peine dans la Forteresse, une prison souterraine située en plein désert, pénitencier géré par la multinationale Men-Tel et dont le recours à la surveillance électronique, informatique, interdit toute évasion. Le directeur lui-même est un pur produit Men-Tel, un homme revu et corrigé par des généticiens de manière à être totalement dévoué à sa cause. Evidemment, comme les lois du genre l'imposent, John Brennick, survivant à un lavage de cerveau de trois jours et ses compagnons de cellule mettent au point un plan d'évasion audacieux. Avec la complicité de Karen, sa compagne dûment réquisitionnée par le directeur, Brennick provoque même une révolte généralisée...

■ Après le catastrophique **RoboJox**, la présence de Stuart Gordon, docteur ès-gore (**Reanimator, From Beyond**), au générique d'un thriller de science-fiction laissait présager un ratage total. Mais guidé par un script solidement charpenté picorant ses rocambolesques péripéties un peu partout (**Total Recall** notamment) et respectant à la lettre le film carcéral, il s'en tire honorablement, cédant à ses petites friandises habituelles, à savoir l'humour noir. Et une brutalité poussée jusqu'au gore dans la bagarre homérique entre un Christophe Lambert (meilleur que dans **Highlander le Retour** et **Face à Face**) et Vernon Wells (le barbare iroquois de **Mad Max 2**). Assez crédible et parfois même terrifiant lorsque le viol des consciences est justifié par le règlement de Men-Tel, **Fortress** se place donc en super série B, pas follement originale, mais robuste, bien troussée et rigolote, malgré l'inquiétude sous-jacente de ce futur répressif pas aussi bédé qu'il n'en a l'air.

■ **M.T.**

Fortress. USA/Australie. 1992. Réal.: Stuart Gordon. Scén.: Steve Feinberg, Troy Neighbors & Terry Curtis Fox. Dir. Phot.: David Eggby. Mus.: Frederic Talgorn. Effets spéciaux : Praxis Film Work. Prod.: John Davis & John Flock pour Village Roadshow Pictures/Davis Entertainment. Int.: Christophe Lambert, Loryn Locklin, Kurtwood Smith, Lincoln Kilpatrick, Jeffrey Combs, Tom Towles, Clifton Gonzalez... Dur.: 1 h 28. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie nationale prévue le 10 mars 1993.









1 - L'Oncle Les (Ian Watkin), véritable boucherie-charcuterie sur jambes. Un rendement quasi-industriel.

2 - Un petit air de ***La Nuit des Morts-Vivants****, version colorisée.*

3 - Un petit détartrage de squelette tourne à la bavure. Un des innombrables effets gore de ***Brain Dead****.*

4 - L'effet spécial dit de la "giclette". En fait l'oeuvre de l'évêque kickboxer.

5 - Paquita (Diana Penalver, à droite), la Scarlett O'Hara du gore.

Brain Dead

interview PETER JACKSON

Ce n'est pas demain que le Néo-Zélandais Peter Jackson tournera un film zen, austère et cérébral. Du cérébral, il y en a dans **Brain Dead**, mais sous forme de giclement de cervelle. Une façon comme une autre d'étaler complaisamment sa matière grise. Recalé aux examens de savoir-vivre et de civisme, Peter Jackson expose ses alibis...

Il ne faut pas être un peu dingue pour réaliser un film comme *Brain Dead* ?

Je ne sais pas. Je sais en tout cas que sur un plateau de cinéma vous devez penser à tout. Vous êtes responsable d'une équipe de cinquante personnes. En fait, il est nécessaire de posséder un grand self-contrôle pour mettre en images des idées complètement dingues.

Comment êtes-vous perçu en Nouvelle-Zélande, votre terre natale ?

Comme un monstre de foire ! Les Néo-Zélandais sont fiers des cinéastes officiels comme Vincent Ward ou Jane Campion. Ils passent en sélection au festival de Cannes, ils reçoivent tous les honneurs. Mes films obtiennent un grand succès en Nouvelle-Zélande, mais je suis du genre embarrassant. C'est néanmoins un organisme d'Etat, la New-Zealand Film Commission, qui a financé **Les Feebles** et **Brain Dead**. Les responsables ne viennent jamais sur le plateau, ne mettent pas leur grain de sel à la projection des rushes. Ils me fichent une paix royale. En Nouvelle-Zélande, que ce soit le public ou la critique, tout le monde pense que je suis un réalisateur de films sanglants destinés à une large audience. Personne ne s'est encore aperçu que je tourne des comédies. Selon les critiques, je verse uniquement dans le saignant. Mais je me fous totalement de leurs avis.

Vous n'allez tout de même pas nous dire que *Brain Dead* s'adresse aux enfants de 7 à 77 ans ?

Sûr que si ! **Brain Dead** est un film gore pour toute la famille. On devrait l'inscrire sur l'affiche. Je pense que le film connaîtra des problèmes avec les censures de certains pays, mais cette réaction est stupide. **Brain Dead** n'a rien d'un film violent. La violence cinématographique est un concept psychologique qui renvoie à des actes sales, horribles, dégradants, qui vous mettent mal à l'aise. **Brain Dead** ne vous met dans cet état. Au contraire, il fait rire. C'est sa raison d'être. Tout le monde n'aime pas les films gore, mais tout le monde aime les montagnes russes. **Brain Dead**, c'est en quelque sorte une fête foraine !

Cela ne vous écoeure pas de déverser des hectolitres de sang sur vos pauvres comédiens ?

Ma devise est "plus c'est gore, mieux c'est". La seule chose qui me dégoûte vraiment à l'écran est l'ennui ! J'adore le gore, mais sur un tournage, ce n'est pas une sinécure. On travaillait sur le même décor des jours et des jours, un plateau aspergé, du sol au plafond, d'un sang fabriqué à partir de sirop. Sous la chaleur des projecteurs, le sirop s'évaporait, d'où une atmosphère quasiment sucrée. Et puis le plancher était à ce point collant que les chaussures s'y fixaient souvent. C'était terrible pour toute l'équipe technique, et surtout pour les comédiens qui, petit à petit, se métamorphosaient en pains à sucre !

Vous vous rendez compte : avec *Brain Dead*, vous avez réalisé le film le plus gore de l'histoire du cinéma !



Peter Jackson (le barbu, dont le tee-shirt ne restera pas propre longtemps) vérifie le bon fonctionnement d'un de ses morts-vivants.

Ouaahhh !!! Non, en fait, le gore n'est rien de plus qu'un prétexte à rigolade dans **Brain Dead**. Ajoutez du gore à un film des Monthy Python et vous obtiendrez **Brain Dead**. Je ne souhaite pas qu'on s'arrête à cet aspect de **Brain Dead**, qu'on dise "impossible de faire plus horrible". J'ai envie de voir des films encore plus gore que le mien.

D'où sortent ces idées toutes plus folles les unes que les autres en matière de gags macabres ?

En fait, la première version du scénario de **Brain Dead** date d'il y a cinq ans, avant même que **Bad Taste** ne soit terminé. Stephen Sinclair, Frances Walsh et moi-même avions pour ambition de tourner un film de zombie, le meilleur qui soit, du moins aussi bon que **Evil Dead**, **La Nuit des Morts-Vivants** et **Ré-Animator**, trois titres qui ont inspiré **Brain Dead**, qui l'ont généré. Nous nous sommes donné pour règle de débusquer les idées les plus originales, les plus délirantes. On tenait à éviter le déjà-vu et tous les clichés d'usage dans le genre.

C'est réussi. Il y a, notamment, l'évêque-kickboxer, une sorte de Pape à la Van Damme !

L'idée m'est venue dans une chambre d'hôtel, à Los Angeles, alors que je visionnais un film d'arts martiaux. Evidemment, on s'attend à ce que l'évêque brandisse un crucifix et balance de l'eau bénite sur les trois zombies qui l'agressent. Mais ça, vous l'avez vu au moins cent fois ! Qu'il donne dans le kickboxing est bien la dernière chose que vous attendez de sa part. Je cherche systématiquement, dans ce genre de situations, l'opposé du cliché, l'inattendu. De plus, concernant le kickboxing et les arts martiaux, je suis un fan de Jackie Chan. Je me suis fait plaisir en détournant ses coups de savate.

Dans le genre, le monstre final n'est pas mal non plus...

Là encore, je tenais à m'écarter des sentiers battus. Dans les films de zombies, il n'y a aucune règle. Donc, au bout de quelques semaines de décomposition, nous avons pensé que la mère du héros pouvait très bien se transformer en créature plus hideuse encore, passer à une autre étape. Pourquoi pas après tout ? Mais la séquence a été effroyablement dure à tourner. En fait, nous étions installé sur un toit. La caméra adoptait une fausse perspective afin de rendre le monstre terriblement grand. Le type dans le costume souffrait le martyr ; il était complètement aveugle, la combinaison pesait des tonnes. J'étais plutôt inquiet dans la mesure où, en cas de faux pas, il pouvait tomber. Ce fut la séquence la plus difficile à mettre en boîte.

Vous avez quelque chose contre les mères. Celle de *Brain Dead* est particulièrement possessive et acariâtre...

L'axe de **Brain Dead** repose sur un conflit freudien classique entre deux femmes. Lionel, le héros, a vécu 25 ans durant avec sa mère. Du jour au lendemain, une jeune femme rentre dans sa vie. Les deux femmes se disputent alors le même homme, ce qui arrive tout le temps, et pas uniquement au cinéma. Je n'ai fait qu'accommoder cette situation rabâchée aux normes du film gore. Et ce n'est pas parce que vous faites un film de zombie que vous devez vous abstenir d'un sujet fort, d'un thème sérieux. Certains films fantastiques sont seulement motivés par le sang et les effets spéciaux ; je les déteste car rien ne peut remplacer une histoire digne de ce nom, même si tout tourne à la rigolade.

Et votre propre maman ! Elle ne s'est pas sentie visée par *Brain Dead* ?

J'étais inquiet le jour de l'avant-première du film. Je n'ai pas arrêté de la prévenir, de la préparer au choc, prétextant que ce personnage ne s'inspirait aucunement d'elle, que c'était une pure invention. J'ai eu chaud ! Elle a apprécié **Brain Dead**, davantage pour l'humour que pour le gore d'ailleurs.

Autre tabou que vous profanez allègrement : le bébé-monstre que vous malmenez comme c'est pas permis...

Je me tape des tabous. Je n'y pense même pas. Les tabous, comme les règles, sont faits pour être ébranlés. En fait, quand je tourne un film, j'agis à ma guise, je mets à l'écran ce que je souhaite voir en tant que spectateur. Peu importe l'avis des autres.

Comment avez-vous expliqué aux comédiens qu'ils devaient barbo-

■■■

■■■ **ter, presque en permanence, dans un bain de sang ?**

Pas évident ! Tim Balme n'avait jamais vu un film d'horreur de sa vie. Pour le conditionner, je lui ai montré **Evil Dead 2** et **Zombie**, en ajoutant : "Mieux vaut que tu vois ça pour que tu saches à quoi t'attendre". Il a été fantastique malgré l'inconfort occasionné par toute cette hémoglobine collant aux vêtements. Diana Penalver n'était pas non plus une fana du genre. Pour son premier jour de tournage, je lui ai demandé de trancher la main d'un zombie. Je surveillais le plan depuis un moniteur vidéo et je criais "C'est bien... Coupe... Plus vite !". Et Diana coupait, coupait frénétiquement. J'ai hurlé "cut" dès que la main est tombée. C'est à ce moment-là que je me suis aperçu que Diana versait des larmes de crocodile. Pour la première fois, elle assistait au tournage d'un effet spécial réaliste. Et elle sanglotait : "Je n'avais jamais coupé une main auparavant !". A la fin du tournage, l'habitude aidant, Diana n'avait plus aucun problème à zigouiller tous les morts-vivants qui passaient. Cela n'a pas été facile pour les comédiens de travailler des journées entières dans le sang, le sirop d'érable. Mais ils ne se sont jamais plaints. Tous ont été parfaits.

Comment se fait-il que vous ayez engagé une comédienne espagnole dans *Brain Dead* ?

Au départ, dans les premières versions du script, le personnage de Diana Penalver, Paquita, n'existait pas. Mais voici deux ou trois ans, **Brain Dead** a bien failli devenir la première coproduction entre la Nouvelle-Zélande et l'Espagne. Un producteur espagnol désirait en effet investir dans le projet, à la seule condition que l'histoire ménage une place importante à une comédienne du pays. J'ai ainsi transformé la petite amie de Lionel, une Néo-Zélandaise, en immigrante hispanique. Plus tard, le producteur espagnol a fait faillite, et j'ai conservé le personnage de Paquita. Celui-ci m'a permis d'introduire dans le scénario des éléments nouveaux, les légendes gitanes, la croix...

Tim Balme, le héros de *Brain Dead*, rappelle furieusement Bruce Campbell dans *Evil Dead*. Est-ce intentionnel ?

Bruce Campbell et Tim Balme agissent avec le même sérieux. C'est un comportement capital pour la crédibilité de l'histoire. Il est insultant vis-à-vis du public de mettre en scène des personnages qui ne fonctionnent pas au premier degré dans une comédie. Si Lionel dévisageait les morts-vivants en pouffant de rire, en les montrant du doigt, l'intrigue tomberait par terre. **Brain Dead**, comme **Evil Dead** d'ailleurs, marche par rapport au décalage entre le sérieux des personnages et le délire des situations. Tout caricaturer reviendrait à assimiler l'audience à un enfant stupide. Je ne ferai jamais ça.

Comptez-vous surpasser *Brain Dead* en matière de gore dans votre prochain film ?

Non, car **Heavently Creatures** ne sera pas un film gore. Je le perçois plutôt comme un thriller psychologique. Il se base sur une histoire vraie, datant de 1954, où deux collégiennes de quinze ans ont été mêlées à une affaire de meurtres. **Heavently Creatures** implique un niveau psychologique important, et vous n'y verrez pas une tondeuse à gazon découpant en menus morceaux des hordes de zombies. Après **Bad Taste**, **Les Feebles** et **Brain Dead**, j'ai envie d'explorer d'autres versants du cinéma. Mais je reviendrai au gore ; j'en ai envie et j'ai déjà des idées !

■ Propos recueillis à Sitges par **Didier ALLOUCH, Vincent GUIGNEBERT & Marc TOULLEC** (traduction : **Didier ALLOUCH**)



■ *Un bébé adorable, vivace, boulimique, à peine né, et déjà mort !*

à gore perdu

■ Ce n'est pas après **Bad Taste** et **Les Feebles** que Peter Jackson allait mettre un frein à son singulier talent de rentre-dedans, de garnement sautant à pieds joints dans la gadoue. Malgré les vives réprimandes de la morale, encouragé par les acclamations de ceux qui aiment ça, Peter Jackson pousse le bouchon encore plus loin. Il n'allait tout de même pas s'arrêter en si bon chemin, chemin pavé de situations scabreuses, de méchancetés gratuites, de corps démembrés, chemin rendu glissant par tout ce sang et cette bave versés. Que voulez-vous, Peter Jackson, comme pour conjurer la grisaille néo-zélandaise, se voue inconditionnellement à l'indélicatesse, à l'humour pipi-caca, quand ce n'est pas au glaviot envoyé aux quatre vents.

■ Après une invasion extraterrestre branquignolesque patinant dans la tripaille et une visite peu ragoûtante dans les coulisses d'un théâtre de marionnettes, creuset de tous les vices de ce bas monde, Peter Jackson réalise un film et un rêve : répliquer à sa façon aux meilleurs films de zombies américains. Argument : un rat-singe de Sumutra mord une mégère possessive espionnant son fils Lionel contant fleurette à Paquita, une épicière hispanique. Le virus peu délicatement injecté par la bête écrabouillée après le forfait transforme la maman trop attentive en mort-vivant furibard, glouton et mordant la chair tendre et humaine. L'épidémie gagne du terrain et la horde des morts-vivants grossit. Un évêque, un bébé, une infirmière, des convives venus là pour s'éclater... Personne n'y échappe, excepté les tourtereaux Lionel et Paquita, et ce rocker perruqué d'Oncle Les... Commence dès lors une drôle de nuit des morts-vivants...

■ Dire que **Brain Dead** est gore tient de l'euphémisme. Il est incroyablement gore, mais surtout irrésistiblement comique. Comme si un créateur de dessins animés s'était décidé à prendre la succession de Herschell Gordon Lewis, comme si un Orson Welles "bis" mettait tout son talent, toute son imagination au service des gags les plus atroces, les plus teigneux... En bref, dans **Brain Dead**, ça charcle avec une santé éclatante, chaque morceau de barbaque, chaque jet de sang donnant lieu à davantage d'ondulations des zygomatiques que de hauts-le-cœur. Y aurait pourtant de quoi retourner l'estomac, vomir le dernier repas. Mais le crade n'intéresse guère Peter Jackson. Le vaudeville gore, le burlesque sanglant, la bouffonnerie rouge vif, voici ce qui le motive, ce qui le pousse à toutes les extrêmités, à dénicher des idées neuves sur un terrain pourtant surocсupé, à se dédouaner des tabous quand il le faut. Un bébé en prend plein la gueule, Lionel massacre à la tondeuse à gazon les derniers morts-vivants déjà bien disloqués, l'Oncle fume, repu de satisfaction, une clop devant son œuvre (un pâté de bras, jambes et têtes)... Tout inspire la gaudriole, l'excès, la démence... Une décoction grand-guignolesque pétillante.

■ M.T.

Nouvelle-Zélande. 1992. Réal.: Peter Jackson. Scén.: Frances Walsh, Stephen Sinclair et Peter Jackson. Dir. Phot.: Murray Milne. Mus.: Peter Dasent. Effets spéciaux : Richard Taylor & Bob McCarron. Prod.: Jim Booth/Wingnut Film/New-Zealand Film Commission. Int.: Tim Balme, Diana Penalver, Elizabeth Moody, Ian Watkin, Brenda Kendall, Stuart Devenie... Dur.: 1 h 45. Dist.: Diaphana. Sortie nationale prévue le 27 janvier 1993.





1 - Un zombie rocker et boutonneux, avaleur de couverts.

*2 & 3 - Prélèvement indélicat de la cage thoracique. **Brain Dead**, un film qui dit halte aux progrès de la médecine.*

4 - Vera Cosgrove (Elizabeth Moodie), une mère presque modèle.









1 - Le bon docteur Evan Rendell (Larry Drake), alias le bien surnommé Dr. Rictus.

2 - Une prise de tension originale et fatale prescrite par qui vous savez.

3 - Une méthode nouvelle pour évaluer les réflexes.

4 - Tout feu tout flamme pour l'ardent Dr. Rictus.

Dr. Rictus

Avec le Dr. Rictus, le déficit de la sécurité sociale serait rapidement ramené au point zéro. Dans son cabinet, les soins sont radicaux, les patients restant cloués sur le billard à jamais. Entre humour et horreur, un film qui joue adroitement sur la peur bleue des blouses blanches !

Bienvenue dans la galerie des siphonnés du cinéma, Docteur Evan Rendell ! Auprès de Freddy Krueger, Jason Voorhes, Michael Myers et autre nouvel arrivant genre Candyman, cet honorable praticien ouvre la voie au film d'horreur médical. "*Chacun de nous redoute d'aller chez le médecin ; l'idée de confier son corps à un inconnu a toujours quelque chose d'inquiétant*". C'est le fils d'un médecin qui s'exprime, frère d'un étudiant en médecine qui plus est. Manny Coto, réalisateur-scénariste de **Dr. Rictus** est tellement honteux de sa première mise en scène (**Envoyé Spécial**) qu'elle ne figure même pas dans sa biographie. "*Un bon film d'horreur doit exploiter nos craintes et nos angoisses familières. Depuis* **Psychose**, *on ne peut prendre une douche sans penser à ce qui pourrait se cacher derrière le rideau. J'aimerais, de même, que la vue d'une blouse blanche inspire désormais au spectateur un frisson ou un éclat de rire en souvenir du bon Dr. Rictus*". Dans le même genre, il était déjà difficile de prendre rendez-vous chez le dentiste après avoir vu **Marathon Man** !

"*Il fut un temps où le médecin était accueilli en sauveur. On se sentait rassuré dès qu'il avait franchi le seuil de la maison. J'ai voulu que Rictus ressemble à ces docteurs traditionnels, mais dans un registre délirant, et qu'il exhibe une panoplie d'instruments bizarres, détournés de leur usage habituel*". Coquets en effet les outils de Evan Rendell, alias Dr. Rictus : une seringue à l'aiguille démesurément longue, un thermomètre à l'extrémité contendante qui cloue la "malade" au mur, une pompe à laver l'estomac qui remonte tous les organes par la même occasion... Evidemment fou à lier, Evan Rendell pense agir pour le bien de l'humanité. Il prend son père médecin pour ultime modèle, l'imite dès sa plus tendre enfance en opérant des dizaines d'ours en peluche. Mais le papa perd la raison : pour sauver sa femme, il prélève quelques cœurs sur des donneurs vivants désignés d'office. La population le lynche tandis que son fils croupit dans un hôpital psychiatrique où son rire sardonique lui vaut le sobriquet de Dr. Rictus. De retour au pays, celui-ci retrouve les instruments de feu son père, sa blouse blanche, sa trousse, son bistouri. Il s'improvise une clientèle au gré des rencontres et se met en tête d'opérer une adolescente malade du palpitant...

"*Dans son style,* **Dr. Rictus** *est très proche d'une série comme* **Tales from the Crypt** *et des bandes dessinées macabres, les E.C. Comics, qui possèdent un grand sens de l'humour et adoucissent juste ce qu'il faut les passages gore les plus durs. Evidemment, cet humour est quelque peu dérangé, mais chacun de nous le renferme en lui, parfois très profondément enfoui*". Pour trouver la tonalité juste, Manny Coto ne connaît pas de grosses difficultés dans la mesure où le Dr. Rictus sévit d'abord dans une bande dessinée étroitement liée au destin du film. C'est en effet l'éditeur *Dark Horse* qui suggère la création du personnage dans le but de l'adapter pour le grand écran. *Dark Horse* participe même étroitement au financement du film de Manny Coto. "*Pour moi, filmer une bande dessinée ne présente aucune difficulté majeure. Depuis que je suis gosse, j'engloutis des tonnes de bédés. J'ai commencé par Spiderman et les super-héros de chez* Marvel. *Leur lecture assidue des années durant et l'étude des angles adoptés par les dessinateurs m'ont inculqué un sens de l'image qui m'est absolument nécessaire en tant que metteur en scène*". Exact. Cadrages expressionnistes, visages très expressifs des protagonistes, psychologie très simpliste... Tout renvoie immédiatement aux coups de crayons d'un dessinateur, lequel ne rencontrerait aucune difficulté à faire passer le personnage de l'écran au papier ; Manny Coto a parfaitement balisé le terrain, au plan près souvent. Même les dialogues du film rentreraient sans mal aucun dans les bulles !



Rictus démontre l'efficacité mortelle de ses instruments chirurgicaux.

Au Dr. Rictus, il fallait un interprète qui sorte du lot, quelqu'un qui puisse rivaliser de présence avec un Vincent Price. Pour avoir été Durand, l'exécuteur des basses œuvres du vilain de **Darkman**, Larry Drake sait de quoi il en retourne en matière de méchant irrésistiblement sympathique. "*Aucun autre comédien n'aurait pu suggérer comme lui la dualité du Dr. Rictus, le contraste entre sa démence et son apparence bonhomme, rassurante*" plaide Manny Coto. Une bonne bouille, une silhouette massive, des yeux globuleux... Larry Drake a vraiment la gueule de l'emploi. Pour lui conférer un maximum de crédibilité, le réalisateur pousse le vice jusqu'à étudier attentivement les toiles de Norman Rocwell, le chantre de l'Amérique rurale et puritaine, des peintures qui, justement, glorifiaient l'image du bon vieux docteur des campagnes ! "*Je ne me suis pas documenté sur les médecins et leur façon de travailler avant de tourner, car je savais que nous en aurions un comme conseiller technique sur le plateau. Il était clair que le Dr. Rictus devait être compétent d'une certaine manière. Lui-même pense sincèrement être un médecin de valeur. Mais qu'il le soit ou pas n'est pas l'important car* **Dr. Rictus** *ne recherche pas l'authenticité à tout prix, mais les effets, les sensations fortes. Il ne m'était donc pas indispensable de m'embarquer dans une ambulance ou de passer des journées entières dans un bloc opératoire pour observer les faits et gestes d'un chirurgien. La folie du personnage m'intéressait bien plus que ses déboires médicaux*". Et le film plonge immédiatement dans cette folie en mettant en scène le Dr. Rictus, bistouri à la main, et opérant à cœur ouvert l'un des psychiatres de l'asile d'où il est en train de s'évader. "*Incarner Rictus comme s'il était un fou furieux, un dingue sadique, aurait été déplacé. Son sourire, par exemple, n'est pas une grimace atroce de maniaque en cavale. Ce fameux rictus provient bien davantage de sa nervosité que du plaisir qu'il pourrait prendre à tuer ses patients*". Larry Drake plaide en faveur de son personnage, pas si mauvais que ça en vérité. Bien sûr, il extrait par la force quelques cœurs, mais lorsqu'il s'agit d'opérer la jeune Jennifer Campbell, il réchauffe de son souffle un stéthoscope glacial. Une gentille attention dont très peu de docteurs sont capables. "*J'ai pris beaucoup de plaisir à trouver le juste milieu entre la peur que suscite Rictus et les rires qu'il peut provoquer. Selon les scènes, les répliques, je devais trancher en faveur de l'humour ou de la terreur*". Généralement, Larry Drake fait le bon choix. Faut le voir sous les draps, surprendre un teen-ager attendant sa copine et lui brandir sous le nez le préservatif qu'il a omis d'enfiler ! "*Lorsque vous savez comment cet homme est devenu ce qu'il est, quelle fut son enfance, vous ne pouvez qu'éprouver un sentiment de sympathie pour lui. Il a des circonstances atténuantes*" confirme le producteur Stuart Besser, complice de Rictus dans ses méfaits chirurgicaux.

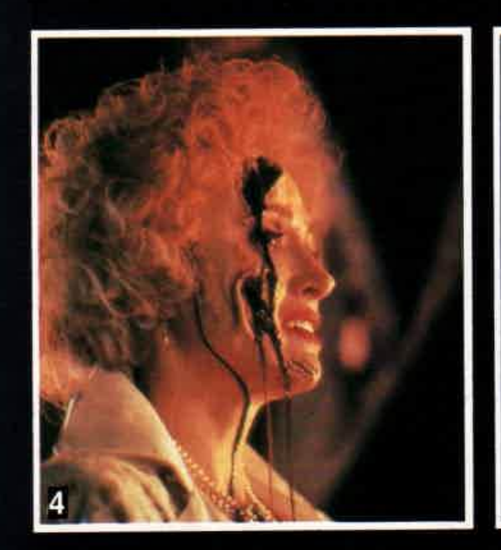
A mille coudées au-dessus de n'importe quel **Vendredi 13**, **Dr. Rictus** n'évite pas pourtant les travers du psycho-killer. Les adolescents fautent, les adolescents dégustent... La bonne vieille morale de l'Oncle Sam, plus radicale que les réprimandes des parents ou la fessée, trouve donc un nouveau suppôt, intarissable quand il s'agit d'infliger les corrections. La gourmandise, le sexe, l'alcool et la jalousie sont inévitablement punis. Sentence : la mort. Heureusement, le jeune Manny Coto filme mieux que tous les tâcherons en activité près de Crystal Lake, connaît (trop) bien les ficelles du genre, coupe les effets trop gore au moment crucial du gerbeux, dégage souvent l'horrreur au profit du gag macabre, caresse le cinéphile dans le sens du poil en jetant ses protagonistes dans une galerie de miroirs empruntée à **La Dame de Shangaï**... Le meilleur dans **Dr. Rictus** : un générique en images de synthèse digne de **L'Aventure Intérieure** et du **Voyage Fantastique**, où la caméra remonte les conduits sanguins jusqu'au cœur. Une remarquable entrée en matière.

Marc TOULLEC

Dr. Giggles. USA. 1992. Réal.: Manny Coto. Scén.: Manny Coto, Graeme Whifler. Dir. Phot.: Robert Draper. Mus.: Brian May. Effets spéciaux : KNB EFX Group. Prod.: Largo Entertainment/Dark Horse/JVC Entertainment/Stuart M. Besser. Int.: Larry Drake, Holly Marie Combs, Glenn Quinn, Cliff de Young, Richard Bradford, Glenn Quinn, Michelle Johnson... Dur.: 1 h 35. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 27 janvier 1993.









1 - Le shérif Gus Gilbert (Clancy Brown) en plein délire post-mortem.

2 - L'étonnante femme-chien qui hante les rêves du jeune Jeff.

3 - Jeff (Edward Furlong, le pote de Schwarzie dans T2) s'arme d'une pelle pour aller déterrer sa petite maman.

4 - La mère de Jeff (Darlanne Fuegel) fond d'amour pour son fils.

5 - Le cimetière Mic-Mac vous garantit le voyage retour sur Terre, mais pas l'état dans lequel vous revenez d'entre les morts.

Simetierre 2

interview
MARY LAMBERT

Des morts, des vivants, des morts-vivants, un cimetière aux pouvoirs surnaturels... **Simetierre 2** ne bouleverse pas les données de l'original. Abandonnée par Stephen King et Richard Rubinstein, Mary Lambert reste fidèle au poste de réalisatrice de cette suite mal commanditée. Explications...

Pourquoi avez-vous accepté de réaliser *Simetierre 2* alors que Stephen King et Richard Rubinstein ont refusé d'y participer ?

Stephen King est un ami mais je ne suis aucunement en relation d'affaires avec lui. On m'a proposé ce job, je me suis dit que je pourrai en faire un bon film. **Simetierre 2** est un produit de studio type. J'ai dirigé le premier, il a rapporté beaucoup d'argent, le studio m'a donc demandé de réaliser le second. Cela n'a rien d'un film d'auteur. J'ai participé aux diverses réécritures, mais, dans une telle situation, on ne peut pas dire que le réalisateur ait un quelconque contrôle sur l'histoire. Au mieux, il y apporte quelques idées, qui ne sont acceptées que dans la mesure où elles restent dans la ligne imposée par le studio. Je fais des films qui me tiennent à cœur et je travaille aussi sur des productions qui m'intéressent, mais que je ne peux absolument pas considérer comme personnelles. Cela m'a bien plu de travailler sur **Simetierre 2**, mais si je disais que j'ai eu le contrôle, ce serait un mensonge. Et vous préférez la vérité, n'est-ce-pas ? En ce moment, j'écris un scénario qui m'excite beaucoup. Ce sera vraiment mon film. **Simetierre 2**, même si l'expérience fut plaisante, représente le prix à payer pour continuer à tourner mes propres films.

Qu'avez-vous apporté au scénario de *Simetierre 2* ?

J'ai renforcé l'idée qu'on doit toujours faire face aux conséquences de ses actes. Les deux gamins savent que ce qu'ils font est contre-nature. Ils le font quand même et les conséquences leur reviennent dans la figure. J'aime mettre les gens en face de ce dont ils ont le plus peur et observer leurs réactions. Je crois qu'ils faut affronter ses peurs ; c'est le meilleur moyen d'en finir avec elles.

Retrouve-t-on dans *Simetierre 1* et 2 certaines de vos peurs personnelles ?

Oui, la peur universelle, celle de la mort, bien sûr. J'ai dû, avant le tournage des deux films, me pencher en détail sur cette question. Il fallait, pour donner les bonnes directives aux acteurs et aux techniciens que j'envisage tous les aspects de la mort. A la fois l'aspect physique et les réactions sentimentales face à la perte d'un être cher. En fait, cette expérience m'a permis de devenir très objective par rapport à ce sujet. On aborde la mort d'une façon très technique quand on fait un film d'horreur. Les questions principales que l'on se pose sont : "Y a-t-il assez de sang ?" ou "Combien de litres de sang s'écoulent d'un corps décapité ?". Tout cela perd de son côté effrayant, et au bout d'un moment, il devient très dur d'avoir pleinement conscience de ce que l'on montre, de ne pas être complètement désensibilisé. Je crois que, sur un tournage, ma plus grande peur est qu'un malheur arrive à un de mes acteurs. Le premier **Simetierre** tourne autour de la mort d'un enfant et j'avais une profonde peur superstitieuse, je dirais même une idiote certitude que quelque chose allait arriver au gamin. Chaque jour, j'arrivais sur le tournage avec cette peur panique en moi. Il fallait que je la surmonte, sinon je serais devenu cinglée. Je devais tout rationnaliser être très calme, pour ne pas laisser la peur l'emporter. En fin de compte, il n'est rien arrivé à cet adorable gosse.



Mary Lambert retrouve et la caméra et le cimetière Mic-Mac.

Simetierre 2 semble plus gore que le premier ?

Vous trouvez ? Ce n'était pas en tout cas une intention délibérée. En fait, le film était plus gore que ce que vous avez vu mais le MPAA (*la censure US*, NDR) m'a fait couper pas mal de choses. Toutes les scènes gore étaient beaucoup plus poussées. Par exemple, dans la version d'origine, le chien attaque Clancy Brown et lui arrache vraiment la gorge. La censure n'a pas laissé passer le plan. Sur le tournage, une telle scène paraît normale : vous êtes plongé en plein dans l'absurdité du sujet et vous n'hésitez pas à aller jusqu'au bout. Les coupes effectuées sur **Simetierre 2** sont idiotes puisque la violence y possède un caractère absurde qui la justifie et la désamorce. La violence gratuite ne m'intéresse pas, mais si la violence sert l'absurdité d'une situation, pourquoi pas ?

Dans les deux films, les séquences oniriques sont étonnantes...

Il a fallu que je me batte pour imposer ces scènes oniriques dont plus personne ne veut aujourd'hui. Un rêve permet de montrer les choses différemment mais ce n'est jamais facile à mettre en images. Il faut faire accepter au public l'univers onirique sans trop lui en montrer pour ne pas dévoiler l'artifice.

La scène des lapins a dû déclencher les foudres de la SPA locale ?

Oui, vous pouvez le dire ! Les animaux sont plus protégés que les enfants aux USA, ce n'est pas une blague. Bien sûr, aucun animal n'a été blessé pendant le tournage. Ce sont des faux lapins. Un seul était vrai. On l'a acheté chez le boucher et mangé après le tournage.

Comment expliquez-vous l'échec relatif de *Simetierre 2* aux USA ? Peut-être que les gens s'attendaient à ce que l'on reprenne l'histoire là où on l'avait laissée dans le premier...

C'est une possibilité, mais on ne peut pas savoir. En tous les cas, si les producteurs veulent raconter ce qui est arrivé à Louis Creed, ils devront trouver quelqu'un d'autre pour réaliser le film. Les animaux et les morts-vivants, c'est fini pour moi !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

six pieds sous terre

Simetierre, adapté du best-seller de Stephen King, a battu tous les records de recettes pour un film d'horreur. Normal qu'une suite pointe à l'horizon. Pourtant, il est difficile ici de parler de suite, puisque la seule chose qu'ont en commun **Simetierre 1** et **2**, c'est justement le cimetière Mic-Mac, cet endroit maudit qui redonne la vie aux trépassés après avoir prélevé leur âme. Mary Lambert et le scénariste Richard Outten ont fait l'impasse sur tous les autres éléments de l'opus 1. Ceux qui veulent savoir ce qui est arrivé à Louis Creed et à sa famille de morts-vivants peuvent passer leur chemin. **Simetierre 2** ne leur apprendra rien...

Après la mort tragique de sa mère, Jeff vient s'installer avec son père à Ludlow. Il se lie d'amitié avec Drew, un jeune garçon du coin qui lui raconte la légende du fameux cimetière. Drew a pour beau-père le shérif du patelin, un beauf vicieux qui passe son temps à le rouer de coups et va même jusqu'à tuer son chien. De rage et de peine, Drew enterre la bête dans le cimetière maléfique. Celle-ci revient et se venge de l'officier de police en lui arrachant la gorge. Pour essayer de faire rentrer les choses dans l'ordre, Drew ne trouve pas mieux que d'aller ensevelir son beau-père là où il ne faut pas. Inévitablement, le shérif mort-vivant refait surface, animé de mauvaises intentions. Ces résurrections successives donnent alors des idées à Jeff, à qui sa mère manque terriblement...

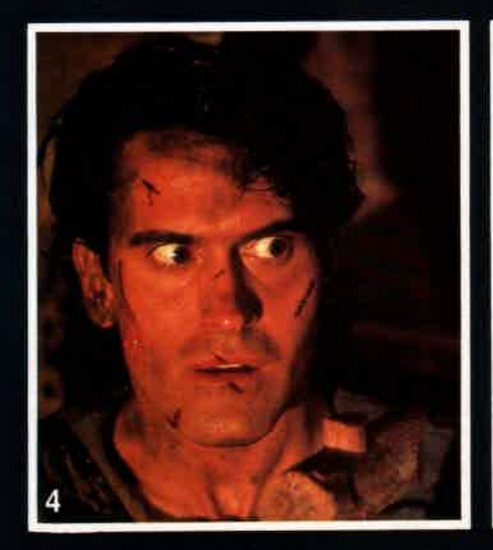
Simetierre 2 adopte à peu de chose près le profil du premier. On y retrouve l'animal inquiétant, la même angoisse de la mort, en moins crédible et plus grand-guignolesque, et deux scènes oniriques (qui forment le meilleur du film). **Simetierre** était un film surprenant, terrifiant et foncièrement original. **Simetierre 2** est une série B fantastique classique, aux objectifs commerciaux clairement affichés, qui est loin de faire honneur à son prédécesseur.

D.A.

Pet Sematary 2. USA. 1992. Réal.: Mary Lambert. Scén.: Richard Outten. Dir. Phot.: Russell Carpenter. Mus.: Mark Governor. Effets Spéciaux : Steve Johnson. Prod.: Ralph S. Singleton. Int.: Edward Furlong, Anthony Edwards, Clancy Brown, Jared Rushton, Darlanne Fluegel... Dur.: 1 h 40. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 17 février 1993.









1 - Les squelettes au travail. Ils déterrent d'autres cadavres destinés à grossir les rangs de l'Armée des Morts.

2 - Ash (Bruce Campbell), le visage soudain aspiré par le Necronomicon piégé.

3 - Minuscules et méchants : trois répliques de Ash à l'assaut de l'original.

4 - L'expression préférée et permanente de Ash : l'ahurissement.

5 - Un combattant sur la défensive, mort mais encore allègre.

Evil Dead III

La saga au pays des morts continue. Après avoir visité le cabanon au fond des bois dans ses moindres recoins, Sam Raimi, le réalisateur, et Bruce Campbell, l'interprète, coursent aujourd'hui le Nécronomicon dans un environnement inédit, généralement plus propice à des films d'aventures bondés de chevaliers en armure et de gentes dames, qu'à des séries B horrifiques peuplées de zombies hystériques. Mais Sam Raimi s'est mis dans la tête de marier les mythologies...

■ Révolue la belle époque, à l'aube des années 80, où de petits génies à peine débarrassés de leur acné juvénile tournaient en compagnie de quelques potes dévoués et pour une poignée de cacahuètes un petit film terriblement gore, **Evil Dead**. Six ans plus tard, l'inévitable séquelle souffre de sévères coups de ciseaux. Résultat : vingt minutes de film chutent sur le plancher de la salle de montage. Aujourd'hui, conscient du regain de censure et du désir du public de voir autre chose que des types se tronçonner en menus morceaux, Sam Raimi décrète : *"**Evil Dead III** ne sera pas un film gore. A vrai dire, **Evil Dead III** est autant un film d'horreur qu'un film d'aventures. Tous les effets se basent sur les superstitions et la peur qu'engendre Le Livre de la Mort, le Nécronomicon"*. **Evil Dead** raconte la quête de ce fameux grimoire inventé de toutes pièces par l'écrivain Howard Phillip Lovecraft d'après des ouvrages de sorcellerie remontant au Moyen-Age. Après avoir été aspiré par une tornade temporelle dans sa cabane au fond des bois, Ash (Bruce Campbell) se réveille en pleine époque médiévale et **Evil Dead II** s'arrête sur cette image : un homme du vingtième siècle, une tronçonneuse remplaçant avantageusement une main tranchée, au milieu de chevaliers en armures. **Evil Dead III** enchaîne aussi sec. Déboussolé, Ash est fait prisonnier par les hommes du Roi Arthur, lesquels le traînent, avec quelques autres captifs, au château du monarque. Là, après avoir vaincu un monstre hirsute au fond d'un puits, il gagne sa liberté et obtient de partir en chasse du Nécronomicon sans lequel il ne pourra jamais revoir sa fin de vingtième siècle chérie. Nanti d'une magnifique main mécanique au lieu de son engin à couper des bûches, Ash file vers le cimetière où doit se trouver le précieux ouvrage. Après quelques déboires, il l'arrache de son socle. Comble du malheur, il oublie de s'assurer une totale impunité contre l'Armée des Ténèbres en entonnant une formule magique formellement recommandée par un vieillard sage et barbu identifié à Merlin l'Enchanteur. Ash crie victoire tandis que les morts, souvent à l'état de squelettes, sortent de leur tombe pour passer à l'offensive contre la forteresse du Roi Arthur...

■ *"Par le passé, ma devise était en quelque sorte : plus c'est gore, mieux c'est. Aujourd'hui, avec **Evil Dead III**, nous nous orientons dans une voie différente. Si quelques éléments horrifiques ont survécu, nous jouons davantage de la comédie pure, de l'aventure. Nous attendons des réactions différentes du public. Bruce Campbell lui aussi désirait changer de registre tout en poursuivant la saga. La meilleure façon d'y accéder était de modifier sa tonalité, d'amener le public à rire, tout en préservant un rien d'horreur"*. Les amateurs purs et durs du **Evil Dead** des débuts, celui où les girlfriends soudain zombifiées enfonçaient des crayons dans les talons de leurs camarades, ne s'en remmettront peut-être pas. Au déferlement de sang poisseux et à la décomposition accélérée de ses protagonistes, Sam Raimi préfère en cette année 1993 la farce, la rigolade pure et simple, la gaudriole parfois. Sa référence ultime : les Trois Stooges, trio de comiques américains inconnus ou presque dans l'hexagone. Imaginez donc Sim, Jacques Balutin et Patrick Topaloff réunis, et vous aurez une idée précise du niveau atterrant de ce "team" en activité durant les années 50. Mais les Américains n'éprouvent aucune honte à les aimer, voire à les aduler. Comme Sam Raimi.



■ La princesse Sheila (Embeth Davidtz) enlevée par une gargouille à la solde du démon.

Ce dernier demande aux responsables des maquillages de prévoir leurs effets spéciaux en conséquence. Avec zèle, Bruce Campbell se conforme à cette priorité. Aucun problème : il vénère les Trois Stooges autant que Sam Raimi. Il joue donc à fond le jeu du gros comique lorsqu'une demi-douzaine de ses duplicatas miniaturisés le harlècent. Encore plus à fond lorsqu'une seconde tête antagoniste lui pousse sur l'épaule... *"Nous avons essayé de saisir l'essence des films que nous avons tant appréciés du temps de notre enfance. Alors que **La Nuit des Morts-Vivants** nous a servi d'inspirateur pour **Evil Dead II**, nous nous basons désormais sur **Jason et les Argonautes**, **Le Septième Voyage de Sindbad**. Que les amateurs de films d'horreur ne soient pas déçus de cette option, nous leur donnons simplement quelque chose de différent, quelque chose que vous n'avez pas vu au cinéma depuis longtemps"* poursuit Sam Raimi. **Jason et les Argonautes**, **Le Septième Voyage de Sindbad**, des titres autrement plus illustres que la filmographie complète des Trois Stooges. A travers eux, Sam Raimi rend un vibrant hommage à Ray Harryhausen, cet animateur spécialisé dans les squelettes escrimeurs et les monstres préhistoriques vindicatifs... Les responsables des effets spéciaux de **Evil Dead III** s'emploient à respecter cette tradition épico-mythologique, plus particulièrement dans le siège du château par des myriades d'os non recouverts de peau. La séquence où Ash se retrouve ligoté par ses jumeaux miniaturisés renvoie quant à elle aux **Voyages de Gulliver**... Pour définir l'aspect visuel général du film, Sam Raimi donne pour instruction au directeur artistique Anthony Tremblay de construire ses décors en s'inspirant du look des vieux **Frankenstein** des années 30... Logique que **Evil Dead III**, fortement ancré dans un passé cinéphilique glorieux, exhale ce doux parfum rétro, cependant altéré par un humour de potache. Evidemment, un monstre combattant comme un kickboxer et une sorcière servant de punching-ball à un Ash déchaîné, ce n'est pas du fantastique millésimé de la meilleure cuvée...

■ Mais Sam Raimi trouve matière à justifier des séquences aussi loufdingues que celles-là. *"L'humour qui traverse **Evil Dead III** provient principalement du décalage entre cet homme du vingtième siècle et l'environnement médiéval dans lequel il évolue. Ash est un type qui, auparavant, ne s'est jamais battu pour une cause. Ces nouveaux alliés possèdent des codes totalement différents"*. A Ash de passer paradoxalement pour le barbare, le nigaud à qui tout tout réussit miraculeusement. *"Bien sûr, effets spéciaux et technique comptent beaucoup dans **Evil Dead III**. Mais ma préférence va toutefois à Ash. Il ouvre souvent sa grande gueule, il se montre peureux, il ment effrontément. Exactement comme vous et moi dans certaines circonstances. Ash fait preuve d'une certaine humilité, mais seulement dans les cinq dernières minutes du film, pas tant que ça après tout. Ash morfle un maximum pour le bien du public. Dans un certain sens, cette attitude est noble. J'ai ma petite théorie sur le personnage : plus qu'un scénario élaboré, que le look et les bonnes blagues, le public veut voir Ash déguster à plein rendement. Plus il en prend plein la gueule, plus les gens prennent leur pied"* explique Sam Raimi, conscient du calvaire qu'il fait subir à son protagoniste depuis le premier **Evil Dead** en 1982, et à son interprète, Bruce Campbell, un tantinet maso.

■ Moins friand d'atrocités que par le passé, Sam Raimi lave le troisième tome de la saga **Evil Dead** de tout sang. Déplorable attitude destinée à solliciter un grand-public jusque-là revêche aux déboires d'outre-tombe de Ash ? Un tout petit peu. Mais, film épique cherchant l'inspiration du côté d'**Excalibur** et des **Chevaliers de la Table Ronde**, **Evil Dead III** atteint son objectif. Ce n'est pas le film d'horreur expurgé et ripoliné que certains vont broyer dans leur colimateur, mais une fresque cartoonesque qui doit, dans ses meilleurs moments, davantage à Tex Avery qu'à **La Nuit des Morts Vivants**.

■ **Marc TOULLEC**

Army of Darkness, Evil Dead III. USA. 1991/92. Réal.: Sam Raimi. Scén.: Sam Raimi & Ivan Raimi. Dir. Phot.: Bill Pope. Mus.: Joe LoDuca & Danny Elfman. Effets spéciaux : KNB-EFX Group, Tony Gardner & Alterian Studios, Introvision. Prod.: Robert Tappert, Bruce Campbell & Sam Raimi pour Renaissance Pictures/Dino de Laurentiis/Introvision. Int.: Bruce Campbell, Embeth Davidtz, Marcus Gilbert, Bill Moseley, Patricia Tallman... Dur.: 1 h 35. Dist. provisoire : Le Studio Canal +. Sortie nationale prévue en mai ou juin 1993.

interview

BRUCE CAMPBELL

Alors que la première mouture d'Evil Dead n'était encore qu'un moyen métrage gore tourné par des étudiants, Bruce Campbell était là. Il incarnait même le monstre dans cette version inédite du film d'horreur le plus novateur des années 80. Fidèle ami de Sam Raimi, pilier de sa maison de production, *Renaissance Pictures*, Bruce Campbell est, depuis, devenu le héros malgré lui de cette saga. Aussi frénétique dans son jeu que le sont les films au niveau du rythme et des péripéties, ce comédien doux, dur et dingue, donne son point de vue...

Vous ne trouvez pas que *Evil Dead III* est nettement plus soft question gore que les deux précédents ?

Sam Raimi est vraiment une poule mouillée ! Que voulez-vous que j'y fasse ? Sérieusement, l'aspect moins sanglant du film est un fait économique. Quand, pour le premier **Evil Dead**, vous investissez seulement 350.000 dollars, que cet argent provient de la poche de gens qui n'ont rien à voir avec le monde du cinéma et qui ne peuvent rien vous imposer, vous agissez à votre guise. Vous faites ce que vous avez envie de faire sans restriction aucune. Pour **Evil Dead 2**, nous avons souffert de l'intervention de la censure. Le film coûtait 3,5 millions de dollars, le producteur voulait sortir le film dans un circuit aussi large que possible et une éventuelle interdiction aux moins de 17 ans l'aurait rendu très nerveux. Pour bénéficier d'une sortie digne de ce nom, nous avons dû couper 17 minutes de scènes dures. Mais Sam Raimi est habitué à ce genre de truc. Sur **Darkman**, à la suite des sneak-previews, il a sucré une séquence où Larry Drake faisait l'amour à des lingots d'or. Il existe une corrélation directe entre l'intensité d'un film et son budget. Lorsque vous n'avez pas d'argent ou presque, vous faites **Henry, Portrait of a Serial Killer**. Lorsque vous avez un gros budget, vous faites **E.T.** ou quelque chose comme ça. Pour cette raison, **Evil Dead III** se montre plus pingre en effets spéciaux sanglants que les deux autres **Evil Dead**. D'autre part, Sam Raimi ne désire pas refaire le même film, avec les mêmes trucs, toute sa vie. A force de répeter perpétuellement les mêmes scènes, vous obtenez un résultat pas vraiment folichon. Au stade de l'écriture du scénario, nous nous sommes dit qu'il valait mieux exploiter le potentiel de l'époque médiévale que de revenir au gore.

On a l'impression que vous souffrez le martyre sur le tournage des *Evil Dead*...

Sam Raimi me fait beaucoup souffrir. Il m'a engagé dans une série de films qui font vraiment très mal, qui demandent beaucoup de sacrifices, dans lesquels vous en prenez plein la gueule. Sam Raimi a fait de moi le premier punching-ball humain ! Sur le plateau de **Evil Dead III**, ce fut plus dur encore que sur les deux précédents. La préparation des effets spéciaux demandait des délais interminables sous une chaleur éprouvante le jour et dans un froid glacial la nuit. Nous étions en plein désert. Je portais un harnais sur une main, un autre qui tenait la fausse tête, un troisième qui tenait le maquillage me couvrant le visage. Pendant une longue période, chaque jour de travail me réservait de nouveaux tourments. Souvent, je ne pouvais pas manger, pas boire, sinon avec une paille, et même pas aller aux toilettes ! Malheureusement, ou heureusement si vous voulez, je figure dans une quantité incroyable de plans. Je ne pouvais donc pas dire à Sam Raimi : "Maintenant, tu peux tourner le monologue de Joe Blow". Il n'y avait pas de Joe Blow ! Il n'y avait personne d'autre ! Au début du tournage, c'était nettement plus aisé. Il y avait d'autres comédiens, mais évidemment, comme dans tout bon **Evil Dead**, la plupart des protagonistes meurent. Sauf Ash bien sûr ! C'est pourquoi à la fin des prises de vues, Sam Raimi ne se consacrait plus qu'à moi. Je devais vêtir telle tenue, puis telle autre, enlever le maquillage, l'apposer de nouveau. J'étais en quelque sorte prisonnier de tous les compartiments d'une porte tournante et je devais me tenir prêt à la moindre demande de Sam.

Il ne faut pas être un peu maso pour tourner dans un *Evil Dead* ?

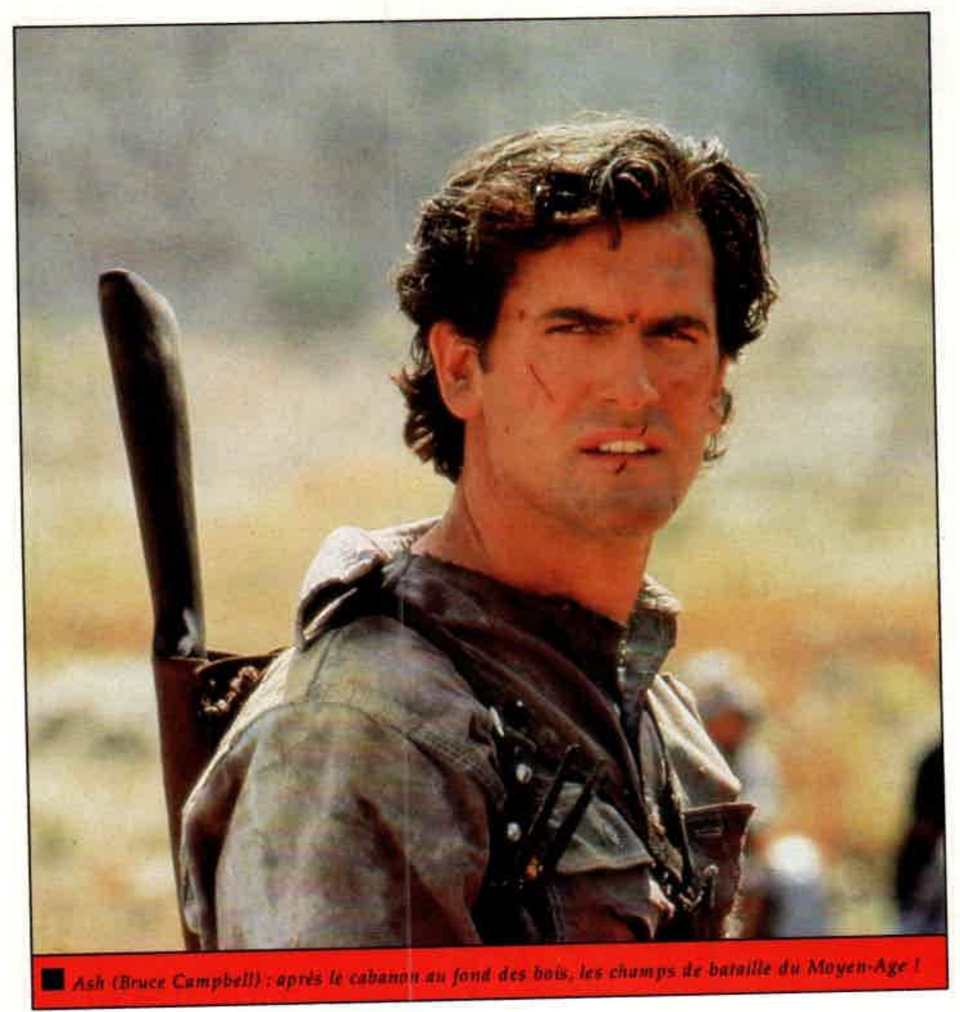
Les **Evil Dead** sont plus faciles à voir qu'à interpréter. Avant de tourner, je me mets en parfaite condition physique, je fais des pompes, du sport. Pas question d'être du genre ramolli. De plus, il vous faut connaître exactement le scénario dans ses moindres détails car, vu les contingeances techniques, il est impossible de tourner les scènes dans l'ordre chronologique de l'histoire. On peut débuter par la séquence 428 et enchaîner directement sur la 22. En permanence, vous devez savoir où vous en êtes. Une forte concentration est, de plus, capitale. Lorsque des techniciens fument des clopes, boivent du café et potassent le journal, et que vous êtes en face, en costume sur un champ de bataille médiévale, vous avez intérêt à être plongé dans l'action, sinon vous décrochez et perdez votre personnage et l'environnement de vue. Jouer dans un **Evil Dead** est ardu, mais c'est également un investissement. Si vous flemmardez, si vous négligez votre jeu, le film vous poursuivra toute votre vie. Avant l'expansion de la vidéo, un comédien m'a confié : "Je peux être mauvais comme un cochon sans que personne ne le sache". Il s'en allait travailler aux Philippines dans une série B. Maintenant, via le laser et la vidéo, tout le monde peut se rendre compte un jour ou l'autre de vos ratés. Chaque fois que je revois les **Evil Dead**, je suis fier de mon travail. Je m'estime heureux même si j'en ai vraiment bavé sur le plateau.

Que pensez-vous de Ash, votre personnage ? Vous ne le trouvez pas un peu con-con sur les bords ?

Bien sûr que si. 70 fois sur 100, Ash se comporte comme un parfait crétin. Mais quand il faut se battre, il ne commet pas d'erreurs majeures. Seulement, Ash a l'esprit lent. Quand il s'assoit pour réfléchir à la situation, il en vient toujours à partir bille en tête, prêt à foncer dans le tas. On ne peut pas réellement le percevoir comme un type normal ; Ash est plutôt un personnage de dessins animés, une sorte de Coyote dans les ***Bip-Bip***. J'apprécie en lui le fait qu'il entraîne, par son imbécilité, la mort de centaines de personnes. Dans **Evil Dead II**, il est tout de même assez bête pour revenir dans la cabane où sont morts ses amis. Dans **Evil Dead III**, il néglige la formule magique qui pourrait le préserver de l'armée des morts et cela entraîne une sanglante bataille. Ash a un gros problème : lorsqu'il pense, il pense mal, de travers. Il prend toujours de mauvaises décisions. S'il ne peut gamberger, il se précipite inévitablement sur la hache pour se tirer d'affaire. Ash est un con mais je l'aime bien. Il est vulnérable, je préfère ça aux héros invincibles, sûrs d'eux.

Pourquoi Sam Raimi ne vous a-t-il pas demandé d'incarner Darkman ? Vous auriez été parfait, non ?

J'aurais apprécié, Sam aussi. Mais le studio a mis 30 millions de dollars dans le projet. Quand il a fallu trouver une vedette, les pontes de *Universal* n'ont pas hurlé "Bruce Campbell" ! Pour eux, je suis un tout petit comédien tournant dans des films fauchés ; ils préféraient faire confiance à un acteur sortant de productions d'une autre envergure. **Evil Dead III** vient d'être victime du même état d'esprit. Le distributeur américain, *Universal* toujours, considère que la fin tournée par Sam Raimi n'est pas satisfaisante. Les responsables ont du mal à accepter que le film soit l'aboutissement d'une série. Ils ne veulent absolument pas que l'on connecte **Army of Darkness**, qui est le titre américain de **Evil Dead III**, à **Evil Dead I et II**. Pour eux, ce sont deux films gore cheap. Ils désirent éviter que le public ne fasse la liaison. Mais, déjà, Sam Raimi, Robert Tappert et moi pensons à un **Evil Dead IV** qui se déroulerait dans le futur. Un **Evil Dead** où Ash serait un sauvage, un être primaire dans un monde excessivement civilisé.



Ash (Bruce Campbell) : après le cabanon au fond des bois, les champs de bataille du Moyen-Age !

Propos recueillis à Sitges par
C. et S. BILLETER & Vicky Domazet





1 - Le monstre du puits. Il pratique même les arts martiaux !

2 - Evil Ash (Bruce Campbell), général en chef de l'Armée des Ténèbres.

3 - Le tambour de l'Armée des Ténèbres. Même les morts marchent en cadence !

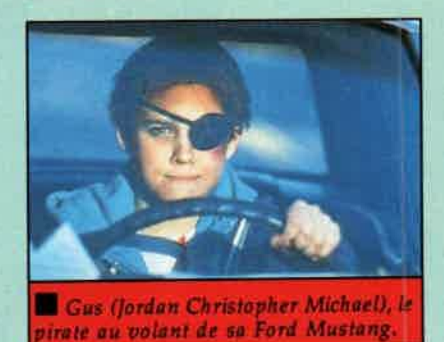
4 - Un squelette qui possède encore certaines ressources et une épée tranchante.



Motorama

Un gosse de 10 ans conduit une bagnole dans un univers tout rose où les gens sont complètement barges. Motorama voyage de long en large sur des routes infinies qui mènent tout droit à un "Twin Peaks" plus déglingué que celui de Lynch...

Gus est un gamin de 10 ans qui traverse une Amérique étrange où les Etats ont pour nom Tristana, North Lyndon ou Essex, et où les dollars ressemblent à des billets de Monopoly, à bord d'une superbe *Ford Mustang* volée, aussi rouge que la sauce d'une pizza. Il conduit cette voiture grâce à des talonnettes de sa fabrication. Sa quête : des cartes de jeu qu'on se procure dans les stations Chimera Oil. Ce jeu fonctionne comme le *Tacotac* : vous grattez et si vous êtes chanceux, vous découvrez une des lettres qui composent le mot "Motorama". Si vous réunissez toutes les lettres, vous gagnez 500 millions de dollars. C'est le rêve de Gus. Ainsi il pourra rejoindre la nymphe de ses rêves (Drew Barrymore, hyper sexy) qui l'attend sur une plage des Tropiques. Pour y arriver, Gus fait toutes les stations Chimera Oil du pays. Mais le rêve n'est jamais vraiment là où on l'attend. Dans ses pérégrinations, Gus rencontre un tas de gens bizarres : un pompiste qui colle ses photos sur un cerf-volant qu'il laisse haut dans le ciel, un couple sado-maso qui lui crève un œil, des hells angels qui le défient au bras de fer et lui font payer ses défaites en lui tatouant le bras, un propriétaire de motel qui fait la chasse aux écureuils ou encore un papa flambeur qui abandonne ses gosses dans la forêt.



Gus (Jordan Christopher Michael), le pirate au volant de sa Ford Mustang.

On navigue en plein ***Twin Peaks***. Barry Shils et Joseph Minion, réalisateur et scénariste de **Motorama**, ont créé un univers qui ressemble comme un frère à celui de la série de David Lynch. Les couleurs pétaradantes



A la recherche des lettres perdues...

et le casting effarant composé de tronches impressionnantes sont là pour renforcer le côté lynchien du film. Pour ceux qui n'auraient pas encore saisi la source d'inspiration de **Motorama**, c'est Jack Nance, l'acteur fétiche de Lynch, vu dans tous ses films depuis **Eraserhead**, qui est le tenancier chasseur d'écureuils du motel. On retrouve aussi dans **Motorama** des grands noms de la série B (Dick Miller, Michael J. Pollard), des stars du rock (Meat Loaf) ou des comiques du *Saturday Night Life*. Tout ce monde-là a l'air de bien s'amuser dans ce film à la mise en scène léchée, où l'absurde prend le pas sur la logique, le tout dans un esprit bon enfant. Et malgré les quelques défauts de ce road-movie surréaliste (une fin trop poussive, des filiations parfois trop évidentes et certains effets attendus et pas indispensables), on est nous aussi amusés, surpris et même parfois étonnés par ce **Motorama**.

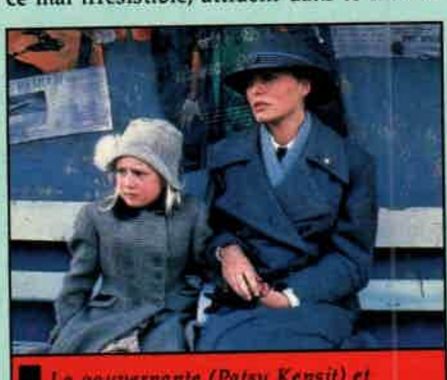
Didier ALLOUCH

USA. 1991. Réal.: Barry Shils. Scén.: Joseph Minion. Dir. phot.: Joseph Yacoe. Mus.: Andy Summers Prod.: Donald P. Borchers. Int.: Jordan Christopher Michael, Mary Woronov, Susan Tyrell, Jack Nance, Dick Miller... Dur.: 1 h 30.

Le Tour d'Ecrou

Henry James détourné, adouci, dans cette production trop sage, trop conventionnelle, et pourtant porteuse des germes d'un grand film que l'écrivain avait déjà généré en 1962.

Les Innocents de Jack Clayton en 1962, **Le Corrupteur** de Michael Winner en 71 et **Le Tour d'Ecrou (The Turn of the Screw)** en 92. Les adaptations cinématographiques du livre d'Henry James tombent avec régularité. Mais est-ce bien nécessaire ? **Les Innocents**, un pur chef-d'œuvre, terrifiant sans recourir au moindre effet, et étouffant par son noir et blanc admirable, écrase déjà la version de Michael Winner où un Marlon Brando pachydermique cabotine allègrement. C'est dire si **Le Tour d'Ecrou** ne supporte pas la comparaison. Le film est signé Rusty Lemorande, scénariste d'**Electric Dreams** et réalisateur maudit d'une adaptation catastrophique de **Voyage au Centre de la Terre** que la *Cannon* abandonne en cours de tournage pour le bricoler ensuite au montage. Honnête, Rusty Lemorande veut bien faire, instaurer progressivement une atmosphère vénéneuse dans cette imposante bâtisse où, de la frustration sexuelle de la gouvernante (Patsy Kensit, parachutée), naissent des sortilèges. Apparaissent le diabolique domestique Quinn, la servante morte par amour pour lui dans des séquences oniriques, ridicules lorsqu'elles donnent dans l'érotisme grand-guignolesque, et plastiquement belles quand la défunte s'égosille sous une pluie battante. A l'image du film, soigné mais futile, les enfants Miles et Flora, sous l'influence néfaste de Quinn, restent très en deça des potentialités de leurs personnages. Aucune ambiguïté ne passe, aucune cruauté, aucune attraction pour ce mal irrésistible, attractif dans le film de



La gouvernante (Patsy Kensit) et Flora (Clare Szekeres) : un instant de quiétude avant l'enfer.



Patsy Kensit et Stéphane Audran : un casting vraiment cosmopolite.

Jack Clayton. Rusty Lemorande adule pourtant **Les Innocents** qui l'a traumatisé à l'âge de 7 ans. Il vénère le livre d'Henry James. Transi d'admiration, il verse dans le propret, la confection très télévisuelle. Il filme les yeux écarquilllés de Patsy Kensit, sa petite bouche entre-ouverte, mais, jamais celle-ci, désespérément mignonne et coincée, n'atteint le dixième de l'intensité du jeu de Deborah Kerr dans la ghost-story de Jack Clayton. Une erreur de casting. Quant à Julian Sands, il fait une rapide apparition, allongé à fumer de l'opium. Au bénéfice de ce **Tour d'Ecrou**, une jolie musique.

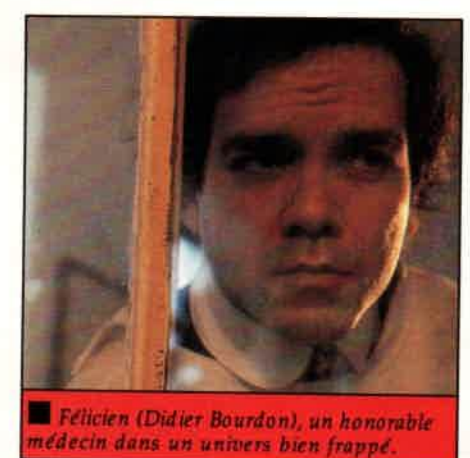
Marc TOULLEC

The Turn of the Screw. Grande-Bretagne/France.1992. Réal.: Rusty Lemorande. Scén.: Rusty Lemorande d'après le roman d'Henry James. Dir. Phot.: Witold Stok. Mus.: Simon Boswell. Prod.: Electric Pictures/ Michael White Productions. Int.: Patsy Kensit, Stéphane Audran, Marianne Faithfull, Julian Sands, Olivier Debray, Clare Szekeres, Joseph England... Dur.: 1 h 35. Dist.: Artédis.

L'Oeil Qui Ment

Un monde dément que celui de l'Argentin Raoul Ruiz, un monde où la logique n'est pas de mise, où tout se dérègle au contact d'un surnaturel toujours synonyme de gags visuels et de renversement des valeurs...

Il existe un univers labellisé Raul Ruiz, une planète tordue où s'entrecroisent humour loufoque, surréalisme, intellectualisme, fantastique, cinéma presque bis, clins d'œil, références culturelles... De ce bric-à-brac sort souvent une poésie, un sentiment rare d'inédit. Des **Trois Couronnes du Matelot** à **Régime sans Pain**, Raul Ruiz s'est bâti un style personnel, cocasse, baroque, choisissant des angles de prises de vues insolites, des plans tarabiscotés. Tout cela s'étiole dans **L'Oeil Qui Ment**, une parabole sur le miracle, sur ce qui fait la réputation d'un endroit sanctifié comme Lourdes. C'est justement de ces lieux saints que Raul Ruiz se rie ici. Il se moque ouvertement de la profusion de saints, de vierges, spécialisés dans tel ou tel domaine, à travers des plans piquées aux images pieuses, de celles servant de marque-pages pour bréviaires. "*En fait, je reprends certains éléments du cinéma d'horreur et, au lieu des les intégrer dans une structure religieuse chrétienne, avec le diable, je les conforte à une idéologie gnostique. Il est donc question de l'androgyne, de la multiplicté des âmes et de la multiplicté des mondes, de la coexistence de plusieurs personnes à l'intérieur d'un même corps. Contrairement aux apparences, on peut dire que ce film n'est pas loin de ce faisaient les Monty Python*" explique le réalisateur.

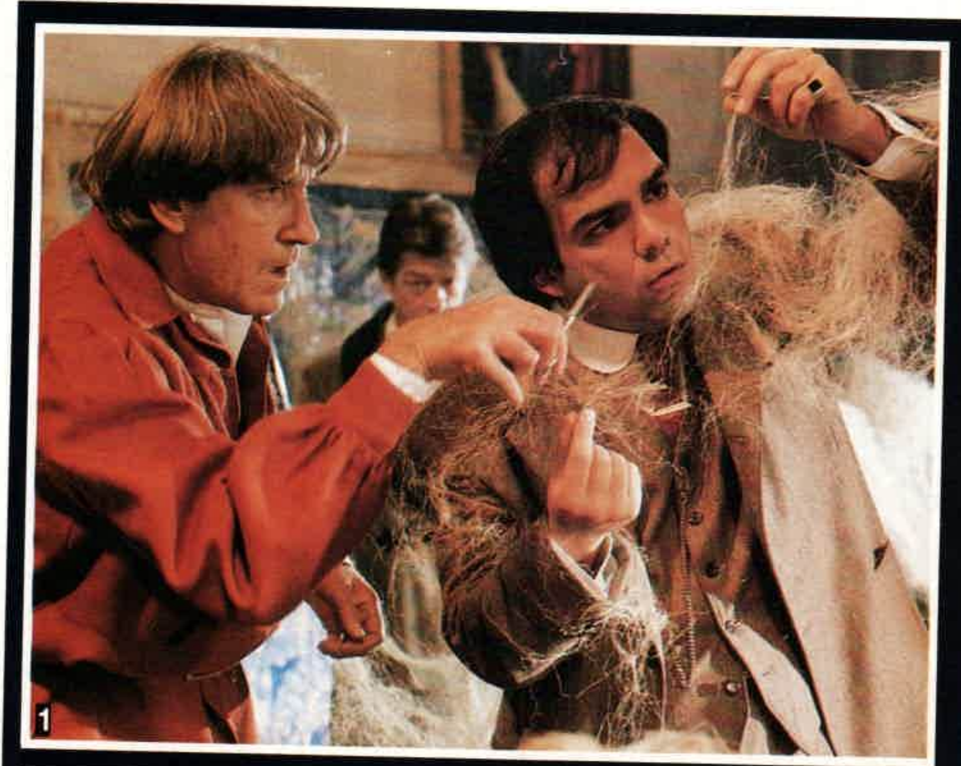


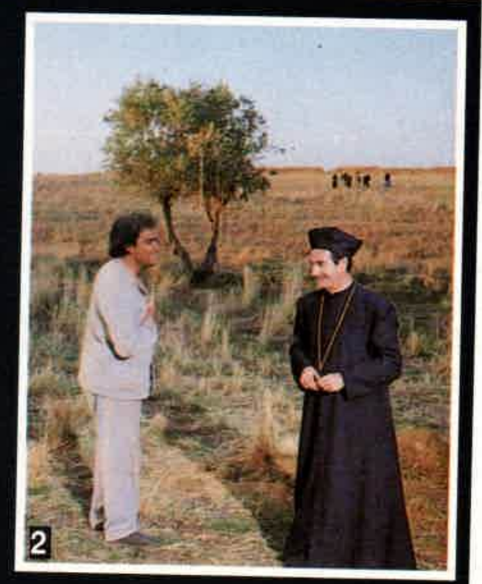
Félicien (Didier Bourdon), un honorable médecin dans un univers bien frappé.

Pas loin lorsque, peu après la Première Guerre Mondiale, le scientifique Félicien (Didier Bourdon, très sobre) s'en va au Portugal récolter un héritage. Tous ses deniers se sont volatilisés dans une usine à fabriquer des béquilles, un instrument bien utile en ces lendemains de conflit. A peine arrivé, son scepticisme est mis à rude épreuve. Dans cette radieuse région d'Alentejo, il pleut des objets hétéroclites, les habitants dorment le jour et sortent la nuit, les chiens, vénérés, peuvent dévorer les vieillards, on enterre les vivants, y compris le curé (Daniel Prévost, poilant), les saintes apparitions sont réglées avec l'exactitude d'un horloger suisse... Bref, l'irrationnel règne en maître dans ce village. Au-delà, **L'Œil Qui Ment** défie la narration, la logique. Raul Ruiz s'amuse à cultiver des champs de béquille, à brouiller les pistes en doublant chaque protagoniste d'une seconde personnalité, ce qui provoque parfois des scènes pour le moins saugrenues, comme celle où John Hurt simule (hors-champ) la masturbation de sa partie masculine puis féminine. Pince-sans-rire, Didier Bourdon assiste à cette avalanche d'événements incongrus. A son image, imperturbable et distant, Raul Ruiz reste en deça du potentiel d'un histoire dingue qui porte pourtant sa signature. C'est comme si le metteur en scène, timide, ne trouvait que par intermittence l'audace, l'inventivité, l'imaginaire et l'humour nécessaires à la mise en images des mots d'un scénariste définitivement fondu.

Marc TOULLEC

France. 1991. Réal.: Raul Ruiz. Scén.: Raul Ruiz & Paul Fontaine-Salas. Dir. Phot.: Ramon Suarez. Mus.: Jorge Arriagada. Effets spéciaux : Alain le Roy/Excalibur. Prod.: Léonardo de la Fuente/Sidéral Int.: Didier Bourdon, John Hurt, Lorraine Evanoff, David Warner, Daniel Prévost, Myriem Roussel, Filipe Dias... Dur.: 1 h 40. Dist.: Sidéral. Sortie nationale prévue le 20 juin 1993.







1 - L'excentrique Félicien (David Warner) piège Félicien dans son laboratoire envahi par une curieuse végétation.

2 - Félicien et le curé (Daniel Prévost), un drôle de paroissien.

3 - Le Marquis (John Hurt) et Ines (Lorraine Evanoff) : un couple insaisissable.









1 - Hitch (Robert Burke), un ange exterminateur dans le désert de Namibie.

2 - Le sorcier conjure l'action de Satan.

3 - Hitch et Wendy Robinson (Chelsea Field) : le démon et une proie qui se rebiffe.

4 - Ville Fantôme, stetson, cache-poussière... Le western spaghetti à la rencontre du fantastique.

5 - Hitch, bleu comme l'enfer, furieux de voir sa victime se rebeller.

Le Souffle du Démon

Révélé voici deux ans par le techno-clippeux Hardware, Richard Stanley abandonne la robotique en folie pour un fantastique plus traditionnel. Traumatisé par la virtuosité de Sergio Leone, il tente un mariage impossible : magie noire et western spaghetti. Mais cette union se solde presque aussitôt par un divorce...

■ Richard Stanley a de l'ambition, c'est sûr. Avec un tas de ferraille et quelques protagonistes coincés dans un appartement mal éclairé, il interprète l'Apocalypse à sa façon. Cela donne **Hardware**, dernier fleuron de la science-fiction clippée, assaut du robot Mark 13 contre une artiste trop avant-gardiste. Originaire d'Afrique du Sud, Richard Stanley peut, vu le succès de **Hardware**, mettre en images un caprice de cinéaste et abandonner à la casse son Robby belliqueux. *"Il y a quelques années, lors d'un voyage assez long, le train s'est arrêté dans une toute petite ville après avoir traversé un désert. Je suis descendu pour me dégourdir les jambes, je me suis baladé dans les environs ; le patelin paraissait paisible, presque ennuyeux. Six mois plus tard, j'apprenais par un journal que des morceaux de corps humains y avaient été découverts dans une voiture abandonnée. Cela m'a intrigué : comment les habitants d'un endroit aussi dépourvu d'intérêt ont-ils pu tuer, découper des gens et profaner leur cadavre"*. Nous sommes en 1984 et Richard Stanley, encore étudiant à l'Ecole de Cinéma du Cap, réalise une première version du **Souffle du Démon**. Plutôt téméraire, il choisit de planter ses caméras sur des sites encore inexplorés. Des tempêtes, l'intervention brutale des flics locaux et des accidents automobiles viennent à bout de la volonté du jeune réalisateur. Ce **Souffle du Démon** première manière ne dépassera pas les 45 minutes de métrage. *"Il semblait que nous n'étions pas seuls dans ce coin de désert"* commente le comédien Russell Copley, vedette du film avorté, probablement désireux d'entretenir un climat larvé de malédiction, à deux doigts d'annoncer qu'un sorcier du cru aurait jeté un sort sur l'équipe...

■ *"Le Souffle du Démon met en scène des forces étranges qui ont vu le jour à l'époque de la colonisation allemande en Afrique du Sud. Dans son ensemble, ce pays est vraiment dément, insensé, car il affiche le taux le plus élevé de morts violentes au monde. Il y existe tellement de psychopathes ! Aujourd'hui, la Namibie est devenue un pays très tranquille, tout du moins pour une république africaine"*. Paisible peut-être, mais Richard Stanley ne saurait filmer la tranquilité. Dans des paysages évidemment arides, lunaires, presque artificiels (d'où la sensation d'une reconstitution d'un morceau d'Afrique sur les dunes espagnoles d'Almeria), il place un pion, un curieux baladin de la mort, Hitch, voyageur éternel tournant inlassablement dans le désert de Namibie. Hitch remplit une mission salvatrice : il repère une victime seule, la photographie, la séduit, lui fait l'amour, et, à l'aide d'un grand couteau, l'écorche, la mutile avant de barbouiller, avec son sang, d'énigmatiques symboles sur les murs. Wendy Robinson, une beauté en passe de rompre avec son mari, prend le tueur en auto-stop. Pour elle, Hitch ne fera pas d'entorse à son implacable logique. Désemparée, solitaire, Wendy constitue la proie idéale, une offrande de plus au démon...

■ *"Le Souffle du Démon est incroyablement difficile à décortiquer, à définir. Disons qu'il s'agit d'un thriller/psycho-killer/western-spaghetti qui touche à l'Afrique, à la folie, aux rapports humains et au divorce"*. Rien que ça. Mais, dès les premières images, **Le Souffle du Démon** renvoie essentiellement au western-spaghetti dont Richard Stanley est un fervent admirateur. Musique ultra mélodique empruntée à Ennio Morricone, look très **Il Etait une Fois dans l'Ouest** de Hitch (le long manteau), environnement inhospitalier et désertique, mouvements de caméra gratuits propres au



■ *Une silhouette évocatrice, celle de Hitch (Robert Burke), auto-stoppeur sur une route qui mène à l'enfer.*

genre... Tous les stéréotypes se sont ici donnés rendez-vous. Tous y compris un héros négatif qui affiche une étonnante ressemblance avec l'homme sans nom, le Clint Eastwood de **Pour une Poignée de Dollars**. *"Robert Burke, l'interprète de Hitch, a un regard semblable à celui de Clint Eastwood jeune. Comme le diable devait être sexy, il était parfait. Dans le but de trouver le comédien idéal, j'ai effectué un petit sondage auprès de mes amies. Clint Eastwood est arrivé en tête, Robert Burke juste derrière"*. Richard Stanley réquisitionne non seulement le western à l'italienne, mais également les thrillers horrifiques de Dario Argento. *"En fait, **Le Souffle du Démon** est la combinaison de Sergio Leone et de Dario Argento. J'ai toujours pensé que les pistoleros sont les premiers serial-killers ; ils arrivent dans une ville pour descendre la majorité des habitants. Hitch est ainsi un croisement entre L'Homme sans nom et Jack l'Eventreur, pouvant à loisir modifier son apparence. Les vingt dernières minutes du film sont, à mon sens, un hommage à **Opération Peur** de Mario Bava. Une fois que nous sommes rentrés dans la ville fantôme, nous plongeons du coup dans un univers à la **Inferno**, à la Mario Bava"*.

■ Il n'arrête pas, Richard Stanley, de se référer au cinéma populaire italien, à ses genres les plus vénérés, à ceux qui comptent dans leurs rangs les cinéastes les plus doués. Sergio Leone, Sergio Corbucci, Dario Argento, Mario Bava... Leurs ombres persistent à planer d'un bout à l'autre du **Souffle du Démon**. Une autre influence : l'Argentin Alejandro Jodorovski dont le chef-d'œuvre, le western métaphysique, surréaliste et cruel **El Topo**, dicte à Richard Stanley quelques unes de ses options plastiques et narratives. Plutôt que de persévérer dans la voie de la science-fiction, des ordinateurs et des puces électroniques comme le souhaitent les producteurs américains soucieux de lui refourguer leurs scripts miteux, le réalisateur de **Hardware** remixe donc son passif cinéphilique, saupoudré d'une large dose de magie, de surnaturel, à la fois héritée de son amour pour Lovecraft et de la profession de sa mère, anthropologue. Dès son plus jeune âge, Richard Stanley entre en contact avec la magie noire, les superstitions, les gris-gris... Tout ressort dans **Le Souffle du Démon**, juxtaposé au western, aux thrillers de Dario Argento.

■ Richard Stanley brasse les mythes, les mythologies, les clichés, les silhouettes, balaie son immense plateau, le désert, de larges mouvements de caméra depuis un hélicoptère comme Sergio Leone filmant un touareg dans une pub pour *Miko*... Il brasse, peaufine chaque image du désert, soigne les évolutions de Hitch, son look, ses déplacements comme le fait un grand couturier pour un défilé de mode. Une attention maniaque, quasi obsessionnelle que Richard Stanley exprime au point d'oublier son histoire, tiraillée par d'incessantes ruptures de ton, par une soudaine pirouette technique, par des personnages parachutés, inexistants et antipathiques, par un pseudo intellectualisme. Richard Stanley n'aurait-il la fâcheuse tendance à s'établir en Jean-Luc Godard du fantastique, en Jacques Rivette du gore ? *"Comment définir réellement un film qui parle de politique et de magie, qui tente de comprendre la vraie nature du Diable ? Sûrement pas en l'enfermant dans la rubrique gore"* appuie le réalisateur que la modestie n'étouffe pas. Un rien prétentieux - foutu paradoxe lorsqu'on flirte avec le western spaghetti et le thriller horrifique rital, le Richard Stanley cérébral, vaguement social, coince, s'enlise dans les sables d'un désert photogénique. Mais quel talent lorsque, sa baudruche dégonflée, il retrouve les données rudimentaires des **Django** et autre **Sartana**. Regards clairs et yeux plissés par l'ardeur du soleil, cache-poussière, économie de dialogues, bottes usées, duel dans la ville-fantôme... L'espace de quelques plans miraculés, on peut comparer **Le Souffle du Démon** à **L'Homme des Hautes Plaines** de et avec Clint Eastwood. Inévitablement, on y revient.

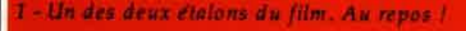
■ **Marc TOULLEC**

Dust Devil. Grande-Bretagne. 1992. Réal. & scén.: Richard Stanley. Dir. Phot.: Steve Chivers. Mus.: Simon Boswell. Effets spéciaux : Little John & Chris Halls. Prod.: Nick Powell & Stephen Woolley. Int.: Robert Burke, Chelsea Field, Zakes Mokae, Marianne Sagerbrecht, William Hookins, Russel Copely... Dur.: 1 h 30. Dist.: Sidéral. Sortie nationale le 27 janvier 1993.









1 - Un des deux étalons du film. Au repos !

2 - Le gros orteil : une zone érogène dans un film qui en comporte bien d'autres.

3 - Coquines, deux courtisanes pallient à la défection du mâle.

Sex and Zen

A Hong Kong, on ne produit pas uniquement des Chinese Ghost Story. Rusés, certains ont décidé de raconter la "Chinese Sex Story", l'historique de la sensualité asiatique faite d'images délicieusement kitsch, de voiles, d'estampes, et d'une première médicale : la greffe d'un zob de cheval sur un noble complexé par une virilité chétive...

■ Comme dit Zézette dans **Le Père Noël est une Ordure** : "Il a un gros machin, Félix !". Le seigneur Ming en arbore un du plus spectaculaire effet. De quoi faire pâlir les hardeurs les mieux montés du métier. Dans cette Chine médiévale, paillarde façon Rabelais, il paraît nécessaire pour un mâle d'afficher une virilité débordante. Si un noble constate que son domestique bénéficie d'une biroute plus éloquente que la sienne, il peut, de ce fait, partir d'une colère rouge. C'est ce qui arrive au valet de Ming, blessé dans l'entrejambe par son maître d'un coup de couteau. Pris de regrets, le maître conduit le blessé chez un guérisseur-sexologue obèse et rentrant dans des transes hypnotiques dès que retentit un orage. L'honorable praticien, un peu zinzin sur les bords, suggère à Ming de subvenir à son désir de virilité. Il lui greffe purement et simplement le braquemard d'un étalon assommé par une décoction. Lui-même anesthésié par une soupe chinoise, l'opéré voit disparaître son membre, tranché net par une mini-guillotine, au profit d'un enfin qui, en pleine forme, atteint la respectable longeur de cinquante centimètres. Désormais fier, Ming culbute sa jolie épouse comme il en rêvait et s'en va tester son manche sur quelques jolies conquêtes. Mais de tout on se lasse. Au terme de nombreuses galipettes dignes d'un concours de gymnastique, Ming se réfugie dans la méditation et l'austérité ; il se fait moine bouddhiste !

■ Le cinéma de Hong Kong ne nous avait guère habitués à ce genre de farce débridée, d'une adorable vulgarité, détournant les costumes, coiffures et décors de **Histoires de Fantômes Chinois** au profit de la gaudriole érotique. Mais cet érotisme n'est pas n'importe lequel. C'est vrai que **Sex and Zen** revendique tapageusement une source d'inspiration qui serait une espèce de Kamasutra asiatique écrit voici 4000 ans (!!!), mais, plutôt que de jouer les historiens-philosophes de la fesse en folie, le réalisateur lorgne les lauriers acquis depuis des lustres par Russ Meyers, le pape yankee du cul cartoonesque. Kitsch, Johnny Mak accommode ainsi le robuste humour cochon de son père spirituel au folklore chinois. Cela surprend, c'est le moins qu'on puisse dire, d'assister aux ébats de jolies courtisanes, salopes sous des airs de saintes nitouches, se pâmant de bonheur devant le sexe dressé, hors-champ, de notre Cyrano de la braguette. Sur l'air de "pince-moi, je rêve", Johnny Mak mitonne donc des saynètes jubilatoires pour affirmer que, contrairement à leur réputation, ses ancêtres sont des chauds lapins.

■ Evidemment, le ton n'est pas à la rigueur de **Epouses et Concubines** car on rigole beaucoup ici. On rigole de voir un soudard prendre sa compagne en équilibre sur une chaîne pendue à une poudre, de voir le même fornicateur la trousser, recto-verso, dans un profond baquet d'eau qui évoque intentionellement le bassin de **Histoires de Fantômes Chinois**. Il y a donc de tout dans **Sex and Zen** : deux courtisanes s'aimant, dos à dos, à l'aide d'un objet à la fonction double, une flagellation au fouet, la position dite de l'échelle... Et, clou du spectacle, une séquence digne de **Gwendoline** où l'étalon est soumis à l'appétit d'une vingtaine de beautés qui, après l'avoir excité à l'aide de plumes plantées sur des rouets, se jettent sur lui. Un grand moment. Si l'humour de **Sex and Zen** vole au ras des pâquerettes, son érotisme émoustille. Et sans jamais la moindre quéquette s'il-vous-plait. On en aperçoit bien une, mais en ombre... chinoise ! Idem pour les foufounes, la plupart du temps savamment planquées. Réputé pour un polar extrêmement violent, **The Long Arm of the Law**, Johnny Mak s'en donne à cœur joie. Rigolard, son film n'est peut-être pas très zen, mais néanmoins très sexe. Le public de Hong Kong lui a même réservé un joli succès dans une courte période où les films érotiques du cru étaient en vogue. Auprès de **Take Me, Pretty Woman, Pearl of Oriental** et autre **Erotic Ghost Story**, voilà de quoi, en filigrane, conjurer le mauvais sort, le retour de Hong Hong au giron pékinois en 1997. Après l'exorcisme de la peur par la violence, voici le rire jaune de la gaudriole corsée !

■ **Marc TOULLEC**

Hong Kong. 1991. Réal.: Johnny Mak. Scén.: Alex Lee. Dir. phot.: Peter Ngor. Mus.: Chang Wing Leung. Prod.: Johnny Mak/Golden Harvest. Int.: Lawrence Ng, Kent Cheng, Xu Jin-Jiang, Lo Leieh, Ami Yip... Dur.: 1 h 40mn. Dist.:

The Revenge of Billy The Kid

Non, ce ne sont pas les énièmes avatars au cinéma du pistolero américain en bas âge. Non, The Revenge of Billy the Kid n'est pas un western égaré à Avoriaz. Ce serait plutôt un drôle de Fantasia chez les Ploucs, dans le gîte peu accueillant d'une famille de paysans dégénérés victimes de la colère de Billy, le bouc humanoïde né d'éphémères amours zoophiles.

Il était une fois dans une ferme boueuse de Grande-Bretagne une belle et noble famille, les Mc Donald. Maman est une énorme matrone rougeaude et sale, papa un poivraud s'envoyant allègrement dans le gosier des lampées d'un breuvage du cru et lâchant quotidiennement une quantité phénoménale de pets. Lorsque le pépé vient à rendre l'âme, la progéniture, soucieuse d'économiser un cercueil, jette sa dépouille mortelle sur un tas de fumier où il fermente paisiblement. Pépé fournit en effet un engrais très efficace et la fille se rend régulièrement dans la proche bourgade forniquer en compagnie du fils de l'épicier. Un tableau charmant. Mais une naissance vient troubler cette tranquille existence rurale : c'est Billy, le fruit des amours de Gyles Mc Donald et d'une chèvre abusée. Compromis entre l'humain et le ruminant à cornes, le jeune Billy est mal accepté par son géniteur, lequel entreprend simplement de le supprimer. Mais Billy échappe miraculeusement à la mort. Adolescent, il revient, pas content du tout, sur les lieux du drame pour se venger des immondes McDonald.

Immonde, le mot n'est pas trop fort pour nommer les McDonald, la famille la plus bête, la plus méchante, la plus cradingue, la plus rapine qu'a jamais connue le Royaume-Uni. De quoi soulever un mouvement de protestation du monde paysan, blessé dans son honneur par ses ploucs particulièrement nauséeux. *"En fait, je ne visais pas les paysans et les fermiers en tournant **The Revenge of Billy the Kid**. Je voulais juste faire une comédie, amuser le public. Je ne me suis inspiré de personne en particulier pour décrire les McDonald. On m'a bien parlé d'une famille écocaisse vivant dans une grotte et bouffant de la chair humaine, de certains fermiers du Pays du Galle un peu dégénérés et crasseux. C'est d'ailleurs dans une ferme de cette région que nous nous sommes installés. Son propriétaire restait dans le coin pendant le tournage. Certaines séquences l'ont bien fait rire, mais nous avons forcément dû le vexer"*. Jim Groom, le réalisateur de cette farce parfumée au lisier, offre, peut-être un peu malgré lui, une image peu enviable de la paysannerie britannique. Un décor principal ultra-réaliste (une bicoque basse et mal éclairée, de la gadoue, du fumier), une bande sonore explicite (des pets, des rots), des situations très scabreuses (un accouplement aussi frénétique que peu érotique entre Gyles et Gretta McDonald, qui ne sont pas vraiment des canons de beauté)... **The Revenge of Billy the Kid** est vraiment un trash movie qui pue, qui refoule du goulot un arôme fétide fait d'effluves de chique et d'alambic. C'est un peu comme si John Waters, le prince yankee du mauvais goût, s'installait dans un ranch du fin fond de l'Arkansas pour régler leur compte à tous les bouseux qui y traînent. *"Si vous prenez le film au premier degré, vous serez choqué. Il n'était pas question de heurter les gens. Peut-être un tout petit peu. On voulait juste se marrer"*. Le mot est juste, car "rire" semble un peu saugrenu pour donner une idée exacte de la verdeur du vocabulaire en pratique chez les McDonald, de leur philosophie d'idiots congénitaux, de leur hygiène de vie. Les Monty Python ou Mel Brooks, au sommet de leur période pipi-caca, auraient apprécié les bonnes intentions de Jim Groom. *"Bien sûr que les Monty Python m'ont influencé, ainsi que quelques humoristes bien de chez nous. **The Revenge of Billy the Kid**, c'est de l'humour anglais bien enraciné dans le terroir. En l'écrivant, nous avons pensé à la série des **Carry On**, aux cartes postales grivoises. Nous avons ça dans le sang"*. Bonjour les références culturelles. Ne manque plus que Benny Hill à l'appel des maîtres à penser de Jim Groom. Quant au ***Carry On*** évoqué par le jeune cinéaste, c'est, depuis la fin des années 50, une série comique à consommation exclusive des sujets de sa Majesté, une série extrêmement productive qui ne recule jamais devant un gag épais. C'est donc avec indulgence que le public et la critique britanniques ont reçu l'enfant Billy, cet étrange descendant celtique des **Affreux, Sales et Méchants** d'Ettore Scola.

*"Au début de ma carrière, je n'avais nulle intention de réaliser un film comme celui-là. **The Revenge of Billy the Kid** est né d'une frustration. Depuis des années, je cherche à monter un projet plus ambitieux. Mais ce processus tient du cercle vicieux : vous ne pouvez concrétiser un film sans en avoir déjà un à votre actif. Malgré un certain intérêt pour mes scripts, les producteurs n'y ont jamais investi un sou. Nous nous sommes toutefois décidé à tourner quelque chose, quitte à n'avoir qu'un budget minuscule et une sortie directe en vidéo. On s'est réuni pour chercher l'idée la plus adéquate au manque de moyens. Il fallait un lieu unique de tournage. L'hôpital étant plutôt déprimant, nous nous sommes rabattus sur une ferme. De là, tout s'est enchaîné. Ce devait être un film de monstre vu que le marché est demandeur. De fil en aiguille, **The Revenge of Billy the Kid** est devenu le film que vous connaissez"*. C'est-à-dire un film presque en Odorama, à regarder avec une pince à linge sur les narines.

Marc TOULLEC

Grande-Bretagne. 1992. Réal.: Jim Groom. Scén.: Jim Groom, Tim Dennison & Richard Mathews. Dir. Phot.: David Read. Mus.: Tony Flynn. Effets spéciaux : Neill R. Gorton & Steven M. Painter. Prod.: Montage Films. Int.: Michael Balfour, Samantha Perkins, Jackie D. Broad, Trevor Peake, Brian Heeley... Dur.: 1 h 35. Dist.: FIP/Artédis.







1 - Gyles McDonald (Michael Balfour, un clown célèbre en Angleterre) et sa chèvre chérie : Mr. Seguin en virerait sa cuti !

2 - Billy the Kid : un bouc rancunier, grand ambassadeur de l'enfance malheureuse.

3 - Une image (presque) digne de la nativité : la fille McDonald (Jackie D. Broad) et un Billy encore acceptable.







1 - Patricia Orujo (Frédérique Feder), prisonnière muselée du groupe terroriste Accion Mutante.

2 - Manitas (Karra Elejalde), un affreux, sale et méchant, parmi tant d'autres.

3 - Manitas et Ramon Yarritu (Antonio Resines), le chef de bande, un fourbe de première catégorie.

Accion Mutante

Du grand fantastique européen, agressif, montrant les dents, cognant dans tout ce qui bouge, critiquant la moindre institution... Une science-fiction parabole aussi folle, aussi délirante que les tronches impayables de ses héros terroristes !

■ Un film aussi mutant que son titre, produit par Pedro Almodovar, le leader du jeune cinéma espagnol, et Francis Bouygues, le big boss de *TF1*. Les deux hommes se sont entendus pour donner sa chance à un jeunot de 28 ans, Alex de la Iglesia, un cinéaste lauréat d'un diplôme de philosophie et grand amateur de bandes dessinées. Leur influence se sent dans **Accion Mutante** : un regard critique sur la société, une débauche de personnages, de couleurs et de situations outrancières. Ancien directeur artistique pour des émissions télévisées et réalisateur d'un court métrage en 1990, Alex de la Iglesia a un sacré tempérament, une personnalité qui détonne dans le paysage du cinéma espagnol, qui tranche dans la traditon du fantastique hispanique. Un fantastique pas vraiment folichon. Sorti de **L'Horrible Docteur Orloff**, de **La Résidence** (deux classiques oubliés) et du récent **Angoisse** de Bigas Luna, l'Espagne n'a généré que des productions d'un niveau plutôt atterrant. La pesante saga des templiers morts-vivants de Amando de Ossorio, les déboires à répétition d'un loup-garou interprété par Paul Naschy, les séries Z mal bricolées par Leon Klimovski, les tentatives de Juan Piquer de tirer le gros lot du marché international avec des nanars jouissifs tels **Supersonic Man** et **Le Sadique à la Tronçonneuse**, quelques Jess Franco franchement nuls... Du pas bon du tout. Brusquement, comme ça, sortant de nulle-part, Alex de la Iglesia déboule avec cet **Accion Mutante** qui en remontre aux Américains en matière de dérision, d'intelligence méchante et, ô humiliation, de spectacle. Authentique !

■ Ainsi, dans un futur vague, notre belle Terre refoule impitoyablement les laids, les moches, les tordus, les handicapés, ceux qui ne correspondent pas à certaines normes de beauté. Mais quelques irréductibles luttent contre ce système répressif, les terroristes du groupe Accion Mutante, une bande armée liquidant, par exemple, en pleine émission, les jolies élèves d'une classe d'aérobic ! Fraîchement sorti de prison, leur chef, Ramon Yarritu, récidive. Il a une idée de génie : kidnapper Patricia Orujo, la fille d'un milliardaire qui s'est enrichi en nourrisant la planète. Le rapt, en pleine cérémonie de mariage de la belle blonde, tourne au massacre, mais Accion Mutante parvient à passer entre les mailles du filet en décollant du plancher des vaches dans un vaisseau spatial. A bord, Ramon élimine ses complices pour s'approprier l'intégralité du magot de la rançon. Endommagé par la lutte, la navette s'écrase sur Axturias, une planète uniquement peuplée de colons-mineurs totalement dégénérés, et qui n'ont pas vu une femme depuis plus de vingt ans. Le traître et l'otage, de plus en plus solidaires malgré la brutalité du premier, font route vers le pub "La Mine Perdue" où doit se dérouler la transaction. Chemin faisant, ils croisent une bande d'autochtones ravagés et se tirent de leurs griffes. Pendant ce temps, un autre survivant, Alex, inséparable de son frère siamois mort, fait lui aussi route vers l'infâme débit de boisson. Le père Orujo, qui porte désormais un uniforme nazi, pète les plombs ; il voudrait bien faire exploser tout Axturias et envoyer tous ses habitants jouer de la lyre auprès de Saint-Pierre. Sanglante sera la rencontre des diverses parties en présence...

■ Désopilant. Dans un monde à la **Brazil** où les mariages ressemblent à des délires psychédéliques années 70, Alex de la Iglesia suit les mésaventures des gredins les plus épouvantables de la galaxie. Ils portent des armes à rendre jaloux RoboCop, tirent dans la foule lors du mariage de Patricia Arujo, complotent, trahissent jusqu'à leur pseudo idéal. Pas vraiment héroïques, ces héros sales et méchants. Mais les autres personnages de cette affaire ne valent pas mieux. Alex de la Iglesia n'épargne ni le siamois en deuil d'un frérot affichant en permanence un sourire béat dans la mort, ni les ignobles citoyens d'Axturias, cupides, cradingues (mais c'est une norme esthétisante dans **Accion Mutante**), ni le milliardaire Orujo, un fasciste avoué... Au passage, les média en prennent pour leur grade à travers un PPDA hispanique démagogue au possible et toujours présent sur les lieux de l'événement. Caustique, Alex de la Iglesia le fait abattre. Une bavure policière. Et la pauvre petite fille, amoureuse de son ravisseur, est une poulette caquétante, irrésistiblement belle mais terriblement bête. Bref, le monde selon Alex de la Iglesia se divise en deux groupes : les crétins dangereux du bon côté de la barrière et les dangereux crétins du mauvais côté. Le style du cinéaste est au diapason du message délivré : agressif, gore (avec une délicieuse séance de torture à base de sel-poivre-vinaigre répandus sur les plaies), bariolé, imaginatif (à relever le détournement de la musique de ***Mission Impossible*** dans les premières séquences)... Aux allures de kermesse implantée dans une décharge publique, nihiliste dans la rigolade, western-spaghetti déjanté, **Accion Mutante** est, comme on dit, la révélation d'un authentique talent frondeur, un tantinet anarchiste. Alex de la Iglesia ne respecte rien ni personne et c'est vraiment bon.

■ **Marc TOULLEC**

Espagne/France. 1992. Réal.: Alex de la Iglesia. Scén.: Alex de la Iglesia & Jorge Guerricaechevarria. Dir. Phot.: Carles Gusi. Prod.: Agustin & Pedro Almodovar/El Deseo/Ciby 2000. Int.: Antonio Resines, Frédérique Feder, Alex Angulo, Juan Viadas, Saturnino Garcia, Feodor Atkine... Dur.: 1 h 30.

Histoires de Fantômes Chinois 3

Troisième séjour à Avoriaz pour les fantômes chinois. Devant l'impossibilité de renouveler le miracle, Tsui Hark et Ching Siu-Tung se sont entendus pour orienter la ghost-story vers le religieux et le coquin. Un choix parfois judicieux...

Le premier est romantique, le deuxième plein d'effets spéciaux, de bruits et de fureur. Le troisième ? Plus délicat, plus coquin, plus lent. Mais rien n'a vraiment changé autour du temple de l'Orchidée où se bousculent les démons, les spectres et les renardes. Les renardes, ces jolies fantômes, véritables sirènes de la forêt, qui attirent par leur beauté, leurs chants, les passants égarés dans ces forêts hantées. Même les loups, pourtant affamés, n'osent pas franchir l'enceinte du temple en ruine. C'est pourtant dans les parages que se réfugient un vénérable Grand Prêtre et son élève, Fong, un jeune homme timide et maladroit. Là, ils rencontrent Lotus. Le coup de foudre est inévitable. Fong ignore encore que la superbe créature sert d'appât au démoniaque Lau-Lau, incarnation même du diable régnant sur une cours de beautés fatales...

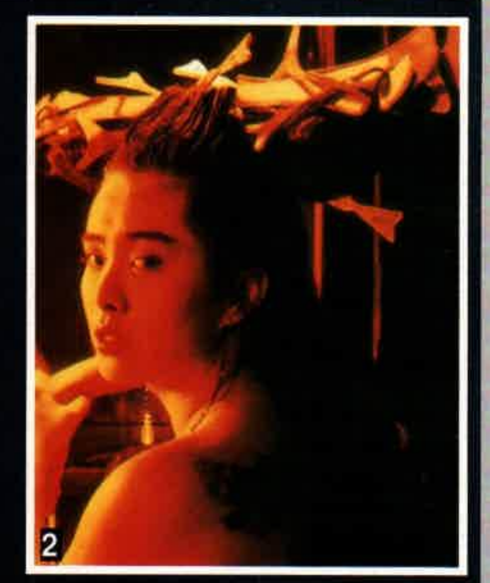
Plus remake de **Histoires de Fantômes Chinois** que séquelle, **Histoires de Fantômes Chinois 3** reprend toutes les données essentielles de l'original : l'idylle entre le naïf et la jolie renarde promise en mariage à l'infernal Lau-Lau, le Grand Prêtre, les combats aériens, la langue démesurée du méchant s'engouffrant dans l'oesophage de ses proies, le guerrier intrépide récitant des incantations sacrées pour chasser les maléfices... Mais, au-delà des répétitions qui tournent désormais au procédé, le réalisateur Ching Siu-Tung et son producteur Tsui Hark enrichissent **Histoires de Fantômes Chinois 3** de quelques apports nouveaux. L'érotisme d'abord. On est loin de **Sex and Zen**, mais les épaules dénudées, les bains pudiques, quelques corsages plus généreux, une troublante séquence de tatouage entre les sœurs Lotus et Butterfly allongées l'une sur l'autre, confèrent au film des senteurs inédites dans la trilogie. Plus évidente est la religiosité ambiante que symbolise la présence d'une statue de Bouddha, bien malmenée d'ailleurs. Dans un final ésotérique, le moinillon Fong, dans la position du Lotus, plane au-dessus des nuages avant de revenir sur terre terrasser le démon Lau-Lau. Les trois principaux personnages sont d'ailleurs des religieux, le Grand Prêtre, son élève Fong et Yin, un moine escrimeur déroulant à la moindre occasion un parchemin frappé de formules incantatoires...

Erotisme, religiosité... D'un tempo plus modéré que les deux premiers, **Histoires de Fantômes Chinois 3** ne renie pas pour autant un spectacle en quête permanente de trouvailles visuelles. Il y en a ici, de ces images exotiques, dépaysantes et indissociables de la série. Même si l'épuisement guette les scénaristes, ceux-ci ont encore quelques ressources. Les cheveux et les ongles de Butterfly constituent des armes tentaculaires, des pierres tombales cyclopéennes jaillissent du sol pour barrer la route aux héros en équilibre sur un tapis volant, le démon Lau-Lau déroule une langue longue de plusieurs centaines de mètres et soulève de trombes d'eau... Mais, au-delà du spectacle pur et d'images et de décors toujours attrayants pour le regard, il manque l'essentiel à **Histoires de Fantômes Chinois 3**, ce qui fait la magie de l'original, ce qui fait aussi défaut à **Histoires de Fantômes Chinois 2** : la romance, le lyrisme, cette poésie unique qui enrobe la moindre image, qui rend le moindre regard, la plus petite note de musique d'un attrait si émouvant. Ce n'est pas seulement affaire de zizique à la citare, de voiles roses et bleus tendus dans le cadre, de jolis minois menacés. Cette divine élégance née de la nouveauté d'inspiration, de récits remontant à la nuit des temps, Ching Siu-Tung et Tsui Hark ne parviennent plus à la capturer, à l'enfermer dans cette séquelle. La spontanéité ne se fabrique pas, même si la merveilleusement belle Wang Tsu-Hsien fend l'air dans des arabesques aériens d'une grace infinie. **Histoires de Fantômes Chinois 3**, c'est beau, c'est bien, mais ce n'est pas **Histoires de Fantômes Chinois**, cette bouleversante visite d'un autre monde.

Marc TOULLEC

A Chinese Ghost Story 3. Hong Kong. 1991. Réal.: Ching Siu-Tung. Scén.: Tsui Hark & Roy Szeto. Dir. Phot.: Lau Moon-Tong. Mus.: James Wong & Romeo Diaz. Effets spéciaux : Cinefex Workshop. Prod.: Tsui Hark pour Film Workshop/ Golden Princess. Int.: Wang Hsu-Hsien, Tony Leung, Jacky Cheung, Nina Li, Lau Siu-Ming... Dur.: 1 h 45. Dist.: CTV International.







1 - Lotus (Wang Tsu-Hsien), le plus beau des fantômes chinois.

2 - Lotus, la perle de l'Orient.

3 - Le démon Lau-Lau (Lau Siu-Ming), une créature androgyne, au milieu de ses groupies.









1 - Adam Szalinski s'amuse aux dépens d'une famille médusée.

2 - Des "petites" péniches de bébé foulant les rues de Las Vegas.

3 - Mandy Park (Keri Russel) et Nick Szalinski (Robert Oliveri), dans le rôle des jouets humains.

4 - Une belle preuve d'amour filial : Wayne Szalinski (Rick Moranis), délicatement étreint par son petit dernier.

5 - Deux tourtereaux et une voiture dans une poche qui pourrait accueillir un semi-remorque.

Chérie, j'ai Agrandi le Bébé

Après les gosses gros comme des têtes d'épingle, voici le bébé qui pourrait gravir l'Everest en quelques foulées ! Pur produit des studios *Disney*, cette séquelle ménage tout le monde. Malgré des souliers d'une pointure à faire frémir un chausseur, personne ne reste collé aux semelles gargantuesques de ce bébé somme toute très gentil pour sa taille !

On prend les mêmes et on recommence tout à l'envers. En 1989, ce professeur Tournesol de Rick Moranis réduit ses enfants à une taille microscopique. Aujourd'hui, son bébé, victime de la même invention, atteint une hauteur de 30 mètres et menace sérieusement Las Vegas. Pris dans le faisceau d'un rayon laser capable de dilater les molécules, Adam Szalinski, deux ans, subit une croissance rapide et incontrôlée. Dès qu'il s'approche d'une source électromagnétique, il grandit encore et encore. Trois, dix, quinze... Trente mètres ! Le bébé gigantesque échappe aux autorités et se dirige vers la capitale du jeu. Pendant ce temps, son paternel bricole sa machine à réduire de façon à ramener sa progéniture à des proportions plus décentes...

Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé, c'est du *Disney* tout craché, conforme à tout ce qu'on peut attendre d'un spectacle familial. Mais derrière le divertissement grand public, il y a la volonté d'un scénariste de revenir à un certain cinéma propre aux années 50, le cinéma des monstres gigantesques. *"L'histoire originale, 'Big Baby', est due au comédien Garry Goodrow et à son ami Peter Elbling. Ceux-ci parodiaient allègrement les films de science-fiction des années 50. Dans leur histoire, un nourrisson subit les radiations d'un rayon à neutrons dans un centre de recherches du Nevada. Rapidement, le bébé part à l'assaut de Las Vegas. Evidemment, la Garde Nationale ne peut intervenir efficacement sans passer pour les pires ordures en activité à la surface du globe"* témoigne Stuart Gordon, un nom quelque peu incongru au générique de **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé**. Privé de la mise en scène de **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses** pour des raisons de santé (le père Gordon, quelque peu enrobé, a le palpitant capricieux), celui-ci refuse poliment de rattraper le coup en tournant la séquelle. *"Dans une multinationale comme Walt Disney, toutes les décisions sont prises collégialement. Cette politique ne pouvait que contrarier ma façon d'appréhender le film. C'est pourquoi je me suis résolu à occuper le poste de producteur exécutif. Là, on peut toujours venir sur la plateau, suggérer des idées et se les voir refuser sans en être offusqué ou même blessé"*. En bref, Stuart Gordon préfère à l'imposante production de 40 millions de dollars le plus modeste **Fortress** de 15 millions, mais garant de davantage de libertés. *"Avant que je m'éloigne du projet, des avocats à la solde de Disney m'ont harcelé : 'Vous savez qu'on a déjà vu ce film à l'écran ?" Ils reconnaissaient certaines similarités avec* ***The Amazing Colossal Man****"*. Or, toute ressemblance avec **The Amazing Colossal Man**, classique de la série B kitsch des années 50, est volontaire. On peut même ajouter **War of the Colossal Beast** et **Attack of the 50 Foot Woman**, deux autres fleurons du genre signés Bert I. Gordon et Nathan Hertz. Cette trilogie fameuse, qui continue à faire le bonheur des téléspectateurs insomniaques aux States, décrit des créatures de plusieurs dizaines de mètres menaçant la sécurité des Etats-Unis. Mais les avocats de l'Oncle Picsou ont surtout à négocier avec l'écrivain Kit Reed, auteur de la nouvelle "The Attack Giant Baby" en 1981, où, pour des motifs purement écologiques, un nourrisson gargantuesque arrache du sol des buildings new-yorkais, coule des bateaux et avale même des gens. Charmant, mais **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé** adoucit singulièrement le concept. Adam Szalinski ne gobe personne, même pas le vilain scientifique qui voudrait bien le disséquer, et, affamé,



Wayne Szalinski (Rick Moranis) détale devant la pointure kingkonguesque de son fils de deux ans.

course seulement un camion de crèmes glacées. Nous sommes bien dans une production *Walt Disney*. La présence de Randal Kleiser à la mise en scène ne dément absolument pas. Plutôt que de cligner de l'œil aux monstres de Bert I. Gordon, Kleiser implore son amour du **Darby O'Gill and the Little People** produit en 1959 par, ô hasard, les studios *Disney*. Dans ce spectacle familial, le débutant Sean Connery, gardien de manoir pour l'occasion, rencontre des lutins issus du folklore irlandais...

Choisi pour s'être héroïquement dépatouillé des effets spéciaux digitaux de **Flight of the Navigator**, un bide, et pour avoir remplacé au pied levé Chris Menges sur **Croc-Blanc**, un succès, Randal Kleiser est un cinéaste étiqueté gentil, mièvre quand il donne dans les robinsonades naturistes (**Le Lagon Bleu**) et dans le rock nostalgique des campus (**Grease**). *"Les scénarios définissent mon point de vue sur le film. Je n'essaie jamais d'imposer un style personnel. Je ne suis pas de ces metteurs en scène qui délivrent des messages et j'ai pour seule ambition de divertir"*. Pas contrariant pour les producteurs qui ont donc à leur botte l'employé zélé dont rêve chaque mogul hollywoodien. A l'image de son parachutage sur **Croc-Blanc**, Randal Kleiser reprend les rênes de **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé**, seulement un mois avant le début des prises de vues, à un certain Jeremiah Chechick. Celui-ci effraye la production en décrivant une séquelle plus ambitieuse et, par conséquent, bien plus onéreuse. Sur le plateau de **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé**, Randal Kleiser doit ainsi dealer avec trois bêtes noires dans l'abécédaire des réalisateurs : les effets spéciaux, les chiens et les enfants. *"A deux ans, les gosses apprennent à dire un mot fascinant, dont ils ne se lassent pas : 'NON" ! Diriger un enfant de cet âge dans le rôle-vedette d'un film contenant des dizaines d'effets spéciaux est une rude épreuve. Durant toute la première partie du tournage, nous avons laissé les jumeaux Daniel et Joshua Shalikar libres de leurs mouvements, réglant le plus souvent la mise en scène sur leurs improvisations. Lorsque nous sommes arrivés à l'épisode Las Vegas, je savais pertinemment que je n'arriverais pas à les contrôler totalement. J'ai donc placé Adam devant un 'fond bleu" et l'ai laissé s'amuser. A un moment, il a sorti une friandise de sa poche et l'a jetée par terre. C'est à partir de ce geste que nous avons tourné la scène dans laquelle un bonbon géant fracasse le pare-brise d'une voiture. On pourrait donner bien d'autres exemples montrant que les deux bébés ont largement contribué au film et n'ont cessé de le 'réécrire" tout au long du tournage. Dans une séquence où Rick Moranis utilise le four à micro-ondes, l'un deux a spontanément décrété vouloir aller au restaurant. Aussitôt, Rick s'est improvisé serveur et a pris la commande. J'ai laissé tourner la caméra et la scène demeure dans le film".*

Afin de palier aux incessants caprices des jumeaux Shalikar dans l'unique rôle d'Adam Szalinski, le réalisateur recrute un double dont la taille atteint les deux mètres, Alex Daniels. Yéti amoureux de Sherilyn Fenn dans **Meridian** et extraterrestre dans la série **Star Trek : The Next Generation**, Alex Daniels porte une énorme tête de nourrisson à l'effigie d'Adam Szalinski, une tête mécanique bourrée de câbles, et contrôlée par des opérateurs sous les ordres du maquilleur Kevin Yagher, celui qui donna vie à Chucky, la poupée infernale. Alex Daniels étudie minutieusement les mouvements et gestes des jumeaux, les répète devant un miroir et, finalement, se glisse dans le costume horriblement chaud du bambin... Ce sont donc les effets spéciaux qui font l'intérêt de **Chérie, J'Ai Agrandi le Bébé**. Effets spéciaux stupéfiants lorsque Adam Szalinski, deux mètres, se promène tout naturellement auprès de ses parents et sème la panique dans les rues de Las Vegas du haut de ses 30 mètres. Des touristes japonais, imperturbables, mitraillent le géant avec leurs appareils photos, et crient "Godzilla" en le montrant du doigt. Pour le nostalgique des grosses bébêtes caoutchouteuses, le clin d'œil fait mouche.

Marc TOULLEC

Honey, I Blew Up the Baby. USA. 1992. Réal.: Randal Kleiser. Scén.: Thom Eberhardt, Peter Elbling & Garry Goodrow d'après les personnages créés par Stuart Gordon, Brian Yuzna & Ed Naha. Dir. Phot.: John Hora. Mus.: Bruce Broughton. Effets spéciaux : Thomas G. Smith pour Available Light/Perpetual Motion Pictures & Kevin Yagher. Prod.: Dawn Steel & Edward S. Feldman pour The Walt Disney Company. Int.: Rick Moranis, Marcia Strassman, Lloyd Bridges, Robert Oliveri, John Shea, Daniel & Joshua Shalikar, Keri Russell, Amy O'Neill... Dur.: 1 h 32. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sortie nationale prévue le 3 février 1993.


La monstrueuse parade : les pensionnaires de Tante Ruth passent à table.

FRERE DE SANG 2

Pour pouvoir réaliser le bien chtarbé **Frankenhooker**, Frank Henenlotter accepte de prendre les commandes de cette séquelle adroitement greffée au modèle, le **Frères de Sang** d'origine, que le réalisateur tourna dans des conditions impossibles dans les quartiers les plus infréquentables de New York et pour un budget miséreux. Mieux nanti (2,5 millions US), Frank Henenlotter, passé professionnel depuis, et bénéficiaire d'une solide réputation due au fameux **Elmer le Remue-Méninges**, poursuit l'histoire de Duane et de Bélial, son jumeau monstrueux. Suite à la chute dans le vide qui boucle le premier **Frères de Sang**, les frangins se retrouvent dans un hôpital d'où ils s'évadent. Recueillis par Tante Ruth, la passionaria des freaks, ils coulent des jours heureux dans une paisible résidence peuplée d'une colonie de créatures biscornues. Vingt-deux monstres en tout, allant du géant timide au crâne en pain de sucre à une espèce de grosse huître se prenant pour le Grand Caruso ! Tandis que Duane flirte avec Susan, la nièce de Tante Ruth, et que Bélial trouve une compagne à sa pointure, une journaliste à la solde d'une gazette à scandales perturbe la vie tranquille de la pension...

Les dollars n'ont pas perverti Frank Henenlotter, toujours partisan acharné d'un cinéma authentiquement décalé, de très mauvais goût, uniquement fréquenté par des personnages dégénérés. Une journaliste belle mais vénale, un forain en caleçon dégueulasse exploitant dans sa galerie minable des monstres bidons, des flics débiles, des élus idiots bredouillant des banalités... Même la jolie Susan réserve à son chéri une fort désagréable surprise. Techniquement plus propre que l'original, **Frère de Sang 2** ne déshonore finalement pas la réputation de son auteur, lequel revendique mauvais goût et franche amoralité, excès et humour scabreux, monstres à la pelle et crétinisme aigü chez les simples mortels. Et quel bonheur de voir Bélial tirer sa crampe ! Dans **Frères de Sang 3**, il sera papa d'une nichée de petits monstres !

***Basket Case 2.** USA. 1990. Réal.: Frank Henenlotter. Int.: Kevin Van Hentenryck, Annie Ross, Kathryn Meisle, Ted Sorel... Dist.: New Tone.* (lire aussi preview in *Mad Movies* 64)


Bélial, toujours aussi social...


Bo Derek

AMOUR FANTOME

Petit comédien hollywoodien dont la participation aux **Dix Commandements** et à **Exodus** constitue le sommet de la carrière, John Derek s'est recyclé depuis une quinzaine d'années dans le film de cul. Après un "hard" avec Annette Haven, celui qui fut aussi le mari de Ursula Andress s'est rabattu sur le filon Bo Derek, dont la beauté plastique est inversement proportionnelle à ses talents d'actrice. Toujours plus mauvaise, inexpressive et gnan-gnan, elle s'investit corps (ça oui) et âme (!!!) dans cette ghost-story pitoyable où elle incarne Katie, une jeune femme mariée à un riche industriel sextagénaire (Anthony Quinn dans son rôle le plus déplorable), lequel vient de se faire péter le caisson suite à des problèmes cardiaques. Au paradis, le défunt négocie un marché avec un ange ; il obtient de pouvoir se réincarner dans le corps d'un Adonis ringard courtisant son épouse...
Ridiculissime ! Tandis que Bo Derek se désappe (toujours de profil d'ailleurs) et arbore une garde-robe copieusement achalandée, Anthony Quinn, le fantôme, déblatère des conneries dans des inserts miteux horriblement mal intégrés au montage. Après **Tarzan, L'Homme Singe** et **Bolero**, toujours avec madame, John Derek régresse. Même les lecteurs de *Playboy* n'y trouveront pas leur compte !

***Ghost Can't Do It.** USA. 1989. Réal. & scén.: John Derek. Int.: Bo Derek, Anthony Quinn, Don Murray & Leo Diaman... Dist.: Delta Vidéo.*


Typhoon

SHAKMA

Après le chimpanzé de **Link**, le babouin de **Shakma** ! Suite à une opération du cerveau, le gentil Shakma se métamorphose en monstre assassin, décimant les étudiants qui s'apprêtaient à participer à une sorte de jeu de rôles dans leur école. Si l'argument est mince, le scénario prend une heureuse initiative en sacrifiant des protagonistes généralement épargnés au dernier moment.
La petite amie et l'adolescente candide passent donc à la casserole, assez méchamment d'ailleurs, les attaques du babouin, un animal agressif par nature, étant assez spectaculaires surtout lorsque celui-ci file comme une flèche dans les couloirs et rebondit contre les portes qui se ferment devant lui. Mais la recette est toujours la même, celle des psycho-killers, à savoir une horde teen-agers insipides fournissant le bétail nécessaire au massacre. Si la réalisation souffre parfois d'une certaine fadeur, certains des assauts du tueur simiesque secouent sérieusement par leur sauvagerie et l'absence de gros effets à base de marionnettes. Le duel final entre le survivant salement amoché et la bête hystérique constitue même un beau morceau de bravoure. Un film meilleur qu'il n'y paraît.

USA. 1991. Réal.: Hugh Parks & Tom Logan. Int.: Christopher Atkins, Amanda Wyss, Ari Meyers, Roddy McDowall et le babouin Typhoon... Dist.: Fox Vidéo.


Comme ça, il a l'air méchant, mais sur le ring, il ne fait pas un pli.


Le vaillant Steve Armstrong contre une créature de Screaming Mad George.



ARENA

Une des dernières productions *Empire* avant que Charles Band ne dépose le bilan suite au grouffre financier du pourtant cheap **RoboJox**. Très kitsch, cette tentative de mariage entre la science-fiction et le kickboxing ménage une intrigue digne des séries B des années 50. Dans une cyclopéenne station spatiale, les autorités organisent des combats sur le ring entre des lutteurs d'origines diverses. Les combattants extraterrestres ont depuis longtemps déjà supplanté les humains. Contraint par les événements et une jolie manager (Claudia Christian), le jeunôt Steve Armstrong (interprété par un sosie blond de Christopher Reeve) accepte de reprendre le flambeau, de redorer le blason terni de son espèce. Il devra, au finish, venir à bout du terrible Horn, une sorte de taureau humanoïde particulièrement hargneux et truqueur...
Plutôt rigolard, peuplé d'aliens délirants (voir le clin d'oeil appuyé à la scène de la Cantina de **La Guerre des Etoiles**), de méchants croustillants (l'âme damnée du chef arbore un faciès de rat !), **Arena** bénéficie surtout d'excellents effets spéciaux de maquillage. L'une des créatures, un croisement entre le batracien, le kangourou et l'araignée, né de l'imagination de ce dingue de Screaming Mad George, mérite même de figurer dans une anthologie du genre.

USA. 1988. Réal.: Peter Manoogian Int.: Paul Satterfield, Claudia Christian, Hamilton Camp, Marc Alaimo... Dist.: Fox Vidéo.


Une collection macabre pour un prof psychopathe.

LUNE DE SANG

Un psycho-killer kangourou. Dans un collège de jeunes filles, un tueur armé d'un collier de fil de fer barbelé fait la peau à quelques adolescents plutôt délurés, copulant dans les bois. Tout le monde aura compris que le coupable voulu énimagtique est en fait le professeur de physique, maniaque au point d'entreposer les yeux et doigts de ses victimes dans un bocal rangé au fond d'un placard de la classe. Cocufié par sa pionne d'épouse qui s'envoie un étudiant tous les dimanches après-midi, le prof passe aux actes les soirs de pleine lune...
Etudiants têtes à claques, slow langoureux lors de l'indispensable surprise-party, flirts, rivalités entre les nantis des beaux quartiers et les prolétaires, vierge effarouchée, baignade frileuse... Le réalisateur tient impérativement à ne louper aucun cliché. Objectif atteint haut la main. Il parvient cependant dans la dernière partie du film à installer un petit malaise et à rendre pathétique le psychopathe cornu. Dommage que le suspense fonctionnel et la gueule de con du héros ternissent un sujet pas aussi inintéressant qu'il en a l'air.

***Bloodmoon**. Australie. 1989. Réal.: Alec Mills. Int.: Leon Lissek, Christine Amor, Ian Williams, Helen Thomson... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*



Renée Soutendijk : une bombe plus atomique que sexuelle.

EVE 8

Les apparences sont trompeuses car **Eve 8** n'est pas un **Terminator** au féminin. Fûtés, scénariste et réalisateur ne cherchent pas à imiter James Cameron. Renée Soutendijk (la veuve noire du **Quatrième Homme** de Verhoeven) est donc une femme androïde, réplique exacte de sa créatrice, le docteur Eve Simmons, qui lui a également greffé sa mémoire. A la suite d'une sortie de mise à l'épreuve et de l'imprévisible braquage d'une banque, le mécanisme de Eve 8 se dérègle. L'androïde prend dès lors de malheureuses initiatives ; elle se met en tête d'appliquer tout ce que Eve Simmons n'avait jamais osé transgresser, comme descendre dans un môtel pour draguer un inconnu, tuer son propre père, enlever son fils de la garde de son père ou, tout simplement, s'habiller sexy. La gâchette facile, Eve 8 représente désormais une grave menace pour la sécurité du pays : dotée d'une charge nucléaire, elle fera sauter d'ici 24 heures la moitié de New York. Un spécialiste de la lutte anti-terroriste, Jim Mc Quade, et Eve Simmons se lancent à sa poursuite.
Mené tambour battant, **Eve 8**, au-delà de la classique confrontation scientifique/apprenti sorcier et militaire humaniste, exprime fort judicieusement les frustrations d'une femme que son double maléfique déjoue avec appétit. C'est assez misogyne, mais cette variation sur le mythe de **Frankenstein** mérite un coup d'oeil.

***Eve of Destruction**. USA. 1991. Réal.: Duncan Gibbins. Int.: Gregory Hines, Renée Soutendijk, Michael Greene, Kurt Fuller... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*



Kelly Curtis pendue dans un puits pour enfanter le démon.

THE SECT

Un authentique film fantastique tout au premier degré. Parti de recherches sur les druides, le folklore celtique, le réalisateur Michele Soavi et son producteur Dario Argento ont imaginé une fascinante histoire où une jeune institutrice (Kelly Curtis, sœur de Jamie Lee), à la suite de la rencontre avec un vieil homme, voit son environnement chamboulé par des événements troublants. Elle ne sait pas encore qu'elle est désignée pour enfanter du fils de Satan, l'Antéchrist. Sur deux heures, Michele Soavi prend le temps de raconter son calvaire, ponctuant le récit de symboles, de détails, de séquences aussi incroyables que le viol de l'héroïne par un marabout, que le sabbat à la **Hellraiser** où une douzaine d'hameçons judicieusement placés décollent la peau du visage d'une jeune femme... La présence permanente des insectes (un cafard rentre dans le nez de Kelly Curtis, un ver sort de son oreille), le comportement irrationnel d'un lapin blanc (il zappe !), une eau dans laquelle nagent de curieuses particules bleues, un cercueil où flotte des morceaux de cadavre, un puits, un morceau de linceul qui se jette au visage, un chêne aux branches duquel pendent des bijoux métalliques... Tout **The Sect** est emprunt de superstitions, d'une terreur moite, indicible. C'est d'autant plus efficace que Michele Soavi ne se répand jamais en explications superflues, qu'il livre le spectateur à sa propre imagination, à sa propre interprétation du surnaturel. Troublant surtout lors d'une très inquiétante séquence onirique qui, miraculeusement, restitue la texture moite, impalpable du rêve. Partant d'une chanson des Rolling Stones qui n'est pourtant pas "Sympathy with the Devil" et de quelques images du mouvement hippie, **The Sect**, version baroque de **Rosemary's Baby**, effraie, intrigue, laisse certaines questions sans réponse. Après **Bloody Bird** et **Sanctuaire**, Michele Soavi s'impose en ténor du cinéma fantastique.

La Setta. Italie. 1990. Réal.: Michele Soavi. Int.: Kelly Curtis, Herbert Lom, Mariangela Giordano, Tomas Arana, Donal O'Brien... Dist.: Zénith Productions.



Une épreuve inédite pour Robert Hays : longer une corniche interminable.

CAT'S EYE

Il aura donc fallu attendre sept ans pour voir enfin, et directement en vidéo, cette anthologie de trois histoires écrites par Stephen King en personne. Si le Maître possède un indéniable talent à débusquer les bonnes idées, il se plante complètement dans les chutes de ses sketches, une science exacte que seuls quelques écrivains comme Richard Matheson et Fredric Brown maîtrisent avec maestria. Cependant, **Cat's Eye** compte parmi les bons Stephen King à l'écran. Un chat de gouttière se charge de réunir les trois segments. Dans le premier (le meilleur), un fumeur acharné (James Woods) accepte sous la contrainte un marché l'empêchant de cultiver davantage son vice. En cas de récidive, sa femme passerait un sale quart d'heure sur une plaque électrique... Belle performance de James Woods dans le rôle du fumeur paranoïaque. Dans le deuxième sketch, un gros malfrat contraint son rival, un tennisman, à faire le tour de son immeuble sur une corniche très étroite. Celui-ci relève le défi, mais le truand ne tient pas parole... Sympa, avec un pigeon picorant les pieds au moment le plus inopportun. L'agression d'une petite fille (Drew Barrymore) par un troll diabolique sortant du mur et tentant de lui voler son fluide vital pendant son sommeil termine la marche. Evidemment, le chat de gouttière, au terme d'un combat contre le lutin satanique, sauvera la gamine. De beaux décors surdimentionnés et un affrontement chat/gnome bien réglé. Réalisateur de **Cujo**, qu'il ne manque pas de citer aux côtés de **Dead Zone** et **Christine**, Lewis Teague remplit l'écran avec élégance et, parfois même, un certain raffinement.

USA. 1985. Réal.: Lewis Teague. Int.: James Woods, Drew Barrymore, Robert Hays, Candy Clark, Kenneth McMillian... Dist.: Delta Vidéo.

SCANNERS III

Réalisateur de **Scanners II**, le Canadien Christian Duguay remet ça et prolonge le film de David Cronenberg avec un certain talent. Pas de quoi rougir de honte au vu de cette séquelle assez imaginative qui conte une de ces bonnes vieilles histoires où des surhommes veulent dominer le monde. C'est ainsi que la scanner Héléna Monet, très inoffensive au demeurant, se métamorphose en ambitieuse et vindicative femme d'affaires avide de pouvoir après s'être glissée derrière l'oreille une capsule destinée à guérir des maux de tête insupportables propres aux gens de sa race. Immédiatement sous l'influence du médicament encore au stade expérimental, Héléna Monet explose un pigeon incontinent avant de noyer son père adoptif dont elle reprend l'empire industriel. Mais le frère de la mutante, réfugié dans un monastère au Tibet, revient au pays pour faire barrage à ses initiatives conquérantes...
Le sens inné de la séquence choc, une caméra sans cesse en mouvement, des trouvailles sanglantes bien amenées (notamment le type qui explose, captif d'une porte tournante), un final délirant où la méchante, via la télévision, tente de mettre la population au pas... Tout concourt à faire de ce **Scanners III** une excellente série B. Tout y compris la comédienne principale, une certaine Liliana Komorowska aussi belle que bonne interprète, qui se délecte visiblement à jouer les aspirantes à la conquête du monde.

Scanners III : The Takeover. Canada. 1991. Réal.: Christian Duguay. Int.: Liliana Komorowska, Steve Parrish, Valérie Valois... Dist.: Fox Vidéo.

MAJIN

Du cinéma japonais à grands monstres, le dragon Godzilla, la mite Mothra, le crabe Ebirah et la tortue Gamera tiennent le devant de la scène, dévastant l'archipel nippon, crachant le feu et exposant complaisamment leur gargantuesque anatomie de figurant revêtu d'une combinaison de caoutchouc d'un bout à l'autre des films. Mais, dans ce bestiaire chamarré, existe un autre monstre, plus noble celui-là, le géant de pierre Majin, combinaison adroite d'un samouraï au combat et du Golem, colosse d'argile issu d'une vieille légende yiddish. C'est en 1966 que la *Daiei*, pour rivaliser avec les grosses bêtes des compagnies concurrentes, donne naissance à la trilogie **Majin**, optant aussitôt pour une formule méprisée par les impératifs commerciaux du moment : ne dévoiler le monstre que dans le dénouement. Ce choix va de pair avec des scripts bien écrits, des images d'une beauté parfois bouleversante, des mises en scène de grande classe ciselant des plans somptueux, et hisse les trois **Majin** très nettement au-dessus de la moyenne du genre. Les films mêlent ce qu'il convient d'appeler le Kaiju Eija (pour le géant de roc) et le Jidai Geki (pour le contexte histoire, le 18ème siècle). Nous avons donc des histoires de seigneurs félons contraignant les paysans aux travaux forcés, rançonnant, tuant et ne prêtant guère d'intérêt à Majin, lequel ne se réveillera qu'en dernier recours pour les exterminer. Ce qui n'est pour eux qu'une statue immobile vient à prendre vie, à détruire leur forteresse et à restaurer la justice. Avant que n'intervienne Majin, les films n'entretiennent que peu de rapports avec le fantastique, décrivant une société féodale déchirée par des guerres de clans, des rivalités familiales. Présent à travers les dialogues, le colosse de pierre, dans sa colère savamment dosée, lorsqu'il agit, fournit matière à de merveilleux morceaux de bravoure, plastiquement proches du sublime. Il y a les hommes du shogun Samanosuke essayant à l'aide de burins et de pieux de le détruire avant qu'un cataclysme ne les enfouisse (**Majin**), Majin quittant son île en se frayant, tel Moïse, une route entre les flots (**Le Retour de Majin**), Majin sous une tempête de neige et essuyant le tir de dizaines d'arquebuses (**Le Dernier Combat de Majin**)... Puis, des effets spéciaux artisanaux mais magnifiques d'un génie inconnu nommé Yoshiyuki Kuroda permettent la destruction de forteresses encore en chantier, l'anéantissement d'armées, l'avancée progressive de Majin, invulnérable sous les jets de pierres envoyés par catapultes, le feu du canon... Même à l'époque de **Terminator 2**, les trucages bricolés de Yoshiyuki Kuroda tiennent la distance. Comme suscitent l'admiration le soin constant apporté à tout ce qui rentre dans le champ de la caméra, les notes entêtantes et tragiques du thème musical, la beauté du moindre décor, la foi dans cette forme de fantastique profondément enracinée dans la culture d'une nation...



Après Moïse, Majin !

Inédits en France, mais présentés au Festival du Cinéma Japonais du Max Linder en 1991, les trois **Majin** ont leur place dans la vidéothèque de tout amoureux du fantastique qui se respecte.

***Majin (Daimajin)**. Japon. 1966. Réal.: Kimiyoshi Yasuda. Int.: Miwa Takada, Yoshihiko Aoyama, Jun Fujimaki... Dist.: Panda Films.*
***Le Retour de Majin (Daimajin Gyakushu)**. Japon. 1966. Réal.: Issei Mori. Int.: Hideki Ninomiya, Masahide Kizuka, Shinji Hori... Dist.: Panda Films.*
***Le Dernier Combat de Majin (Daimajin Ikaru)**. Japon. 1966. Réal.: Kenji Misumi. Int.: Kojiro Hongo, Shiho Fujimura, Tara Fujimura... Dist.: Panda Films.*

LA FEMME DU BOUCHER

Après **Ghost**, Demi Moore rempile dans une nouvelle comédie sentimentale et fantastique. Cette fois, Mme Bruce Willis à la ville interprète Marina, une jeune femme vivant sur son île jusqu'au jour de l'arrivée de l'élu de son cœur, celui dont elle rêvait tant. Mais, déconfiture, le prince charmant est un boucher, sympa mais rustre. Marina l'épouse quand même, le suit dans son officine. Dès son arrivée dans le quartier, elle prédit à tous un avenir meilleur, une belle rencontre amoureuse. Elle ne se trompe jamais, excepté pour elle-même et le psy local lui explique qu'elle est douée du pouvoir de prédire l'avenir...
Cherchant une générosité à la Frank Capra, cette adorable **Femme du Boucher** fonctionne principalement sur la présence d'une Demi Moore teinte en blonde, visiblement touchée par la sainteté de son personnage. Un peu désuet certes, ce conte de fée moderne n'en est pas moins tout à fait charmant.



Demi Moore

***The Butcher's Wife**. USA. 1991. Réal.: Terry Hugues. Int.: Demi Moore, Jeff Daniels, George Dzundza, Mary Steenburgen... Dist.: CIC Vidéo.*



Un père adoptif (Paul Smith) et son rejeton : des rapports étranges.

SONNY BOY

Ce film ne ressemble à aucun autre. Ecrit semble-t-il sous l'emprise d'un long shoot au LSD par le scénariste Graeme Whifler, **Sonny Boy** appartient à cette race de productions déjantées, s'écartant résolument des sentiers battus pour dépeindre un petit morceau d'Amérique comme gagné par la consanguinité. Partant d'un script délirant, le cinéaste Robert Martin Carroll s'applique à l'illustrer très sérieusement. Dans la petite ville d'Harmony, Slue (Paul Smith, le maton de **Midnight Express**) et sa compagne Pearl (David Carradine, véridique) recueillent un bébé dont les parents ont été assassinés par leur homme de main (Brad Dourif pour compléter un tableau déjà éloquent). Guère enchanté à l'idée de subvenir à l'amour maternel de Pearl, Sue élève l'enfant à sa manière, le séquestrant, le torturant pour en faire son esclave. En guise de cadeau d'anniversaire, pour ses six ans, il lui coupe la langue. A 17 ans, Sonny Boy, désormais une vraie bête sauvage, lui sert de tueur...
Matez le tableau... Paul Smith en brute épaisse, rançonnant une bourgade entière, peintre surréaliste à ses heures et tirant au canon sur un flic indélicat... Sonny Boy bouffant tout cru des poulets, buvant le sang d'un prêtre sur l'autel de l'église... Une jolie blonde aux dents pourries haranguant la foule avant l'assaut contre le repaire de Sue et Pearl... De ces situations démentes, le réalisateur se tire à merveille jouant la mélancolie, le lyrisme et la cruauté, le tout sur une belle musique country. **Sonny Boy** parvient même souvent à faire passer une certaine émotion. Un cinémascope somptueux, une mise en scène très influencée par les années 70 parfont la réussite de ce film financé par un producteur italien, mais que le distributeur a charclé de quelques unes de ses scènes les plus dures. Aux Etats-Unis, où la réputation de **Sonny Boy** va grandissant, *Criterion* promet pour bientôt une édition en version intégrale et sur laser-disc. Un signe qui ne trompe pas.

USA/Italie. 1988. Réal.: Robert Martin Carroll. Int.: Paul Smith, David Carradine, Brad Dourif, Sidney Lassick, Michael Griffin... Dist.: Delta Vidéo.



Une scène effrayante et absurde, à l'image du film.

universal MONSTER

Publi-rédactionnel

Les studios *Universal* ont forgé dans les années 30/40 une large part de la légende du cinéma fantastique. En fait, *Universal* invente, en grande partie, le cinéma fantastique, lui donne ses lettres de noblesse et lui permet de gagner les faveurs d'un public nombreux. En quelques films répartis sur une quinzaine d'années, la Major Company hollywoodienne installe un style unique, le gothique noir et blanc, qui fait école, influence plusieurs générations de cinéastes. Un style toujours cité en exemple. Et il y a de quoi s'y référer car ce fantastique-là, plus classieux que poussiéreux, résiste à l'épreuve du temps. Tandis que des sorties récentes en salles tombent, quelques mois après leur apparition, dans l'oubli éternel, les films fantastiques *Universal* tiennent toujours la distance. Dans les années 60, ils étaient adulés à force d'être invisibles. Dans les années 90, ils sont vénérés car visibles. Merci la vidéo de nous les offrir dans des copies flambant neuves et sous-titrées frenchie sioûplait.

Celui qui, en 1931, ouvrit la voie chez *Universal* fut le **Dracula** du grand Tob Browning dont le **Freaks** est une perle vénéneuse incontournable. Qu'il est bon de revoir Bela Lugosi (le Hongrois importé qui roupillait dans un cercueil capitonné pour cause de mythomanie) descendre les escaliers interminables de sa funeste demeure. Qu'il est bon de l'entendre énoncer, voix caverneuse et suave à l'appui : "*Je ne bois jamais... de vin*". Délicieux. Francis Coppola reprendra cette réplique fameuse dans son **Dracula**. Toiles d'araignée, cape, tombeau, jolies femmes en longues robes blanches, château, crucifix... Nous sommes en présence d'un authentique film de vampire. A l'époque de sa sortie, des ambulances prenaient en charge les spectateurs (nombreux) défaillants devant tant d'horreurs. Mais nous étions en 1931. En 1993, vous ne serez pas obligé d'appeler le Samu !

Sur la lancée de **Dracula** inspiré par le livre de Bram Stoker, *Universal* s'attèle, la même année, à la réalisation de **Frankenstein**, dont la pathétique créature est immortalisée par le génial Boris Karloff, un des noms les plus célèbres de tout le cinéma fantastique, même en 1993. D'après le roman de Mary Shelley, le cinéaste James Whale met en scène un film plastiquement flamboyant, humainement beau. Un classique immortel auquel le même réalisateur donne, en 1935, une suite qui réussit le prodige de surpasser l'original, **La Fiancée de Frankenstein**, un titre mythique. Un chef-d'œuvre à tous les niveaux dont la splendeur picturale demeure inégalée. Au-delà de l'horreur, il y a aussi une histoire d'amour entre la créature et son double féminin incarné par Elsa Lanchester. Tragique, romantique, **La Fiancée de Frankenstein** compte parmi les films fantastiques les plus rénommés de toute l'histoire du cinéma. Dans le genre, **Le Loup-Garou** de George Waggner n'est pas mal non plus. Interprété par l'incontournable Lon Chaney Jr, qui deviendra au fil des ans un spécialiste des rôles de lycanthrope, ce monstre du répertoire n'est pas seulement une créature qui se métamorphose les nuits de pleine lune. Victime d'une vilaine morsure, c'est avant tout un homme incapable de contenir les pulsions animales qui l'animent soudain. Lon Chaney Jr. donne tout le relief et l'émotion nécessaires à ce "monstre" détalant dans des forêts envahies par un brouillard photogénique. Beau. Encore plus somptueux : **L'Homme Invisible** de l'inévitable James Whale, parcours douloureux d'un scientifique (Claude Rains) qui succombe à la folie des grandeurs en se rendant invisible. Impossible d'oublier les effets spéciaux de John Fulton, encore performants, le héros déroulant les bandages autour de sa tête, les traces de pas s'imprimant dans la neige... Des images qui sont rentrées dans la légende. Même John Carpenter, réalisateur des récentes **Aventures d'un Homme Invisible**, avoue son admiration pour l'œuvre originale. Héros de **L'Homme Invisible**, Claude Rains incarne une autre grande figure du cinéma fantastique, **Le Fantôme de l'Opéra** mis en images (couleurs) par Arthur Lubin. Dans les coulisses de l'Opéra de Paris rode un mystérieux individu. Il s'agit en fait d'un compositeur défiguré et dépossédé de son chef-d'œuvre.

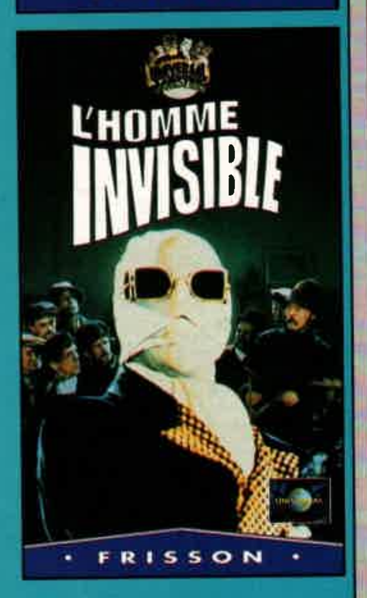




Son seul amour d'une jolie soprano le pousse à commettre quelques crimes. La grande classe et une silhouette inoubliable, celle de ce fantôme sorti tout d'abord d'un roman de Gaston Leroux. Mais, des silhouettes incunables, la collection "Universal Monsters" en compte bien d'autres, les contours d'une Momie à la démarche mécanique à laquelle Boris Karloff prête ses traits et son immense talent de mime. Enfin, plus près de nous, ce compromis entre l'homme et le poisson qu'est **L'Etrange Créature du Lac Noir** de Jack Arnold, un autre monstre amoureux d'une belle nageuse. Car, dans les carcasses de ces créatures d'horizons différents, de ces vampires, de ces assemblages de cadavres, bat d'abord un cœur gros comme ça. Monstres oui, agressifs oui, mortels parfois, mais fondamentalement humains.

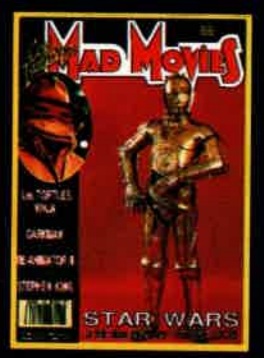






COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 Dossier "films Préhistoriques", Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser, Clive Barker, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, La Mouche II, Freddy Krueger, Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Entretien Clive Barker, Cabal, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer, FX 2.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit Déchirée.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King".

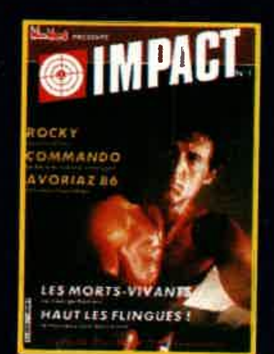
IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, Carpenter, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Van Damme : Cyborg, polars.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Schwarzenegger, Gibson, Bronson, Lundgren.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Van Damme, Lundgren, Stallone.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Full Contact, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, les "Rocky", Cabal, cinéma de Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Franco Nero, Misery, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Spécial "Muscles".
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Van Damme : Double Impact, Barton Fink, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Bugsy, Le Dernier Samaritain.
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Unviversal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.



ZE CRAIGNOS MONSTERS
(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 250F. →





Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44
45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41

NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

COURRIER DES LECTEURS

Joo Imbault, Paris

C'est bien ennuyeux ce que vous nous annoncez dans le dernier édito. A savoir que ce pauvre J. Buttgereit subit (comme tant d'autres, et pas qu'en Allemagne...) les foudres de Miss Censure... Il se trouve que je pensais justement prendre la plume pour vous demander si **Nekromantik 2** avait des chances de sortir en France sur grand écran, ou au pire en vidéo.
J'ai acheté la BO du film et je l'ai trouvée si fascinante et si impressionnante (bonjour les bruitages d'une scène où un mec semble se faire désosser en plein coït ; c'est la nouvelle méthode de contraception allemande, ca, le coït interrompu ?), bref, je l'ai tellement aimée que je me trouvais toute prête à visionner le film. Mais là, je crois que c'est plutôt mal barré, non?
Enfin, s'il y a un peu d'espoir, dites-le moi quand même, et aussi s'il y a un moyen de soutenir la lutte contre les censeurs de J. Buttgereit... en s'abonnant à *Mad Movies*, peut-être. Hein ? Bon, tant pis, c'est fait. Bien amicalement.

Absolument ! Pour soutenir toutes les luttes, et d'abord celle de Mad Movies *contre la perception du 9ème, l'abonnement à la revue reste la meilleure façon de faire entendre sa voix. J.P.P.*

Frédéric Foré, Agen

Il y a des jours où l'on devrait avoir honte de s'appeler Karine, Roger ou Emmanuel. Notamment le jour de la sortie du n°80 de *MM*, dans lequel "B.S. de Montpellier" nous donne une formidable leçon d'intelligence critique et de cinéphilie.
Intelligence critique car si effectivement "le fanatisme aveugle ne fait pas avancer le monde", il peut très bien détruire le 7ème art, et même l'art en général. C'est ce qui me fait considérer la critique de B.S. comme "constructive". En effet si je ne suis pas entièrement d'accord avec lui, ce qui m'accable le plus c'est la manière dont vous lui avez répondu : pour convaincre quelqu'un il ne suffit pas de crier plus fort que lui, mais justement d'exposer ses idées de manière "constructive", et là, je dois reconnaître que vous avez tous trois lamentablement échoué.
Cinéphilie, enfin, car quelqu'un qui reste fidèle à une revue de cinéma aussi spécialisée que *M.M.* depuis longtemps, même s'il lui trouve de nombreux défauts ; quelqu'un qui fait l'effort de se déplacer, et de payer pour aller voir un film au cinéma ; quelqu'un qui prend la peine d'écrire ce qui le dérange dans tout ça avant de tourner le dos et d'aller voir ailleurs. Eh bien ce quelqu'un, moi j'appelle ça un cinéphile. Une personne qui aime le cinéma et qui trouve quand même quelque chose, dans le tas, qui mérite sa passion. Simplement, il a voulu, comme tous ceux qui s'inquiètent pour l'avenir du cinéma être très critique, et non pas "critiqueur" ou négatif. Je pense donc que, pour toutes ces raisons, il mérite autre chose que la grossièreté et le rejet en bloc de ses remarques.
Alors, au trio que j'ai cité plus haut, je voudrais lui dire qu'il existe une qualité que l'on appelle "l'humilité" et qui consiste, notamment, à savoir prendre autre chose que les éloges dans le monde de la critique, afin de pouvoir se remettre en question de temps en temps. Essayez, vous verrez, c'est passionnant !
Quant à moi, qui suis un fidèle lecteur depuis six ans, je vous demande simplement de rester fidèle à vous-mêmes, au cinéma, et aux valeurs que vous avez défendues jusqu'ici.

Rudy Vanderbücker, Cambrai

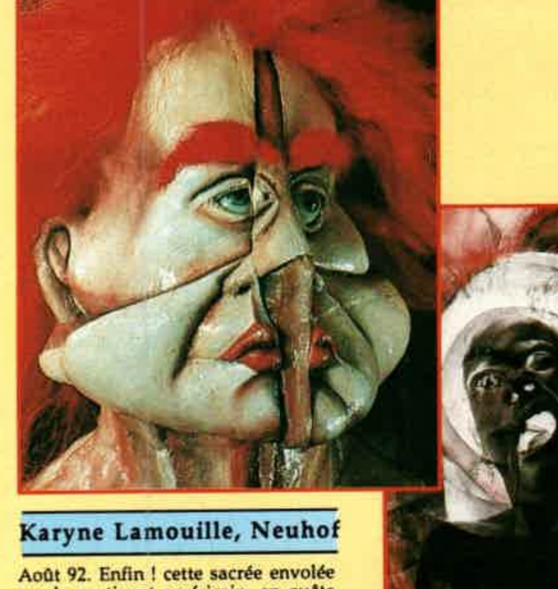
Après les remerciements d'usage concernant votre excellent et sublimissime magazine, force est de constater depuis quelques numéros à un relâchement de vos sujets. En effet, on constate que certains d'entre eux sont bâclés. On ne retrouve plus le *Mad* d'antan; ses jeux de mots, sa façon humoristique de descendre certains réalisateurs ou nanars. Là, vraiment je suis étonné de votre façon d'agir.
Je sens que bientôt, d'ici quelques numéros, je me lasserai de vous lire (*dis donc, tu me préviendras un peu avant, que j'ajuste le tirage, quand même...*).
A propos de Boris, il a bien raison de prôner pour une certaine vue négative de certains films fantastiques (**Batman le Défi**, ou **Alien 3**) dans lesquels on en fait des chefs-d'œuvre, alors qu'en fait ceux sont d'illustres navets.

Il ferait mieux de prôner pour une défense de la syntaxe, si tu veux mon avis... J.P.P.

Francis Beddok, Poissy

Salut, the Mad's Family,
Eh bien voilà ! Il a fallu attendre mes 28 ans et dix ans de lecture assidue (hé, les lecteurs-trices, faites comme moi, achetez les anciens numéros, J.P.P. sera content...) pour envoyer ma première bafouille à mon canard préféré.
Pour vous dire que tous les deux mois j'attends sa parution, comme d'autres attendent le Messie (mais, il semblerait que j'ai plus de chance qu'eux. - *Mais non...* - Messie ! - *Ah bon !*), que je le dévore en une seule journée, et qu'il n'y a vraiment rien à jeter.
Le dossier sur Stephen King était parfait, j'y ai appris des choses (ses prochains bouquins, etc...), et je voulais demander à Tarc Moullec s'il aurait l'ingénieuse idée de s'attaquer à d'autres écrivains, adaptés ou adaptables au cinéma (Koontz, Masterton, Cook...) ?

Ecoute, Marc est parti aux toilettes, pour l'instant, mais dès qu'il revient je lui pose la question. J.P.P



Karyne Lamouille, Neuhof

Août 92. Enfin ! cette sacrée envolée sur le continent américain, en quête d'ateliers d'effets spéciaux. Quelle émotion de pouvoir rencontrer des gens comme David Anderson, Rick Lazzarini ou encore ces fameux complices, Alec Gillis et Tom Woodruff, et surtout de pouvoir approcher les "face hunger" d'**Alien 3**, hélas coupés au montage final !
Tout ceci pour vous demander, messieurs les Mad, à quand de nouveaux dossiers sur de plus ou moins jeunes maquilleurs made in Europe ?
Impatiemment, je compte sur vous et vous remercie encore pour votre travail. Je vous joins aussi quelques photos de mes réalisations dans l'espoir d'une publication. Pour tout contact, aventuriers, aventurières - si rares ! - voici mon adresse : Lamouille K., 22A, Sonacotra, 18 rue Welsch, 67100 Strasbourg. Bien amicalement.

Frédéric Berthy, Nemours

Elève de terminale bac pro Commerce et Services, je compte organiser une soirée consacrée au cinéma Fantastique, avec trois films au programme, au cinéma "Le Méliès" de Nemours. En vue d'un concours de maquillage, je fais appel à tous les talents disponibles. Ecrire à F. Berthy 3, rue Paul Cézanne, 77140 Nemours. Urgent, merci !

Patrice Chapiro, Paris

Je vous lis depuis si longtemps qu'il me revient en mémoire ce Festival du *Palace* (73 ?), ancêtre de celui du *Rex*, où parmi d'autres fanzines on pouvait acheter des numéros de *Mad Movies* tapés à la machine et ronéotés, où déjà l'humour et la passion s'étalaient sur des pages pas très blanches... mais existentes. Depuis, beaucoup de chemin parcouru et toujours ce *M.M.* bien sympathique, témoin de 20 ans de cinéma fantastique (*arrête d'insister avec tes 20 ans ! Je dis à tout le monde que j'en ai 28, après ils ne vont plus me croire...*), avec de bonnes époques et des mauvaises (nous savons lesquelles !) (*ah oui ?*). Si *Impact* ne me passionne pas outre mesure, j'ai toujours suivi votre parcours avec ce plaisir de l'amateur un peu "marginal" qui déteste les revues établies, lamentables de prétention et faussement "mode" où de jeunes espoirs (!?) français maigrissent de 20 kilos pour bien "jouer" un évadé des camps de la mort, ou apprennent à se piquer pour nous rejouer **More**. Bon courage, et faites de beaux cauchemars.

Dessin : envoi de Christophe Chabenet



J.F. Delon, Bruxelles

Editorial percutant : une fois de plus *Mad* dénonce comme il a su le faire à de nombreuses reprises l'esprit étroit et imbécile. On interdit, on coupe, on préconise l'ordre moral et le conformisme, mais on agite la passoire devant l'écran (pour ceux sans décodeur), le samedi soir après minuit. L'imbécilité ne suffit plus, il faut y ajouter l'hypocrisie. Espérons que cette vague de puritanisme venue d'Amérique (merci George...) ne contamine pas trop notre vieille Europe.
Ceci dit, en Belgique (seul pays d'Europe où **Batman** fut interdit aux moins de 16 ans lors de sa sortie en 89, puis redistribué en 92 pour tout public : le temps que tous les gosses le voient trois fois en vidéo...) notre chaîne nationale nous a offert en prime-time, un vendredi soir et en VO sous-titrée, s'il vous plait (on croit rêver...) une nuit du fantastique avec **Critters 2** (bof) mais aussi **Hurlements** et **Phantasm** : plutôt chouette !
Alors, quand on a épuisé ce qu'il y avait à l'affiche, qu'on en a marre de louer des navets doublés et pan et scannés, qu'on connaît par cœur sa collection de Romero, on se dit que le monde n'est pas si moche que ça, après tout...
Amitiés à tous d'un fidèle lecteur (depuis le n° 23).

Terrible, ton idée de la passoire... Finalement, ça marche très bien. Chez moi, c'est ma copine qui agite, car il faut bien dire qu'à la longue cette pratique épuise un peu le bras. Et, passé le cap du premier flottement sémantique (- euh, ma chérie, tu ne voudrais pas m'agiter la passoire pendant le X de canal ?) c'est le bonheur parfait. Et quelle économie ! J.P.P.

J.Philippe Billard, Chevagne

Prénoms : Benoit, Rémy et André.
Professions : tueur, preneur de son et cameraman.
Un trio qui fait mal, qui risque fort de faire mal au B.O. national.
"Le cinéma est en crise" nous répète-t-on. C'est vrai, on nous abreuve de suites, on nous ressort des super-héros fatigués et fatigants. On nous offre des œuvres grandioses, certes, mais tellement artificielles !
Le cinéma se réduit à des images bien léchées, sitôt vues, sitôt oubliées.
Blague à part, il faut attendre que les Belges sortent de l'école et s'attèlent à la tâche, sans un sou, avec une caméra unique à l'épaule pour qu'on ressente à nouveau le grand frisson.
En ciné comme en sport, on a aujourd'hui l'impression que la spontanéité, la modestie des moyens peuvent l'emporter sur les mécaniques bien huilées des grosses productions, friquées, mais sans grande imagination.
C'Est Arrivé Près de Chez Vous, ou quand trois fous furieux géniaux débarquent avec un film si bien foutu que le malaise (la joie, la jubilation aussi !) s'installe dès les premières images.
Où diable est la réalité ? Devant ou derrière la caméra ? Car, mis à part les débordements meurtriers, c'est la vie quotidienne qui est filmée. Les acteurs sont des proches de Ben, et les lieux où ils évoluent existent vraiment "près de chez eux" !
On est presque soulagés de voir les auteurs en chair et en os faire la promotion du film. C'était donc du bidon ! Mais imaginez que non. Quel était donc le dessein des cinéastes amateurs (les faux, ceux du film) avec ces bobines ignobles et compromettantes, si ce n'est une sortie en salles ? Et les Italiens, aperçus en train de filmer, eux aussi, étaient-ils sous l'emprise d'un autre tueur ?
On le voit, le film est plus profond qu'on pourrait le croire et soulève bien des interrogations.
Vous vous enthousiasmiez sur le "cinémot" à la sortie du **Silence des Agneaux**. N'ont-ils pas, avec ce film, atteint le summum dans la catégorie ?

Daniel Conrad, Dombasle

Je vous écris pour vous dire tout le bien que je pense de votre dossier sur Stephen King. Je suis, pour me situer, l'auteur d'un dossier "Stephen King au cinéma" dans une revue "concurrente", *Adrénaline*.
Je tiens à vous féliciter pour la tenue et l'esprit critique de ce dossier qui ne tombe jamais dans les travers regrettables d'autres revues qui descendent cet auteur en flammes, soit pour le simple plaisir de détruire une légende, soit affichent en couverture le nom de l'écrivain et lui consacrent quatre lignes inutiles et souvent stupides. Bravo à Marc Toullec et Didier Allouch pour ces pages travaillées et intelligentes. J'aurais aimé tourner mon article aussi bien mais les moyens sont différents. Pour une fois, c'est un "concurent" qui félicite une équipe hors du commun.
Pourriez-vous signaler que je recherche des novellistes (fantastique) en vue de créer une revue ? Envoyer nouvelles et coordonnées à Daniel Conrad, 33, rue D'Aussonville, 54110 Dombasle.

Suzy de Magalhaes, Brecy

Suite à votre éditorial, je m'étonne de votre dédain pour les reality shows. En effet, que reprocher à des films très esthétiques, aux effets spéciaux faramineux et aux interprètes époustouflants ? Tiens, un exemple (*non, j'ai déjà les mains prises, là !*), les Marches de la Gloire, pour ne citer qu'eux (*arrête, je vais vomir...*). J'avoue, un soir j'ai regardé, mais c'était par désespoir. Donc on a vu dans cette émission bourrée de talents, une héroïne (c'est comme ça qu'on les appelle sur *TF2*) qui, courant après une voiture dont la conductrice s'était évanouie, s'est réjouie d'avoir trouvé un frein à main entre les deux sièges. Etonnant non ? (*si !*). Et encore, dans la même émission, on a failli assister à un homicide involontaire. Une fillette tombée dans un puits de sept mètres ne reçoit aucune aide de son entourage, très vif d'esprit, si ce n'est quelques réflexions du genre : "donne-moi la main ma chérie". Quel réflexe ! Et enfin, le summum de la perfection, la caméra témoin. Selon le "présentateur", si vous êtes témoin d'un acte extraordinaire, filmez-le et envoyez-nous la cassette" (*je viens d'envoyer celle de notre bouclage dans les temps, ils n'avaient pas vu ça depuis au moins six mois...*). Ce qui est navrant c'est qu'il n'indique pas si c'est payé ou non, car on peut déjà imaginer des centaines d'amateurs arpentant les rues à la recherche de viols, de cambriolages ou d'accidents de la route, dans le seul but d'informer et sans voyeurisme aucun, bien sûr !

Tu rigoles, c'est bien comme cela qu'on l'entendait. Mais on peut tout aussi bien imaginer l'éventualité d'un accident sur le tournage même de la reconstitution de l'accident, lequel serait alors aussitôt filmé par la chaîne concurrente, accourue à son tour, tandis qu'une troisième filmerait alors l'empoignade inévitable des deux équipes. On vient d'inventer le mouvement perpétuel, là. J.P.P.

Julien Magnat, Elancourt

Dites-donc, sortir le *Mad* 80 aux alentours du 20 novembre, ne nous refaites jamais le coup ! J'ai cru pendant quelques jours que...
J'aimerais parler de la dégradation du cinéma ces huit dernières années, dont la cause principale est "le pognon". Les acteurs et réalisateurs ne pensent plus qu'au fric. Moi qui l'aimait bien, j'ai été horrifié par les propos de Sigouney Weaver qui expliquait naturellement que, lorsqu'elle avait appris qu'elle devrait se raser la tête pour tourner **Alien 3**, sa première réaction avait été de demander quelques millions en plus. Et le talent dans tout ça ?



Jérôme Jardin, Carrière sous Poissy

Salut aux ravagés de *Mad* et à ceux qui nous le fignolent. Où puiserions-nous notre savoir sans vous ?
En fait, cette lettre s'adresse aux fanas des effets spéciaux de ce pays. Il est temps de réagir, face à cette désaffection progressive pour le fantastique, au moins sur nos grands écrans. A tous ceux qui aimeraient se regrouper et tâcher de faire quelque chose ensemble, je laisse mon adresse. Qu'ils n'hésitent pas à m'écrire. Ci-joint une de mes réalisations préférées. Jérôme Jardin, 319, rue Carnot, 78955 Carrière Sous Poissy.

Denis Ruckebusch, Chéreng

Ca ne va plus du tout !
Boris Speckbacher nous pique sa crise dans les n°s 78 et 80, résultat : tout le monde s'étripe par courrier des lecteurs interposé. Et pire que tout, JPP nous annonce carrément la mort du fantastique dans son édito du numéro 79 ! Hé, les gars, j'espère que ce gros coup de cafard n'est que conjoncturel, hein ? (la conjoncture, elle est drôlement sympa, on peut tout lui foutre sur le dos, surtout en ce moment). Certes, ça va mal. Mais comment ne pas garder espoir quand on voit toutes ces annonces dans *Mad Movies* ? On recherche des scénaristes, des maquilleurs, on crée des fanzines... C'est la génération qui vous lit aujourd'hui qui assurera la relève demain. Alors encouragez-la.
Une autre petite critique "constructive" : Vous n'êtes pas assez subjectifs et vous vous bornez souvent à citer les propos du réalisateur. Lui, c'est un mercenaire. Il voulait faire noir, le producteur ordonne blanc. Et en plus il sait que le studio va encore charcuter le tout. Il est payé pour la promo, alors il s'en fout. Regardez Hopkins : pour **Freddy V** il en fait l'éloge, puis crache dessus à la sortie de **Predator II**. Alors un peu de tonus, que diable !
Voilà, j'espère que vous publierez cette lettre afin de montrer que l'on peut honnêtement donner son avis à *Mad Movies* sans être un vétéran pour avoir droit à la critique (un an 1/2 d'abonnement et 2 ans 1/2 de lecture régulière seulement).
Et surtout, restez Mad, les p'tits gars.

Mais non, nous publions tous les avis, négatifs ou pas, pour peu qu'ils nous intéressent. Cela dit, je m'interroge souvent sur ce besoin fréquent qu'ont les lecteurs de se situer en nombres d'années de lecture de la revue. A tel point que je coupe souvent le passage en question pour éviter les répétitions. J.P.P.

Hélène Morel, Rouen

Je tenais à vous féliciter pour votre dossier sur Stephen King du précédent numéro. J'ai été intéressée par la mise en parallèle entre ses nombreux écrits et la pléthore d'œuvres cinématographiques qui en ont été tirées. D'autant que l'on ne peut guère contester le fait pas vraiment curieux que la qualité de ces dits films n'a pas toujours été à la hauteur. L'exemple le plus frappant reste le fameux **Shining** du sieur Kubrick. On comprend la colère qu'a dû éprouver King à l'évocation des multiples différences, omissions, sans compter la fin qui n'a plus grand chose à voir avec celle du livre.
Je suis de tout cœur avec King lorsqu'il dit "l'épouvante est un genre difficile qui requiert une certaine chaleur émotionnelle, et Kubrick est un homme très froid". C'est vrai que son film est à son image, froid et coupant comme de la glace, alors que le livre de King est tout en nuances, dur bien sûr, mais attractif car complaisant à l'égard de la folie qui s'empare peu à peu des personnages, et surtout distillant une émotion réelle.
J'ai vu la plupart des films que vous citez, car, tel un bon mouton de Panurge, je me précipite au ciné le plus proche dès que la mention "Stephen King" apparaît dans les journaux spécialisés. J'ai changé de point de vue en 1986 à cause du franchement pas bon **Maximum Overdrive**. Comme quoi...
Carrie me semble être, non seulement la meilleure adaptation de King (je n'ai pas visionné **Ca**), mais encore l'un des films les plus réussis de De Palma, avec **Phantom of the Paradise**, bien sûr.
Mais, en général, il faut bien dire que l'adaptation à l'écran d'un roman est toujours un problème. Les mots ne sont pas équivalents aux images. Lovecraft en est un exemple flagrant. Il parvient à installer la peur avec des non-vus, des suggérés extraordinaires, mais impossibles à retranscrire à l'écran. On ne peut pas suggérer au cinéma, il faut montrer.
En outre, le roman fait jouer l'imagination et l'on peut très bien "faire un roman dans le roman", on peut personnaliser les situations sans pour autant passer à côté du roman. Ceci est et restera quasi-impossible au cinéma. Certes on peut interpréter de différentes manières le sujet du film, on peut le voir à différents degrés - comme **La Mouche**, par exemple - mais les images sont univoques. Elles sont ce que le réalisateur a voulu en faire. C'est là que réside, à mon sens, la limite du cinéma.

PETITES ANNONCES

Vds ou éch. *Première, E.F., La Revue du Cinéma* et affiches de films. Liste contre enveloppe timbrée à B. Malitte, Le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

Vds nbreuses séries télé : ***Les Mystères de l'Ouest, Au Coeur du Temps, Star Trek, Chapeau Melon..., Au-Delà du Réel, Cosmos 1999***... Patrick au 82.56.35.85.

Vds jouets **Star Wars**, enregistrements de nbreuses BO, ainsi qu'une *Sony* CCD V200 + accessoires + emballage (8000 F.) (*Hola ! et juste l'emballage, c'est combien ?*). Dorian Rouquette, Chemin de Reydet, 84250 Le Thor.

Ch. documents originaux (affiches, photos, revues...) sur la *Hammer Films*. Vds K7 Pal (120 F. pièce) : **L'Arme Fatale 2, Abyss, CE3K, Batman, Star Trek 2 et 5**, et K7 Secam (80 F.) : **Star Trek 1 et Le Loup-Garou de Londres**. Romain Hermant, 33 rue du Rattentort, 55320 Dieue/Meuse.

Ech. VHS de **Métal Hurlant, Les Maîtres du Temps et Tygra** contre vieux modèle de la Batmobile. Gilles au 94.62.21.79.

Rech. **Captain America** (1979), **Captain America** (1990) et ***Galactica*** (série TV). Sam au 73.92.80.14.

Ach. figurines **Star Wars** et cherche à faire peindre personnages. Marc Blieux, 14 rue de Rambouillet, 75012 Paris.

Vds ou éch. 60 VHS neuves et originales. Liste contre 2 timbres à Pascal Bailly, Les Pin's, 13 rue des Frères Breney, 39300 Champagnole.

Vds photos glacées de la série ***Twin Peaks*** + 80 photos originales, de Bob à Donna en passant par Cooper et Truman. Documentation contre 1 timbre à R/C, 14 rue Mabille, 51000 Chalons Champagne.

Vds *M.M.* 23 à 80, 15 F. pièce, sauf 24, 25 et 28, 40 F. pièce. Daniel Biga, 79 allée de la Rouguière, 13011 Marseille. (*abandonner ses* Mad *en plein hiver, quelle cruauté !*)

Vds, ach. ou éch. jouets, objets **Star Wars** et autres. Catalogue contre enveloppe timbrée à Eric Druon, 21 rue du Puits Descazeaux, 33000 Bordeaux.

Rech. BO en CD de **La Chair et le Sang**. Stéphane Deflandre, 20 rue Parmentier, 25200 Montbéliard.

Ch. VHS de **Massacre à Daytona Beach, Carnage, Frère de Sang, Rage, Cujo, Vidéodrome**... Ach. à n'importe quel prix *M.M.* du 1 au 25. Xavier Marjoz, 58 rue de Stonne, 02200 Soissons.

Vds BD *Lug*. Julien au 64.28.48.16. (*le record de l'annonce la plus courte vient de tomber, les mecs, !*).

Enfin disponible en français : "La Malédiction de Salomon Kane", pastiche du célèbre héros de Robert Howard. 45 F. à Jean-Pierre Mouron, La Magali, Chemin Calabro, 83160 La Valette.

Ec. nbreuses K7 SF/Fantastique et ch. contacts pour jeux sur *Amiga*. Daniel Roussel, 20 rue du Chateau, 78410 La Falaise.

Ch. l'Officiel de la Vidéocassette de *Télé-Ciné-Vidéo*, années 82, 83 et 87. (pour achat, ou même location rapide pour consultation). Tél. 48.74.70.83, en matinée, jours ouvrables

The Cure : the wish tour en audio et vidéo (Paris, Lyon, Liévin, Rennes...). Liste gratuite à Frédéric Legros, 5 allée des Tilleuls, 60110 Lormaison.

Vds *Première* 1 à 100 et collections complètes de *Vampirella, Eerie, Creepy*. Pierre au 21.83.75.57.

Vds épisodes de ***Chroniques Américaines, Thunderbirds*** et ***The Secret Service***. Ch. dessinateur amateur et bénévole pour travailler à partir d'une base donnée, mais le scénario reste libre. Christophe Chrétien, 57 rue du Fg Montmartre, 75009 Paris.

Vds CD de Jeanne Mas, Milli Vanilli, Madonna, Vanilla Ice... Liste et prix à Mathieu Klein, 5 bis rue de la Forêt-Hirbach, 57510 Holving.

Ch. renseignements sur les personnages principaux de ***Star Trek*** et ***Star Trek The Next Generation***, et adresses des fan-clubs de la série. Samuel Amiet, 5 rue du Petit Ruisseau, 86000 Poitiers.

Vds ou éch. 154 romans de Bob Morane (*hé oui, faut bien grandir, j'ai connu ça, moi aussi...*). Liste gratuite à Axel Peaudeau, 33 impasse des Pins, 11620 Villemoustaussou.

Rech. *Star Ciné Cosmos* 6, 8, 10, 57 et 86 et *Jungle Film* avec Tarzan (Weissmuller). Mr. Dewilde, 3 place Jules Massenet, 37200 Tours.

Vds VHS en VF de **Aliens et Alien 3** (tournage) ou échange contre VHS (Pal-Secam) ou CDV (Pal-NTSC) du **Festin Nu**. Olivier Guntzburger, 114 rue Claude Bénard, 95610 Eragny/ Oise.

Rech. **La Créature du Lac Noir** (54), en relief si possible. Vincent Leturquier, 17 avenue Nationale, 91300 Massy.

Rech. **La Momie** (32), **L'Etrange Créature du Lac Noir** (54) (*je viens de la voir, dis-donc !*), **La Malédiction des Pharaons** (59), **Peau D'Ane** (70), **Frankenstein** (31) et **La Fiancée de Frankenstein** (35). J.F. Maquin, 53 allée des Jonquilles, 51450 Betheny.

Vds caméra Super 8 sonore bon état, table de mixage... Prix à débattre. Christophe Guihery, 19 rue de la Montagne, 89720 Villeblevin.

Rech. épisodes en VO des ***Avengers*** : ***Qui Suis-je ?, Un Petit Déjeuner trop Lourd, Le Village de la Mort, Mission très Improbable*** + K7 audio des Beatles, "Ultra Rare Trax" (chez *Swingin Pig Records*). Jeff Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux. En outre, je tiens à dire à Rallouch, et à tous ceux qui m'ont écrit, que ma soeur n'est plus à vendre (je la loue, ça rapporte bien plus). M'écrire pour les nouveaux tarifs. (*Bon Jeff, déjà, tes annonces, elles sont longues, mais en plus, hein, ta soeur... Tu... Tu la loues cher, non ?*).

Rech. VHS VO ou VF de **L'Etalon Italien, Bananas, Les Mains dans les Poches, Adieu ma Jolie, Cannonball et Arrête ou ma Mère va Tirer !**. Francis Bauchet, 38 cité des Jardins, 59390 Toufflers.

Vds *Strange, Spécial Strange, Fantask, Marvel*, albums *Lug-Semic*. Raphaël Jouet, rue du Pré Goujon, 89600 Cheu.

Ech. **Evil Dead** et **Society** contre **Aliens** version longue. Thierry au 25.80.39.35.

Vds jeux de rôle à prix très intéressants : Star Wars, Cyberpunk, Empire Galactique, Rolemaster, Torg, AD & D 2nd edition. Kevin au 47.48.91.77.

Vds BD amateur, "Les Anges du Futur" 1 et 2, 20 F. pièce. Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 02100 St Quentin.

Collectionneur vd VHS de **Orange Mécanique** et autres films fantastiques + séries TV (***Star Trek, Au-Delà du Réel***...). Daniel au 87.58.23.52.

Rech. tout et n'importe quoi sur Jack Nicholson et le Joker. Une oeuvre macabre de 24,5 x 37 aux deux premiers qui répondent (*bien vu !*). Eddy Kasmi, 69 bd Jean Berha, 06100 Nice.

Vds nbreux *Strange, Titans, Conan, Starfix, E.F.* et BO de films. Liste contre un timbre. Ach. poupées **Star Wars** (*sont-elles gonflables, au moins ?*). Faire offre à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 Saint André.

Ch. tout sur ***Cosmos 1999*** et ***Star Trek***. Marc Philippe, rue des Bransons, 29, 4624 Romsée, Belgique.

Ach. tout sur Tony Hamilton, James Arness, les acteurs de ***Mission Impossible*** et *Pub Marlboro Country Travel*. Michel Davor, 39 rue Maurice Clavel, Rés. du Centre, 34200 Sète.

LE TITRE MYSTERIEUX



Vite à table, c'est prêt ! De quel film s'agit-il ? Les cinq premiers à reconnaître notre titre précédent (**Cellar Dweller**, de John Buechler) furent J.P Richard (Paris), Nadine Verger (Fontainebleau), Daniel Schill (Roppentzwiller), Christophe Carré (Tours), Jérôme Ploteau (Nantes), suivis de Thomas Lauglé, Jérôme Dutto, Olivier Larade et Daniel Biga.

Ch. avidement des épisodes de la série TV **Dr. Who** (la plus récente) et le film **Munster Go Home**. Michael Balvay, 58 bd Mal Foch, 38000 Grenoble.

Vds et éch. nbreux livres Fantastique/Anticipation. Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Vélizy.

Ach., éch. et vds films d'horreur/SF années 50/60. Frédéric Hameury, La Haute Deverre, 61100 Flers.

Ach. cours de l'A.M.R. "La mousse de latex et les prothèses professionnelles", 2ème édition augmentée. Christine Mandart, Cité St Léonard, Bt A-14, 22200 Guingamp.

Vds *Strange, Fantask, Marvel, Spidey*.. Liste contre 3 timbres à J.Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Vds nbreuses BD *Lug, Arédit* et comics US. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue J. Giraudoux, 89300 Joigny.

Rech. en VF **La Nuit du Loup-Garou, Malicia** (*ah oui, toi aussi ! Beatrice Harnois, hein ?*), **One Night Only, L'Obsédé, Enquête sur une Passion, La Fille et Le Journal d'un Vieux Fou**. Tél.: 75.66.60.21.

Ach. si prix raisonnable comics *Marvel* et DC. Nicolas au 53.24.04.80.

Ach. affiches, photos et BO des films de Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue Belvédère, 14000 Caen.

Vds collections complètes de *Strange, Marvel, Fantask, Conan, Batman*, et autres... Liste contre enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 252 chemin des Fourniers, 83210 La Farlède.

Vds véritables photos inédites de toutes vos stars. Liste complète contre un timbre à F. Vallée, 107 rue Villiers Isle Adam, 75020 Paris.

Vds affiches, t-shirts James Bond, pin's Elvis Presley, James Bond, M.G.M., Rambo... M. Wojcik, 34 rue des Combattants A.F.N., 08300 Rethel.

Vds 120 F. **L'Etalon Italien** avec Sylvester Stallone (*t'as un client un peu pl;us haut, si tu fais vite...*). Xavier au 20.74.17.77.

Rech. épisodes de ***La Quatrième Dimension***. Tél.: 49.95.96.03.

Vds *Best* 286, 287 et 289, VHS de **Ca** et **Total Recall**, jaquettes vidéo et affiches tous genres. Carole Contaut, 16 avenue Saragosse, 64000 Pau.

Ach. 20 F. pièce *M.M.* 1 à 22. (*à ce prix-là, tu peux toujours attendre !*). Philippe Schmitt, 21 route de Mondorff, 57100 Thionville-Garche.

Vds nbreux comics (*Alien, Lobo, DC, Marvel*), vieux *Métal, Scarce, Strange, Titans, Conan*, ou éch. contre comics de Jack Kirby. Ecrire ou faire offre à Stéphane Almosnino, 80 galerie des Baladins, 38100 Grenoble.

Vds nbreuses revues de BD (*Fantastik, Métal Hurlant, Rigolo*...) et de cinéma (*Vendredi 13, Starfix*...). Liste et tarifs contre un timbre à Frédéric Taupin, 4 rue des Bassiers, Cidex 5, 27490 Ecardrenville sur Eure.

Vds fascicule (80 pages) "histoires et techniques de l'image en 3D. Prix 199F, à Sébastien Stelitano, 643 rue Léon Gambetta, 59970 Fresnes/Escaut.

Vds docs sur Gibson, Schwarzenegger, Stallone, Eastwood, etc. F. Aubril, Le Mont St Gervais, 61220, Briouze.

Vds + de 100 photos couleurs des 5 films de **La Planète des Singes** et mon stock de photos inédites de ***Twin Peaks***. Christophe au 26.64. 48.31.

Vds 50 F. VHS des ***Envahisseurs*** (n° 2). Rech. pilote de ***Twin Peaks*** et autres épisodes. David au 35.75.04.90.

Vds BO de **SOS Fantômes II** (33 t), **Batman et Les Tortues Ninja** (K7). Alexandre au 82.91.04.06.

ch. photos d'exploitation cinéma (**Twin Peaks**, les **Parrain, Le Silence des Agneaux**...). Valéry Engelhard, 12 rue de la Riante, 13008 Marseille.

Vds *M.M.* 13 à 21, très bon état. Faire offre à Christophe Triollet, 15 impasse Asturias, 77100 Meaux.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondants-collectionneurs + 20 ans passionnés par le cinéma à l'italienne (Morricone, Argento, Fulci, Frizzi), pour échanger documents. Olivier Strecker, 391 rue Saint Pierre, 13005 Marseille.

- correspondant(e)s aimant le Fantastique et les jeux vidéo. Patrick Quedinet, 7 rue Paul Bert, BP 523, 97500 St Pierre et Miquelon.

- dessinateurs et rédacteurs (articles et nouvelles) pour fanzine SF/Fantastique/Aventure (livres et BD). Pas sérieux s'abstenir (*t'as tort, des canards sérieux y'en a déjà trop !*). Daniel Gabarre, 25 rue de la Digue, 31300 Toulouse.

- correspondant(e)s 17-19 ans aimant les films d'horreur, les sorties en boîte et la musique moderne... Vanessa Decroix, Frohen-le-Grand, Route d'Auxi, 80370 Bernaville.

- maisons de production (étrangères si possible) pour proposition sérieuse de synopsis. Stéphane Bernardin, 36 rue d'Avignon, 63100 Clermont-Ferrand.

- correspondant(e)s 16-18 ans aimant Van Damme, *Mad Movies*, les jeux vidéo, Stephen King, la musique... Cédric Bufferne, 8 rue Olivier de Serres, 07100 Annonay.

- correspondant(e)s fans de **Star Wars** pour échanger docs sur la trilogie. Je fais également un fanzine sur le sujet. Darknin, 11 rue Marcel Renault, 75017 Paris.

- filles 18-20 ans aimant *Mad Movies* et les concerts de hard ou rock alternatif. Guillaume Cassagne, 38 rue Joffre, 78350 Jouy.

- correspondant(e)s aimant les mangas, l'animation japonaise (**Akira, City Hunter**...) et le Japon en général. Stéphane Jeanrenaud, 16 avenue des Dahlias, 93220 Gagny.

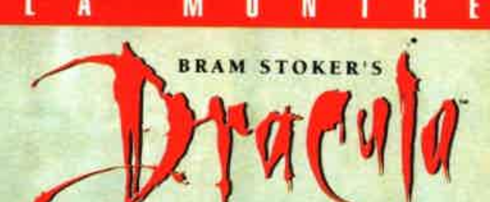
À faire frémir... d'envie

LA MONTRE EXCLUSIVE!



LE TEE SHIRT EXCLUSIF!

L A M O N T R E



UN FILM DE FRANCIS FORD COPPOLA

SÉRIE LIMITÉE ET NUMÉROTÉE AVEC CERTIFICAT
GARANTIE 1 AN - MADE IN FRANCE
Prix: **549 Frs.TTC** **+ 25 Frs. de port**
Envoi sous pli recommandé - Livraison sous 15 jours
Offre limitée à 1 montre par commande (Valable jusqu'au 30-04-93)







REF 015
BRACELET CUIR NOIR

REF 020
BRACELET CUIR ROUGE OU NOIR

DOS GRAVÉ

L E T E E S H I R T



REF 001 - DOS



REF 002 - DOS



REF 003 - FACE



FACE

EXISTE
EN 3 TAILLES
M - L - XL



UN FILM DE FRANCIS FORD COPPOLA

QUALITÉ MULTILAVAGE
1 SEULE COULEUR - NOIR
Prix: **119 Frs.TTC** **+ 20 Frs. de port**
Livraison sous 15 jours
Offre limitée à 3 tee shirts par commande

B O N D E C O M M A N D E

A découper ou à recopier sur papier libre et à retourner à **EDEM. 10 / 12, RUE FRANQUET - 75015 PARIS -** (RCSParis B 381752785)

OUI , je désire recevoir LA MONTRE EXCLUSIVE DRACULA
série limitée et numérotée (Offre limitée à 1 montre par commande)
au prix de 549 Frs.TTC (envoi sous pli recommandé)
☐ REF 015 ☐ REF 020 BRACELET ROUGE
☐ REF 020 BRACELET NOIR

OUI, je désire recevoir LE TEE SHIRT EXCLUSIF DRACULA
au prix de 119 Frs.TTC (Offre limitée à 3 tee shirts par commande)
☐ REF 001 TAILLES et QUANTITÉ: M :... L :... XL :...
☐ REF 002 TAILLES et QUANTITÉ: M :... L :... XL :...
☐ REF 003 TAILLES et QUANTITÉ: M :... L :... XL :...

TOTAL COMMANDE: ________________ Frs.
participation aux frais de port*:
+ 20 Frs pour une commande de 1 à 3 tee shirt(s) (maximum 3 tee shirts / commande)
+ 25 Frs pour une commande de 1montre (maximum 1 montre / commande) (pli recommandé)
+ 35 Frs pour une commande d'une montre + 1 à 3 tee shirt(s) (maximum 1 montre + 3 tee shirts / commande) (pli recommandé)
SOIT TOTAL COMMANDE + PORT DE: ________________ Frs.
que je joins à ma commande par:
☐ chèque bancaire ☐ mandat lettre (à l'ordre de EDEM) ☐ CCP
☐ Je préfère régler au facteur même si celà me coûte 30 Frs. de plus de frais de contre-remboursement
(* Frais de port pour France métropolitaine, Corse, Belgique & Suisse)

☐ Mme ☐ Melle ☐ M...PRÉNOM.......................................
ADRESSE..
CODE POSTAL.............................VILLE...TEL..........................

L I V R A I S O N S O U S 1 5 J O U R S SIGNATURE

OPERATION SPECIALE

Frissons





COLLECTION
LES PLUS GRANDS FILMS FANTASTIQUES

COLLECTION
LES PLUS GRANDS FRISSONS

FOX VIDEO

EN VENTE EN JANVIER 93